L. JERROLD

DIRECTEUR PARISIEN DU " DAILY TELEGRAPH "

LA FRANCE

HIER ET AUJOURD'HUI

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR L'AUTEUR

ET

M. DU GENESTOUX

PRÉFACE DE MAURICE BARRÈS





LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1917

LA FRANCE

HIER ET AUJOURD'HUI

A LA MÊME LIBRAIRIE

A. Chevrillon : L'Angleterre et la Guerre. Préface de Rudyard Kipling (4e édition). Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Philippe Gibbs : L'Ame de la guerre. Ouvrage traduit de l'anglais. Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Mrs Humphry Ward : L'Effort de l'Angleterre. *Sept lettres à un ami américain*. Préface de Gabriel Hanotaux. Ouvrage traduit de l'anglais. Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

460-17. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-17.

Inv. 23746
Inv. A. 10317

L. JERROLD

DIRECTEUR PARISIEN DU " DAILY TELEGRAPH "

LA FRANCE
HIER ET AUJOURD'HUI

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR L'AUTEUR

ET

M. DU GENESTOUX

342434

PRÉFACE DE MAURICE BARRÈS





32591

DONATIUNEA
EM. PORUMBAR

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1917

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI
COTA 29946
1956
RC 388/06
1961
D
B.C.U. Bucuresti
C32591

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Hachette and Co, 1917.

PRÉFACE

Depuis août 1914, les peuples se sont mis à regarder les Français plus que jamais, et les Français ont été terriblement intéressés à savoir ce que pensaient d'eux les peuples.

Nous avons connu ce que connaissait jadis le combattant dans le cirque romain. Nous avons regardé comment se tournaient les pouces de la Vestale. Après avoir lutté et triomphé sur la Marne, nous avions besoin que l'Angleterre, que l'Italie, que la Roumanie, que les États-Unis prissent leur part de la défense de la civilisation et vinssent à la rescousse contre la plus formidable puissance d'oppression qu'il y eût jamais dans le monde.

Les Anglais n'avaient pas attendu la Marne pour se décider. French et ses hommes étaient dans la fameuse bataille. Et je sais de quel ton, qui mit des larmes dans les yeux de tous les assistants, Joffre lui dit : « Maréchal, c'est la France qui vous le demande ». Mais il fallait que ces nobles Anglais fussent plus et en fissent davantage, il fallait que s'élevant au-dessus de leurs principes ils acceptassent les leçons de la nécessité.

Connaissez-vous un grand mot de Pascal? « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur! La nécessité et les événements en sont infailliblement. »

Puisqu'on était en guerre, les Anglais ne sont pas restés en paix dans leurs usages et leurs principes, ils ont fait la conscription et mis debout la splendide armée qui martèle et martèlera les Allemands jusqu'à ce que jaillisse d'eux, par milliers d'étincelles, le cri de supplication : « Camarade... Camarade! »

Vos soldats, mon cher confrère anglais, nous donnent la meilleure preuve de notre parfaite

entente, mais nous l'aimons si fort cette entente, cette amitié anglo-française, que nous voulons qu'elle parle, et nous avons désiré que votre livre fût traduit pour nous venir dire ce que pense de nous un Anglais lu par d'innombrables Anglais.

Ce que nous ressentons de fraternité et d'admiration à cette heure, les uns pour les autres, il est bon de le dire, car le langage donnera encore plus de réalité à ce profond sentiment.

La France se bat pour sauver la France et pour sauver l'Angleterre (et pour sauver d'autres peuples encore); nous faisons cette guerre terrible pour nous sauver les uns les autres et nous éterniser, tandis que l'Allemagne veut effacer, anéantir notre passé et votre avenir. C'est s'associer au travail de la guerre, c'est pousser l'Angleterre et la France et les nations vers leur salut, vers leur survie, vers l'avenir que de montrer leur beauté, leur fécondité, et comment le monde serait atrocement diminué si elles n'existaient pas.

Merci d'avoir fait le relevé de votre expérience de vieil Anglais de France et de nous dire de la

manière la plus simple et la plus familière ce que vous savez du trésor qu'est la nation française. C'est en recueillant et méditant de tels jugements d'un ami étranger que nous approfondissons notre connaissance de nous-mêmes.

MAURICE BARRÈS.

LA FRANCE

HIER ET AUJOURD'HUI

CHAPITRE I

1871-1914

La France avait attendu quarante-trois ans, depuis le 10 mai 1871. Le 1er août 1914 vint enfin l'heure qu'elle n'avait pas osé souhaiter. Elle ne broncha pas. La mauvaise foi dénonçait le parti de la revanche en France. Tous ceux qui connaissent la démocratie française savent que, même pour reprendre l'Alsace-Lorraine, elle n'aurait pas déchaîné la guerre.

Mais l'Allemagne attaqua, au jour choisi par elle. La France se leva comme un seul homme, et cette fois, c'était bien pour la

revanche. La France était prudente, timide, humanitaire. La menace de l'ennemi fit jaillir le feu qui couvait et embrasa la France entière.

En avant! Tant pis pour qui tombe
La mort n'est rien. Vive la tombe,
Si le pays en sort vivant,
En avant!

Si tu veux ma mort, mort à moi
Et vive toi, ma France!

Ils ne sont pas très bons, les vers du pauvre et grand Déroulède, qui mourut trop tôt. Mais ce sont des vers de bataille, que la France s'est redits.

Si la France voulait la revanche, elle doit des remerciements à l'Allemagne. Par elle-même elle ne se serait jamais décidée à faire la guerre. L'Allemagne fit la guerre avec un cynisme qui confine à l'ingénuité.

La France en fut transformée. Elle redevint elle-même; elle ne fut plus calculatrice,

mesquine, frivole, divisée, ironique, cynique. On vit une nation n'ayant qu'un seul cœur — la nation la plus unie, la plus profondément unie de toutes les nations du monde, la véritable France, connue de ceux qui ont su la connaître. Et ce fut une seule armée, prolétaires, paysans, gentilshommes, millionnaires, politiciens, prêtres, anarchistes, tous n'ayant qu'un seul cœur. La guerre est laide. Un peuple entier se levant contre l'envahisseur est beau.

Le samedi 1er août 1914 : journée à Paris, partout en France, inoubliable. « Ça y est », c'est affiché aux bureaux de poste : « Ordre de mobilisation générale. Premier jour de la mobilisation, dimanche 2 août, à dater de samedi minuit. » A Paris, le cocher, le concierge, le boulevardier; aux bains de mer, le pêcheur, le Parisien qui vient d'arriver, le facteur du village, la « pêcheuse » se le lisent. « Ça y est »; on ne s'en dit pas plus. Pas un tressaillement, pas un soupir, pas une récri-

mination, ni un murmure. Les femmes et les mères ne pleurent pas — ce sera pour plus tard, seules, au logis —. Pas un instant de lâcheté, de révolte, de doute même dans le peuple entier.

Et en quinze jours, la nation française prit les armes. Pas un homme sur mille ne manqua à l'appel, pas une mère ou une femme sur cent ne montra sa douleur. Les troupes partirent, des fleurs à leurs canons de fusil, des bouquets aux selles de leurs chevaux, des guirlandes aux 75. *La Marseillaise*, le noble *Chant du Départ* s'entendirent sur les boulevards. Pas de ces cris sinistres de « A Berlin! » comme en 1870; on conspua un peu le kaiser, on brisa les vitres d'une douzaine de boutiques allemandes, et c'est tout. Il n'y eut plus que du sang-froid et du courage calme et résolu.

On avait les larmes aux yeux dans les rues de Paris. C'étaient des bouts de papier aux devantures. « Le cordonnier est parti le pre-

mier jour de la mobilisation », c'étaient de pauvres calicots tricolores à la fenêtre d'une cuisine, c'étaient le concierge, le garçon de café, le commis de magasin disant, l'un : « Je pars pour les Ardennes, au moins j'aurai vu quelque chose ! », l'autre : « Je vais en Alsace où j'en verrai autant que toi ! », et tous : « Il vaut mieux que cela finisse, nous en avions assez ! » L'observateur appartenant à une nation qui n'avait pas alors le service obligatoire comprenait enfin ce qu'est une nation en armes. Ce peuple de petites gens paisibles avait été soldat à vingt ans en temps de paix. Il reprenait le fusil, et avait de nouveau vingt ans — et retrouvait ses vingt ans pour défendre une cause sacrée.

*
* *

Le 4 août 1914 : date aussi mémorable que celle de la nuit du 4 août pendant laquelle la noblesse renonça à ses privilèges.

Ce 4 août, la nation n'eut qu'une pensée, le salut public.

J'étais de bonne heure à la Chambre. L'huissier Giquel me dit : « Enfin, nous sommes entre nous [1]. » Ennemis politiques, royalistes, socialistes unifiés, athées, catholiques, se prirent la main en silence, et Barrès serra la main à Malvy.

Le Président de la Chambre se lève. Jaurès a été assassiné la veille, à la fin d'un jour où il avait fait l'impossible pour empêcher la guerre. Toute la salle (ceux qui adoraient Jaurès et ceux qui l'appelaient traître), est debout. Le Président parle de la France, attaquée sans le semblant d'un prétexte. Un seul cri de « Vive la France! » jeté par ceux qui avaient été royalistes, bonapartistes, républicains, anticléricaux, socialistes et qui ne

1. Depuis des années, la tribune de la presse étrangère avait été accaparée par les correspondants de journaux allemands, et le seul représentant de la presse étrangère accrédité auprès du Parlement (et recevant de lui un traitement) était le correspondant de la *Frankfurter Zeitung*.

sont plus que Français. Ce sont des surnoms, le nom de famille est Français, disait Déroulède.

« Un message de M. le Président de la République. » Tout le monde est debout. « Haut les cœurs! et vive la France! » « Vive la France! », crie l'assemblée d'une seule voix.

Le Président du Conseil expose simplement, presque sèchement, les manœuvres par lesquelles l'Allemagne a amené la guerre. Le vote du crédit est unanime. « Vive la France! » répètent les députés, le public, la presse, le corps diplomatique. La séance du 4 août 1914 est levée. La psychologie des autres peuples a été une inconnue pour ceux qui gouvernaient l'Empire allemand en 1914.

Un mois plus tard, jour pour jour, on entendait de Paris le canon allemand. Songez à ces heures tragiques. Tout était-il perdu? Serait-ce pire qu'en 1870? Paris ne faiblit pas. Les autorités civiles, les banques, les

financiers, la Banque de France et son or, les Parisiens qui se savaient sur les listes allemandes d'otages quittèrent Paris dans le milieu de la nuit, et les autorités militaires ne demandaient qu'à en être débarrassées.

Paris fut admirable de sang-froid. Les taubes vinrent tuer et blesser des femmes et des enfants. Paris ne perdit ni sa belle, ni sa bonne humeur. J'écrivais un jour à cinq heures, dans un bureau sur les boulevards, lorsqu'une bombe brisa une de mes fenêtres, puis une deuxième bombe, une seconde fenêtre. On descendit dans la rue regarder le nez en l'air le taube qui s'éloignait. C'était le premier *five o'clock* du taube. Après on en prit l'habitude. « C'est l'heure du taube, allons jusqu'à la place de l'Opéra, nous le verrons. » D'autres se rendaient place de la Concorde, s'asseyaient sur les balustrades des fontaines d'où ils voyaient plus de ciel. Les Allemands qui réussissent dans d'autres sciences ne sont vraiment pas psychologues.

Les taubes destinés à terroriser Paris ne firent que l'intéresser. Pendant des mois, c'est à peine si l'on se mit en mesure de les combattre. Un beau jour Paris se dit tout d'un coup : « Nous en avons assez de ces taubes. Ils nous ennuient; qu'on les empêche d'arriver ici. » La défense aérienne leur barra le chemin et on ne vit plus de taube sur Paris. Que n'avait-on assuré la défense aérienne plus tôt! Paris n'y avait pas encore songé, et les autorités militaires avaient d'autres choses en tête. Et voilà comment on « terrorise » Paris!

*
* *

La bataille de la Marne, après Mons et Charleroi, fut un redressement suprême et magnifique. Le général Joffre, commandant en chef, dit à ses troupes le 6 septembre : « Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du pays, il importe de rap-

peler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles aucune défaillance ne peut être tolérée. »

Les historiens sauront peut-être un jour ce qu'il en fut des batailles d'août 1914, à Mons et à Charleroi. Jusqu'ici, quelques faits seulement nous sont connus. La France avait massé ses forces sur ses frontières de l'Est et non du Nord-Est. L'Angleterre n'était pas encore là. La France n'avait pas la moindre intention d'envahir la Belgique, elle fit l'impossible pour qu'on ne l'en soupçonnât pas. En 1870, c'est elle qu'on avait accusée de ce dessein. En 1914, l'Allemagne viola et massacra la Belgique.

L'armée anglaise débarqua en France. Les Belges se dévouèrent à Liége et à Namur,

mais ne donnèrent pas aux Alliés le temps de se concentrer sur la frontière franco-belge. Les forces allemandes descendirent par la rive gauche de la Meuse. Pourquoi n'ont-elles pas passé par la rive droite et la trouée de Stenay? Quelques-uns pensent que ce fut l'erreur initiale des Allemands, d'autres que leur marche en demi-cercle par la voie la plus ouverte était la meilleure manœuvre. C'était plus long, mais le chemin était plus libre, ne l'était que trop. Erreur pour erreur, ce furent les Alliés qui commirent la première et elle faillit leur coûter Paris et la France. Si la Belgique ne s'était pas opposée au passage des troupes allemandes, Paris aurait été pris. Malgré ce délai de quinze jours payé par le sang de la petite nation, qui eût pu laisser les Allemands passer, les Alliés ne furent pas encore prêts. La France n'avait pas, pour des raisons politiques, concentré d'abord ses forces sur la frontière belge.

L'armée allemande avançait toujours, ren-

contrait à sa droite les petites forces anglaises, à sa gauche les territoriaux français, territoriaux qui, une quinzaine auparavant, étaient employés, marchands, commis. Les territoriaux furent écrasés par la fleur de l'armée allemande, par la Garde Prussienne. Que peut-on leur reprocher? Les troupes anglaises, entraînées et aguerries, tinrent aussi longtemps qu'on peut tenir un contre cinq. Et c'est ce qu'elles firent à Charleroi, à Mons, au Cateau. Pourquoi les meilleures troupes françaises n'étaient-elles pas opposées aux meilleures troupes allemandes? Pourquoi les forces anglaises ne furent-elles pas soutenues? Et l'armée du général von Kluck arrivait à marches forcées de trente à trente-cinq milles par jour, ne rencontrant rien devant elle. Paris et la France n'étaient-ils pas perdus?

La situation semblait désespérée le 4 septembre. Le 13 septembre, le général en chef annonça au ministère de la Guerre une victoire de plus en plus complète, une poursuite

sans exemple, 100 kilomètres de gagnés en six jours de lutte. C'est le plus étonnant retour de fortune de toute l'histoire militaire. Les forces allemandes, comme un torrent dévastateur, étaient à Gonesse, à 8 milles de Paris; elles semblaient irrésistibles et pensaient l'être. Les Alliés s'étaient retirés, avaient fui devant elles. Von Kluck, le 5 septembre, contourne Paris vers l'Est. Le 6, Joffre donne l'ordre d'attaquer. Subitement, la droite de l'armée allemande trouve devant elle une armée (celle de Maunoury) dont elle n'avait pas soupçonné l'existence. Von Kluck très habilement lui fait face, manœuvre rapidement et recule de 60 milles pour se retrancher dans de bonnes positions. Le kronprinz, à la gauche de l'armée allemande, a plus de difficultés et s'en tire moins bien.

Joffre avait gagné la bataille de la Marne.

Si von Kluck avait deviné l'armée Maunoury à sa droite, il serait peut-être entré dans Paris. S'il avait manœuvré moins habi-

lement, quand il s'aperçut de sa bévue, les Allemands auraient peut-être été chassés de France. Je ne doute pas que le général Joffre apprécie à sa juste valeur la manœuvre des Allemands surpris à la Marne et que les chefs allemands admirent également la manœuvre de Joffre.

C'est la retraite de Charleroi à Paris. C'est la marche conquérante de l'ennemi, à travers les richesses de la France, c'est la ruée de l'envahisseur, ivre de victoire et de vin. Plus d'obstacles, plus rien devant lui, c'est la route libre *nach* Paris.

Et voici qu'une nouvelle armée, dont l'ennemi ne se doutait pas, se dresse à sa droite et c'est le combat, et c'est la retraite, la défaite, la grande invasion changée en recul stratégique, et sauvée de la déroute seulement par la discipline et les tranchées.

L'Histoire dira et redira comment Paris fut sauvé entre le 6 et le 12 septembre 1914.

« Nous avons pu montrer au monde qu'une

démocratie organisée peut servir par une action vigoureuse l'idéal de liberté et d'égalité qui fait sa grandeur. Aussi, nous avons pu montrer au monde, comme le disait le Général en Chef qui est à la fois un grand soldat et un noble citoyen, que la République peut être fière de l'armée qu'elle a préparée. » Ce sont les paroles du Président du Conseil au Parlement, le 22 décembre 1914. La Troisième République Française a prouvé qu'elle n'avait pas affaibli la France. Elle fut imprévoyante, elle fut aveugle, elle se perdait dans de misérables querelles domestiques, tandis que l'Empire voisin parachevait sa monstrueuse machine de guerre. Mais malgré toutes ses faiblesses et ses erreurs elle a servi la France éternelle. Si le gouvernement de la République avait dû amoindrir la France, il en aurait eu le temps en quarante-trois ans. L'Empire, en dix-neuf ans, produisit une France qui fut écrasée en un mois. La véritable France de 1871 ne se retrouva

qu'après la chute de l'Empire, au ralliement de Gambetta, et donna un exemple unique de constance dans la défaite. En pleine guerre, la France du Second Empire fut déchirée par la guerre civile. Le 4 août 1914, la France de la Troisième République se dressa d'une seule âme contre l'ennemi.

*
* *

Moins d'une semaine avant la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France[1], le Président de la République et le Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères, n'étaient pas en France. Paris, la France et le monde entier ne s'occupaient que du procès de Mme Caillaux. Un monsieur tout à fait aimable, de nature paisible, faisait l'intérim

1. Le mercredi 29 juillet, le Président de la République et le Président du Conseil, Ministre des Affaires étrangères, M. Viviani, revenaient de rendre une visite projetée depuis longtemps à l'empereur de Russie. Le baron de Schœn remit la déclaration de guerre à la France le lundi 3 août.

au quai d'Orsay. M. Viviani qui se mettait au courant des affaires extérieures en juillet 1914 (il me l'a dit lui-même à ce moment) se trouvait en Russie. L'aimable *locum tenens* reçut la visite du baron de Schœn. « L'ambassadeur veut une carte pour le procès Caillaux », se dit-il. Mais ce que l'ambassadeur avait à dire, c'était que son maître, l'Empereur allemand, soutenait l'Autriche.

Le vendredi 31 juillet, dans l'après-midi, je me rendis à l'ambassade d'Autriche à Paris, où j'avais alors des relations. Le comte S... me dit : « Je suis convaincu que nous nous entendrons avec la Russie ». Une heure plus tard, on apprenait à Paris que l'Allemagne avait décrété l'état de menace de guerre (*Kriegsgefahrzustand*). Il est clair que l'Allemagne, pour endormir la Russie, incitait l'Autriche-Hongrie à négocier encore, au moment même où l'Allemagne décrétait l'état de guerre[1].

Ce soir-là, un pacifiste anglais connu

1. *Livre bleu anglais*, août 1914 (nos 110, 112, 113.)

32591
BIBLIOTECA Centrală Universitară Bucureşti

insista pour me parler au téléphone, me suppliant de publier ce qu'il savait. L'Empereur allemand, il le connaissait personnellement, s'opposait à la guerre et, si le parti de la guerre prenait le dessus, menaçait d'abdiquer!

Trois jours plus tard, l'Allemagne déclara la guerre à la France. « Des aviateurs français avaient survolé Nuremberg. » Le baron de Schœn lui-même, qui transmit la déclaration de guerre, mentit sans conviction. Dans l'intervalle, l'Allemagne avait envahi le territoire français, envahi le Luxembourg et envoyé l'ultimatum à la Belgique.

La guerre machinée contre l'Allemagne par la France et l'Angleterre, sinistre plaisanterie d'Allemands! Le dimanche 2 août 1914, on se demandait aux Affaires étrangères : la violation du Luxembourg suffit-elle pour que la Grande-Bretagne marche? Au quai d'Orsay nous pesions les mots du traité qui garantit la neutralité du Luxembourg et nous doutions. Ce même jour, l'ambassadeur de

Sa Majesté britannique à Paris disait en plaisantant à tous ceux qu'il rencontrait que la Grande-Bretagne resterait neutre. D'humbles sujets de Sa Majesté, comme moi, connurent alors des heures rien moins que gaies. Dans cette nuit du dimanche, le directeur du *Matin* me tint une demi-heure au téléphone, m'adressant des appels désespérés. Il avait les pires nouvelles de Londres. La Grande-Bretagne restait neutre. L'Allemagne ferait la guerre qu'elle voudrait. Il me suppliait d'agir, de remuer ciel et terre. Je fis ce que je pus. Le lendemain, je le rencontrai au quai d'Orsay et il me tomba dans les bras. L'Allemagne avait envoyé l'ultimatum à la Belgique; l'Angleterre s'alliait à la France.

Et l'Angleterre fit la guerre à la pauvre Allemagne! Quelle bonne plaisanterie allemande!

« La diplomatie allemande n'existe plus », me disaient mes amis du quai d'Orsay. Quelques heures plus tard, ministres plénipotentiaires, secrétaires d'ambassade, étaient

lieutenants, sergents, soldats dans l'armée française. Bientôt ils étaient sur le front et beaucoup tombaient au champ d'honneur. Le prêtre et l'anarchiste oublièrent leur « Aimez-vous les uns, les autres » tuèrent autant de Boches qu'ils purent et se firent tuer. L'antimilitariste se fit guerrier, le camelot du Roy s'écria : « Enfin on peut se battre sans être coffré », le troupier syndicaliste risqua sa vie pour sauver son lieutenant, tout en chantonnant l'*Internationale* dans la tranchée.

L'organisation allemande est remarquable, le militarisme allemand merveilleux, la psychologie allemande nulle. Contre l'agresseur, la France se leva comme un seul homme. Aveugle qui escomptait des divisions en France devant une attaque, qui ne croyait plus à la France une et indivisible! Les Allemands eux-mêmes se doutaient bien que la France savait encore se battre, mais ils la savaient à peine à demi prête, tandis qu'à eux rien ne manquait, depuis le dernier bouton de

guêtre jusqu'à la dernière pastille incendiaire.

Ils se figuraient follement la France dégénérée, ayant perdu son esprit national. Ce qu'ils s'imaginaient le moins c'est la France faisant la guerre moderne. Tout le monde connaissait la fougue du soldat français. On ne le savait pas capable de tenir sans une défaillance des mois, des années.

La Marne, après Charleroi, c'est à quoi les Allemands s'attendaient le moins, et Joffre c'est un chef comme ils n'en avaient jamais pensé trouver devant eux; un Marceau, un Murat, peut-être un Napoléon, qui sait? Mais ce vieux soldat, tranquille, tenace, qui dormait bien, ne s'énervait pas, ne s'en faisait pas, frappait à son heure, tenait là où il voulait tenir, c'était le bouledogue au lieu du fox-terrier. Et c'est l'Allemand qui fut le fox-terrier courant, mordant, de-ci, de-là, tandis que le bouledogue s'arc-boutait et tenait bon.

C'est l'endurance française qui a étonné l'Allemagne.

CHAPITRE II

LA FRANCE

La France forme un seul pays plus qu'aucun autre pays en Europe, les Français forment une seule nation plus qu'aucune autre nation en Europe.

Regardez d'abord la carte : la terre de France est l'aboutissement naturel des invasions vers l'Ouest. Les peuples errants s'arrêtaient, le Rhin et les Alpes franchis. La terre de France attira une plus grande variété de peuplades qu'aucune autre nation. La France a une situation géographique unique.

Elle commande l'Europe Occidentale. Elle

est maîtresse avec l'Angleterre de la Manche; elle a ses côtes de l'Atlantique et de la Méditerranée; elle communique avec le nord-est de l'Europe par le Rhin et le Rhône, avec l'Europe du sud-est par les passes des Alpes; elle tient, à l'est et à l'ouest des Pyrénées, les seules routes d'Espagne. Aujourd'hui les avantages de sa situation géographique n'ont rien perdu de leur valeur, bien qu'elle ait abdiqué sur mer. Elle aurait dû être la plus grande puissance maritime de l'Europe pour le commerce, comme pour la guerre. Elle est encore, comme elle l'était déjà aux temps des ruées des peuples vers l'Ouest, un pays privilégié qui relie le Nord au Sud, qui, à l'Ouest, regarde l'océan, qui, à l'Est, appartient au continent. D'un côté puissance maritime, de l'autre puissance continentale, puissance septentrionale ici, puissance méridionale là, pays germanique et pays latin, et dont le promontoire celtique s'avance dans l'Atlantique.

Les Pyrénées, les Alpes, le Rhin et ses

trois côtes maritimes ont fait naturellement de la France un seul pays. L'instinct qui a toujours porté la France jusqu'au Rhin s'accorde avec la géographie. La perpétuelle et constante fusion des peuples habitant la France a été produite par la terre elle-même.

La centralisation qui fut le but suprême de la monarchie française pendant des siècles, que les plus farouches révolutionnaires poursuivirent imperturbablement, que l'Empereur corse, en quelque sorte plus Français que les Français, porta d'une main de fer à la perfection, résulte de la situation même de la France sur la carte du monde.

*
* *

Les Français par leur organisation forment une nation, comme la France par sa structure est un pays. C'est le peuple par excellence en Europe, un peuple non pas homogène, car c'est un mélange de races; mais

organisé par le temps et les événements, par l'instinct, par le désir conscient d'être un peuple. Tous ses gouvernants depuis des siècles ont travaillé à établir l'unité de la nation.

La centralisation de la France a été le fruit du travail qu'un instinct raisonné, une intuition consciente lui a imposé pour s'organiser elle-même. Et l'unité du caractère national s'est faite, comme l'unité politique.

Il n'y a pas de profondes dissemblances, pas de grandes divergences dans le caractère national français. De Lille à Marseille, de l'Académie française à l'usine, des capitalistes des Champs-Élysées aux syndicalistes de Belleville, c'est la même France, avec le même esprit, le même langage et presque les mêmes manières. Le parler français est le premier témoignage de l'unité française.

Les classes sociales ne se distinguent par le langage que pour l'étranger qui a vécu des années en France. Le nouveau-venu ne reconnaîtra pas une duchesse d'une midi-

nette à leur façon de parler. Il y a moins de différence entre la prononciation de l'académicien et de l'ouvrier en France qu'entre celle d'un professeur et d'un marchand dans d'autres pays. Il y a bien des accents de province, des patois, des langues aussi, le breton, le provençal, le basque. Mais, en somme, le Marseillais qui prononce chaque syllabe, comme l'Italien, le Picard qui a l'intonation pleine et grasse du Flamand, parlent la même langue. L'État français avec l'entier consentement de la nation n'encourage, ne tolère même aucun dialecte et proscrit tout ce qui n'est pas le français. Mistral apprit à ses compatriotes à lire le provençal. Les Basques conservent leur ancienne et mystérieuse langue en l'employant eux-mêmes avec leurs enfants, mais elle ne s'enseigne pas, ne se parle même pas dans les écoles. A part la Russie où il se produit ceci d'unique que c'est le paysan illettré qui parle le meilleur russe, la France est plus que tout

autre le pays d'une seule langue. Elle lui a été imposée par la domination de l'Ile-de-France. Les lois du parler français ont été fixées pour le pays entier. Il n'y a pas deux opinions possibles sur n'importe quelle règle de grammaire. Il y a des académies provinciales françaises, il n'y a qu'une Académie française, dont les écrivains se moquent, jusqu'à ce qu'ils en soient.

De Lille à Marseille, de Brest à Bordeaux, c'est le même soin, le même art de vivre. C'est le « doux pays de France » qui a le sens des réalités, aussi bien dans l'aimable Touraine que dans la rude Auvergne. C'est une habituelle aisance, une contenance aimable envers gens et choses. C'est de la philosophie, du savoir-vivre et qui laisse vivre, expert dans l'art d'arrondir les angles, qui ne se plaindra pas de l'existence, qui s'en accommodera le mieux possible. Mais ce n'est pas le moins du monde le « je m'en fichisme bohème » qu'on croit être si français.

C'est le désir ardent de vivre, et de faire rendre à la vie tout ce qu'elle peut donner, peut-être de peur qu'il n'y ait rien au delà.

Le doux pays de France cache un profond, un impitoyable réalisme sous son aménité. Sa philosophie fait aimer la vie, mais elle est grave au fond et parfois amère. Le paysan silencieux du Nord, le bavard méridional dans ses vignes médiocres, le vigneron du Médoc dans son sacerdoce, l'Auvergnat à la tête dure, le petit et le grand bourgeois, le boutiquier qui lutte, le grand brasseur d'affaires : ce sont tous des réalistes. Ils ont tous la foi de vivre, foi peut-être dure, sèche, même trop clairvoyante, mais qui, du moins, les fait vivre le mieux qu'ils peuvent. Mettons à part le Breton qui rêve, le Basque mystérieux ; pour tout autre Français, il n'y a de vrai qu'un réalisme avenant, intelligent, précis, raffiné, c'est-à-dire français.

En deux mots : il y a « l'esprit français ». Il n'a pas d'équivalent nulle part. C'est vrai-

ment un concept du peuple français. Il n'y a pas d'autre peuple qui se soit pénétré lui-même avec autant de clairvoyance.

Pour le Français, « l'esprit français » est une entité philosophique, une réalité du monde pensant, peut-être la principale.

Il n'y a pas eu depuis les Athéniens ou les Romains d'esprit national aussi entier.

CHAPITRE III

L'ESPRIT FRANÇAIS

L'esprit français en politique, c'est le culte de l'unité nationale. L'Ile-de-France a absorbé la Bourgogne et le Languedoc, la Normandie et la Provence, provinces qui sont devenues françaises. Nice, annexée des siècles plus tard, est française aujourd'hui. La Bretagne est presque française. Metz, Strasbourg, Mulhouse devenues allemandes politiquement en 1871 étaient françaises encore au bout de quarante-trois ans. Vous y parliez allemand, vous y étiez l'étranger et de plus mal appris. Vous parliez français dans un magasin, au café, vous étiez le bienvenu; vous saviez vivre.

Qu'est-ce donc que cette assimilation, cette absorption française?

Les pays se cristallisèrent autour de l'Ile-de-France. Ce n'était pas seulement de la chimie géographique, c'était aussi un résultat psychologique. De l'Ile-de-France émana, comme d'une âme une volonté, une force prévoyante qui prit la suprématie. Ce fut l'essor donné à l'esprit français. A demi formée, l'unité française résista déjà aux guerres de religion et de la Fronde.

La France put perdre quelques huguenots, tant pis, elle devenait une France. Un siècle ou deux plus tard, les huguenots restés à Montpellier — huguenots s'il en fût — étaient au moins aussi français que huguenots. Aujourd'hui, dans le Midi, le huguenot, le catholique se poignarderaient encore, mais l'un est aussi français que l'autre.

La Révolution déchira la France, mais sous les Girondins, comme sous la Terreur, elle eut toujours l'esprit politique français. Robes-

pierre et Fouquier-Tinville ne faisaient qu'exagérer le caractère français. Quoique la Révolution eût à combattre les Chouans, elle représentait encore la France; elle la représenta beaucoup plus qu'on ne se l'imagine. C'était l'esprit français porté à son paroxysme, la pensée française exaspérée, la raison française réduite à l'absurde. Napoléon vint : ce fut enfin, en un sens, l'unité française. C'est un des faits singuliers de l'histoire qu'il s'identifia à la France et qu'il a bien compris l'esprit français, sinon tout entier, au moins par beaucoup de côtés. Et c'est lui qui donna à la France l'organisation qu'elle a en somme encore aujourd'hui.

L'esprit politique français a persisté à travers toutes les aventures. La Terreur l'appliqua, un aventurier corse par une chance providentielle le confirma. L'aimable Révolution de 1848, le paisible Second Empire, la courte et terrible Commune, la Troisième République, l'affermirent encore.

*
* *

Aujourd'hui la France est résolue, plus que jamais, à être une nation et plus que jamais elle est une nation. Son esprit politique a toujours autant de vigueur. Il n'y a dans la nation aucun symptôme de désagrégation ; ni l'abaissement de la natalité, ni l'énorme immigration étrangère ne semblent avoir enlevé aux Français les caractères de leur race.

Le peuple français a au plus haut degré la faculté d'absorption. Il a eu au loin une profonde influence, bien que sa puissance matérielle se soit peu étendue. La puissance matérielle anglaise a eu plus d'influence que les idées anglaises. La France, avec une médiocre expansion, a prodigieusement semé ses idées dans le monde.

Elle s'assimile les étrangers mieux qu'aucune autre nation. Les États-Unis font d'un

Polonais un Américain moins rapidement que la France n'en fait un Français. Certains patriotes français crient contre l'immigration étrangère, mais ne se rendent pas compte que l'étranger reçoit très vite et très fortement l'empreinte française. Le juif polonais de Whitechapel restera un étranger toute sa vie, ses enfants seront comme lui des étrangers. Mais le juif peut devenir essentiellement Français; un juif américain est moins Américain qu'un juif français n'est Français. Le danger juif et celui de l'invasion étrangère sont aussi imaginaires l'un que l'autre en France. J'ai vu des Russes, des Italiens, des Danois, même des Anglais à Paris, qui séduits et transformés paraissaient plus français que des Français. Qui a jamais entendu dire qu'un Français à Londres ait été pénétré de l'esprit anglais? Les Canadiens sont restés ce qu'étaient leurs pères du temps de Louis XV avec des particularités de race qui ont disparu en France.

L'abaissement de la natalité est donc une question moins importante que ne se l'imaginent quelques statisticiens hypnotisés. Aussi longtemps que la France aura le pouvoir d'attirer à elle l'étranger et de le refaire à sa propre image, les Français peuvent avoir moins d'enfants. L'esprit national français est peut-être l'esprit le plus conquérant qui soit au monde.

L'Alsace, bien qu'en grande partie allemande par la race et presque entièrement par le langage, reste fidèlement attachée à la France, malgré les rigueurs de la domination germanique, parce que l'Alsace a été française. Les gens de Mülhausen, nom de ville qui a un sens en allemand, aiment mieux se dire de Mulhouse, nom qui n'a aucun sens en français. Et les Alsaciens (quand la police allemande ne les espionne pas) prient Dieu en allemand qu'il les fasse redevenir Français, et en allemand s'appellent eux-mêmes Français de cœur, sans avoir jamais parlé ni entendu

d'autre langue que l'allemand ou le dialecte alsacien. C'est le plus étonnant exemple qui soit d'une empreinte morale et intellectuelle que la force n'a jamais pu effacer.

*
* *

Dans l'ordre social et économique, l'esprit français toujours logique, se retrouve identique à lui-même. Les Français ont peut-être plus encore que d'autres peuples l'instinct de la conservation de la race. Ils gardent leur caractère national plus jalousement, semble-t-il, que les Juifs ou les Chinois; Bjornstjerne Björnson les appelait les Chinois de l'Europe.

Dans un Rothschild anglais, allemand ou français, ce qui surprend tout observateur qui n'est pas antisémite, ce n'est pas combien il est demeuré juif, mais, tout bien considéré, combien il est devenu allemand, anglais, surtout français. Le juif est l'exemple classique de la persistance du caractère national.

Mais le juif lui-même, du moins le juif qui a réussi, demeure moins juif dans tous les pays que le Français ne reste Français hors de chez lui.

Le profond instinct de conservation français se révèle dans les dispositions économiques et sociales de la France. Il est évident que la petite propriété en terres ou en capitaux est conservatrice plus que tous les latifundii ou trusts de capitalistes. Ce n'est pas seulement parce que la France d'aujourd'hui n'a pas de surcroît de population qu'il n'y a pas d'émigrants français. Le paysan qui a hérité d'une terre et d'une ferme, à qui sa femme a apporté en dot une autre terre et une autre ferme, et qui laissera son bien à ses deux ou trois enfants, c'est l'homme d'Europe qui rêve le moins d'émigration. L'ouvrier des villes, quoique « prolétaire », est de l'étoffe dont on fait les petits capitalistes. Il peut n'être pas propriétaire lui-même, mais il y a son oncle ou le cousin de

sa femme, qui a un petit bien, parcelle de la fortune nationale, parcelle très souvent de la terre même de France. Et il a des espérances et compte mourir en rentier.

La plupart des Français, y compris les socialistes, veulent apporter leur part à l'épargne nationale. Ils appartiennent ainsi à la France comme la France leur appartient. Celui qui n'a rien, même s'il gagne et dépense largement au jour le jour, n'est qu'un fétu de paille qui ne se rattache à rien. C'est un point de vue général en France, même chez les plus humbles, l'employé mal payé, l'ouvrier à la journée, la servante. Si les révoltes de la classe ouvrière française sont violentes, elles perdent de leur importance aux yeux de l'observateur par le fait que le socialiste a toujours quelques francs de rentes, et l'anarchiste, une bicoque à lui dans son village natal. C'est dans la bourgeoisie française, il va de soi, que le sentiment de prévoyance sociale est le plus enraciné. Elle change, elle

dépense un peu plus, elle s'amuse davantage; mais, dans ses habitudes, ses affaires, sa manière de vivre, ses mariages, son économie domestique, elle a toujours autant le souci de la préservation.

Mais c'est surtout dans le monde des idées qu'il y a un esprit français. Dans la pensée pure, les Français ont été de solides architectes : voilà qui surprendra ceux qui les avaient toujours appelés démolisseurs. Voltaire, Diderot, les Encyclopédistes ne démolissaient que la religion. Il n'y a presque jamais eu de mystiques français. L'esprit français bâtit solidement sur les fondations de la raison. Il y a eu un courant mystique vers la fin du XIX^e^ siècle, mais c'est un retour à l'orthodoxie catholique qui l'a remplacé chez les jeunes. Les philosophes français n'ont guère voulu se mêler de l'absolu. On ne s'imagine pas un Novalis français, ou en poésie un Blake français. Les philosophes français posent en axiome la raison humaine.

Ils ont construit solidement. Ce sont les mystiques qui ont démoli.... L'esprit français au fond n'a jamais été révolutionnaire. Dans la philosophie positive, Bacon, Hume, Locke, Darwin ont fait plus de révolutions que la Révolution française. Tout Français qui pense est en somme cartésien. Sa religion est celle de la raison humaine.

Et ce qui est surtout français, c'est l'art de vivre. C'est un art où le peuple français n'a pas d'égal. La vie est un axiome en France, on ne se demande pas si elle vaut la peine d'être vécue. Les Français ont une confiance profonde dans la vie. Leur art est avant tout humain, parce que rien d'humain ne leur est étranger; leur poésie n'a presque jamais ouvert de visions « sur l'écume des mers périlleuses » dont parle Keats, parce que ce qui ne touche pas essentiellement à l'homme leur est en général étranger. Pour eux la vie est une œuvre d'art et ils s'y montrent artistes. Ibsen parle de « vivre sa vie »,

mais le petit bourgeois français l'avait fait, sans en parler, bien avant lui.

Aux sommets de la pensée française et dans la vie française la plus humble, il y a une même philosophie. Le paysan qui cultive amoureusement sa terre pour en transmettre l'héritage sacré à ses fils, l'ouvrier des villes qui met quelques sous de côté pour que les siens conservent une « position sociale », le petit bourgeois qui marie ses enfants, ont tous la religion de la vie. Il n'y a pas de Français et de Française à qui elle fasse défaut. J'ai rencontré à Paris des femmes balayant les rues à trois heures du matin : elles avaient une position sociale, elles avaient de l'ambition pour leurs fils. Qui se serait permis d'en rire? Le facteur, le sergent de ville, la dame qui vend les journaux au kiosque, la concierge occupent une haute position sociale. Mme la concierge, Mme la marchande de journaux sont des personnages et je ne trouve pas cela ridicule.

Mme la concierge le prend de haut avec la dame de position sociale incertaine, qui, opulente aujourd'hui, sera peut-être demain sur le pavé. Même aujourd'hui, Mme la concierge, quoique polie, n'en pense pas moins. Sa position sociale lui en donne le droit.

Le bourgeois français, qui possède toujours sa part du patrimoine national, a une croyance profonde à la vie. Il n'a guère d'autres idées. S'il a de la religion, et il en a, ce sera le plus souvent celle que dispense l'Église catholique dans sa connaissance profonde et sereine des hommes. On ne conçoit pas qu'aucun mysticisme puisse même l'effleurer. Il est souvent puritain (on n'apprend pas à le connaître dans les romans français) mais il ne se pique pas d'être plus rigide que la vie, et il n'essaye pas, pour l'amour de ses principes, d'en nier les réalités. L'Anglaise qui, parce que la vie n'est que transitoire, n'avait jamais quitté son chapeau, mon arrière grand-père qui vit ma grand'-

mère âgée de dix ans se regarder dans la glace parce qu'elle avait un chapeau neuf et qui lui prit le chapeau et le jeta au feu, car la vanité prédestine à la damnation, n'avaient rien de français.

Il y a plus de sens commun chez les Français que chez les autres peuples. Ils devraient bien en céder un peu aux Anglais. Ils en ont parfois plus qu'il n'en faut. Mais une bourgeoisie n'en a jamais trop. Le sens commun de la bourgeoisie française a de profondes racines.

La croyance à la vie chez le bourgeois français ne consiste pas seulement à aller au café et en une paisible joie de vivre. Je suis convaincu qu'il croit beaucoup plus à la vie qu'un businessman anglais. La petite flamme de cette foi le guide dans toute sa conduite. Il goûte modérément de toutes choses. Il appartient à la classe moyenne la plus cultivée du monde. Il a juste ce qu'il faut d'idées et d'amour du beau pour jouir avec modéra-

tion des lettres et des arts. Il ne les exclut pas de parti pris, comme le fait quelquefois le bourgeois d'autres pays. Mais il va de soi qu'ils ne le distraient pas de sa voie. Vivre seul importe.

C'est la foi du bourgeois français. Traditions bizarres et amusantes, coutumes, préjugés en dépendent. Le coupage habile de sentiment et d'intérêt chez le Français qui « fonde une famille » (les mots disent tout), l'enfant, l'héritier, voulu et qui ne vient pas au hasard, la mère toute dévouement, le bon père (il entretient peut-être des maîtresses, mais cela est tout à fait en dehors), le fils sur qui sa mère veille jusqu'à ses premières amours, la fille qu'on marie raisonnablement, le cycle accompli, le père et la mère qui peuvent tranquillement disparaître; c'est la vie, et la famille française a une foi profonde dans la vie.

CHAPITRE IV

L'AVENIR DE L'ESPRIT FRANÇAIS

L'esprit français se modifiera-t-il? Il y a peu d'indices d'un changement, il n'y en a aucun d'un changement essentiel. La grande guerre ne transformera pas l'esprit français. Des sentiments un peu assoupis se sont réveillés, des tendances du temps de paix se sont évanouies. Il n'y a que ceux qui ne connaissent rien de la France pour croire que la guerre a créé une nouvelle France. L'esprit guerrier et le patriotisme, gardien farouche du caractère national, ont toujours été essentiellement français.

Les qualités intellectuelles de la France sont bien plus persistantes que variables. Il n'y a pas de nation où la génération qui vient se révolte davantage contre celle qui la précède. Mais des réactions successives ne changent rien d'essentiel à l'esprit français. Au début du XX^e^ siècle, de nouveaux « Jeunes » se levèrent contre les jeunes d'une autre génération : le scepticisme et le « Renanisme » firent place à la foi et à l'action ; la spéculation le céda au pragmatisme, l'intelligence et l'interprétation intellectuelle de l'univers, à l'instinct et au « Bergsonisme ». Et il n'y avait, au fond, rien de changé.

Le bergsonisme, qui détrônait l'intelligence pure, devait bouleverser la philosophie française. C'était la porte ouverte au mysticisme. Nous aurions pu avoir des mystiques français. Il n'en fut rien. Au contraire, par suite en partie de causes politiques, l'Église s'attira beaucoup de nouveaux « Jeunes » et l'Église aujourd'hui n'est pas mystique. Berg-

son forma une génération philosophique qui ne put développer le bergsonisme. Au fond, la génération qui précéda Bergson fut plus mystique que celle qu'il forma.

D'autre part, je ne vois pas que la foi française dans la vie s'affaiblisse. Si j'en crois ceux qui se rappellent le Second Empire, on connaît tout aussi bien l'art de vivre sous la Troisième République. La vie n'est pas moins bien organisée et l'on en retire peut-être davantage.

Le Paris du Second Empire n'était qu'une petite ville amusante comparé au Paris de la Troisième République. Mais à vivre plus vite, la société française ne m'a pas l'air d'avoir du tout oublié la philosophie de vivre.

L'union de la famille demeure intangible. De naïfs Juvénals, parfois en France, se lamentent de voir les jeunes filles sortir seules. Une loi révolutionnaire du XX^e^ siècle a, il est vrai, permis à l'homme de se marier à trente ans sans le consentement de ses parents.

Mais les parents sont toujours tenus de par la loi de laisser leurs biens à leurs enfants. Au-dessus de toutes les lois, la famille française, dès la naissance du premier enfant, est un pacte social, d'une vertu presque primitive.

Y a-t-il évolution dans l'esprit social et économique de la France? Même à Paris, j'y vois plus de stabilité que de changement.

Certains prévoient en France de profondes transformations économiques. Ce serait le bouleversement de la France. Qu'elle change sa manière de vivre, que la petite propriété disparaisse, que les paysans deviennent ouvriers agricoles, que des trusts absorbent les petits capitalistes, qu'il n'y ait plus de petite épargne et que l'ouvrier vive au jour le jour, que la bourgeoisie ne gagne pas plus qu'elle ne dépense, qu'il n'y ait plus que quelques grandes fortunes et plus de bas de laine; ce ne serait plus la France.

La vie économique française n'est aucunement préparée à un régime de concentration de forces et de richesses. Les capitaux français se sont répandus dans tous les pays d'Europe et d'Amérique, mais n'ont jamais pu s'entendre pour extraire le charbon de Normandie, qu'exploitait tranquillement le capital allemand, pour la production de l'acier allemand.

L'esprit français, dans la vie économique comme dans le reste de la vie, a les défauts de ses qualités.

Qu'est-ce qui vaut mieux? La petite propriété et la timidité dans les grandes entreprises, ou la hardiesse et le capitalisme à outrance?

*
* *

Voit-on un changement dans l'esprit national de la France? En politique, quant aux idées, le peuple français est le plus vif, le

plus remuant qui soit; en fait, c'est le plus constant. Pendant des années, j'ai été accusé de faire du paradoxe pour avoir soutenu que la France, malgré les grèves, les troubles, la propagande antimilitariste et antipatriote, est le pays le plus stable de l'Europe. Je me réjouis de voir se ranger à mon avis ceux qui ne voyaient qu'une France en décomposition. Il y aura des vagues d'agitation politique qui passeront sur la nation française. Elles n'effleurent même pas les profondeurs de l'esprit national.

Les théories politiques de la nation font partie du caractère français. Il ne s'agit que de les juger à leur valeur. L'antimilitarisme et l'antipatriotisme par exemple : on voit aujourd'hui ce qu'ils valent.

Pour ce qui est du militarisme, les Français ont toujours été et sans doute resteront un peuple militaire. Quant au patriotisme français, profond et essentiel, tout Français comprend qu'à défaut du nombre,

c'est par le caractère, l'intelligence, la volonté que le peuple français vivra.

La grande guerre l'a prouvé. Après les dix premières années du XX^e siècle, les grèves et les agitations ouvrières cessèrent soudain. Le 1^er juillet 1911 éclata le « Coup d'Agadir », dix mois après la grève des chemins de fer français d'octobre 1910. Dès lors l'instinct national est en éveil.

La politique allemande au Maroc, qui aboutit au coup d'Agadir, a été une politique admirable, pour la cause française. Elle se fit en trois étapes : 1905, voyage de l'empereur Guillaume à Tanger ; 1908, affaire de la légion étrangère à Casablanca, et 1911, Agadir. En 1905, l'Allemagne infligea à la France la pire humiliation qu'elle eût subie depuis 1871 et M. Delcassé dut démissionner. En 1908, à propos d'un Allemand de la légion étrangère, l'Allemagne exigea des excuses de la France ; la France refusa d'en faire et l'Allemagne n'insista plus. Le 1^er juillet 1911, à midi

(tout le monde allait déjeuner), l'ambassadeur d'Allemagne en personne vint informer le quai d'Orsay que l'Allemagne avait envoyé la *Panther* à Agadir, pour protester contre l'occupation du Maroc par la France, et pendant trois mois la paix de l'Europe ne tint qu'à un fil.

La rapide répression par M. Briand de la grève des chemins de fer en octobre 1910, qui fut en somme la grève la plus importante qu'il y ait eu en Europe, avait marqué la fin de l'agitation socialiste en France. Ni M. Briand, ni l'opinion publique consciente n'avaient prévu le coup d'Agadir. Je crois que l'instinct national l'avait pressenti. La grève bouleversait l'Europe. Pensez donc, pour se rendre à Londres, on allait en auto à Calais; on allait à Bruxelles en taxi, et le plus terrible c'est que le Calais-Méditerranée ne marchait plus. La grève des chemins de fer fut écrasée en une semaine. M. Briand, le président du Conseil, avait mobilisé les employés

de chemins de fer contre toute légalité à ce qu'il semble; les grévistes devenaient déserteurs passibles du conseil de guerre. Il est évident qu'il se savait soutenu par l'opinion publique.

Déjà en 1908, pendant trois semaines, le pays s'était cru à la veille de la guerre. On se disait : « S'il y a la guerre, eh bien! ce sera la guerre ». Je parlais avec des paysans de l'Ile-de-France, pas enchantés du tout : « S'il le faut, après tout, il le faut. Mon fils fait son service à Nancy. Moi, je pars dans la territoriale. » Partout le calme, partout un esprit de résolution qui impressionnait. C'était en 1908. La grève des chemins de fer éclata trois ans plus tard; l'esprit national en eut vite raison.

Le retour au service de trois ans se fit accepter en somme facilement. On n'y fit qu'une opposition impuissante. Il en eût été bien autrement au début du XX^e^ siècle, en pleine effervescence sociale avant que

l'esprit national français, momentanément endormi, ne se fût ressaisi. Il est faux de prétendre, comme certains journalistes, que cette mesure militaire fut d'inspiration chauvine. Le réveil national n'avait rien du jingoïsme. C'était l'instinct profond de la conservation. Le pays se sentait en danger.

Les peuples ont un instinct vital qui est une intelligence impérieuse. L'esprit national français d'aujourd'hui en est l'exemple. Un peuple qui diminue par le nombre, que menacent au-dedans l'agitation sociale, et, au dehors, un voisin plus prolifique et plus puissant, se maîtrise lui-même et défie l'étranger. La France revendiquant sa place dans le monde après Casablanca en 1908, après Agadir en 1911, ce n'était pas la nation débordante d'hommes capables de se battre, de femmes prêtes à faire des enfants. C'était l'affirmation d'une très vieille nation depuis longtemps civilisée, peut-être pour cela diminuée, mais qui veut tout de même vivre,

qui veut être une nation et n'en pas devenir une autre. C'est là une vitalité peut-être même plus vraie que celle d'un peuple qui vaut surtout par le nombre.

Tous les caractères nationaux peuvent disparaître de l'Europe, le caractère national français s'éteindra le dernier.

*
* *

La guerre a fait voir que le peuple français ne voulait pas périr. L'un des buts de l'agression allemande a certainement été d'anéantir l'esprit français. La culture allemande était convaincue qu'elle n'avait qu'un coup à lui porter pour l'achever. A quoi bon, par fausse sensibilité, le laisser mourir de mort lente? L'Allemagne, après une guerre courte et bonne, ferait cadeau à une nation finie de son organisation merveilleuse. La France ne demandait qu'à être régénérée, avec sa bonne humeur et son bon sens elle serait la pre-

mière à le reconnaître. Le peuple français avait d'admirables qualités, personne mieux que l'Allemagne ne lui rendait justice. Mais c'était un peuple usé, ses heureuses dispositions avaient besoin d'être cultivées à l'allemande. La Picardie, la Champagne, peut-être aussi un peu de la Bourgogne, devenues provinces allemandes, seraient fortement administrées. Pour le reste la France profiterait du régime des traités de commerce avec l'Allemagne. En tant que puissance politique, elle serait unie à l'Allemagne par une alliance bien comprise. Gérée par l'Allemagne, d'après les meilleures méthodes allemandes, que pouvait-elle désirer de plus?

Ce qu'il y a de comique et d'effrayant c'est que la culture allemande était sincère. Elle ne connaissait pas plus la France qu'on ne la connaît à la Terre de Feu. Elle jugeait la France de 1914 comme si elle n'avait jamais lu son histoire. La France était une grande nation, quand les Prussiens n'étaient encore

UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI NAPOLI FEDERICO II

que des serfs dans leurs marécages. Elle n'est pas moins résolue qu'autrefois à persister comme nation. Les Français ont un grand passé. Ce n'est pas une raison pour qu'ils soient aujourd'hui en décadence. L'esprit de Jeanne d'Arc est aussi vivant que jamais. Les Français combattent pour la France, pour leur sol, pour leurs foyers; ils se battent aussi pour Molière, pour Voltaire, pour Renan, pour tout ce qui est l'âme française et l'esprit français.

CHAPITRE V

LA FRANCE PARMI LES NATIONS

Il est très utile à un peuple de savoir ce que les autres peuples pensent de lui. On se juge et on est jugé. Les peuples semblent plus que jamais se séparer les uns des autres, et il est paradoxal que les limites des États soient d'autant plus strictement définies que les rapports internationaux sont plus fréquents. Au moyen âge, le voyageur cheminait longuement, traversait de vagues frontières ; étudiant, savant, moine, aventurier, il se retrouvait plus ou moins chez lui au milieu d'aventuriers, de moines, de savants, d'étu-

diants, loin de sa patrie. L'express-Orient aujourd'hui nous porte en quelques jours d'Europe en Asie; mais on voit d'autant plus nettement les séparations entre les peuples.

Le peuple français est celui qui se connaît le mieux. Il peut lui être utile cependant de savoir ce que l'étranger pense de lui. L'esprit français est l'esprit national le plus content de soi. Aucun peuple n'est aussi convaincu de posséder la vérité dans le domaine de l'intelligence. La raison française est l'étalon de la raison : l'intelligence française n'en doute pas. L'esprit anglais croit à sa supériorité dans pas mal de choses, mais pas en philosophie; l'esprit allemand moderne est encore plus sûr de lui — ou l'était — mais évidemment pas pour des raisons intellectuelles.

On ne retrouve cette sereine confiance de l'intelligence que chez les Athéniens de Périclès. L'esprit français, resté lui-même autant que sous Louis XIV, est largement ouvert à la pensée d'autres pays. Nul ne l'est davan-

tage. Mais il transforme tout ce qu'il reçoit et le recrée à son image. Il veut mettre au net et fixer. Ce qu'il reçoit, c'est l'ébauche, la suggestion. Ce qu'il rend, c'est le fini, l'idée claire et précise, c'est (il n'en doute pas) la vérité humaine. Les autres peuples acceptent en principe l'outrecuidance même de l'intelligence française. Ils conviennent qu'une nouvelle théorie, un rêve nouveau se clarifient dans le creuset français, que l'esprit français a le don d'exprimer universellement ce qui a été pensé dans un coin de l'univers, et que l'Allemand avait bien raison qui ne comprenait les philosophes allemands que traduits en français.

Tout cela, ils l'accordent ; mais ils osent penser que l'esprit français se limite lui-même ; qu'avec l'idée de mieux voir la forêt il en élague trop, et qu'il y a peut-être entre ciel et terre certaines petites choses dont n'a pas rêvé sa philosophie. L'esprit français n'en veut pas entendre parler. Sa confiance en

soi n'a pas diminué au contact d'autres nations. Dans la pensée abstraite l'esprit français est roi. Les vicissitudes intellectuelles, les vagues de la pensée et des sentiments l'effleurent seulement : le symbolisme, le mysticisme ne l'ont jamais foncièrement altéré.

Pour ce qui est de l'intelligence, la France n'apprendra sans doute jamais rien d'autres peuples; elle voudra seulement savoir que chez eux il y a parfois une poésie, un sens de mystère qu'elle n'a pas.

Le jugement de l'étranger sur la France est juste dans le domaine de la pensée pure, mais faux dans celui de la pensée pratique, où la France a mis toute une philosophie de la vie.

Les étrangers ne regardent pas le peuple français comme celui qui sait le mieux vivre. Le Français se regarde lui-même comme le seul qui comprenne la vie : la vie française est la vie-type, comme la France intellectuelle est l'intelligence-type.

Les pays étrangers s'inclinent devant l'esprit de la France, peut-être avec quelques restrictions, mais ils n'acceptent pas sa conception de la vie. L'idée ancrée dans l'âme française, c'est que les hommes et les femmes des autres pays sont fous dans leur façon de vivre.

Pour l'étranger les Français ont une vie amusante, brillante, belle quelquefois, mais en somme pas sérieuse. Il y a plus de vérité dans le premier que dans le second jugement.

S'il fallait choisir entre le bourgeois français, qui appelle folles toutes les manières de vivre, qui ne sont pas la sienne, et le bourgeois des autres nations, qui pense que la vie française est légère, il faudrait se ranger à l'avis du premier. A force de vivre en France on en vient à croire avec les Français que toutes les autres façons de vivre sont bizarres. Hors de France, on ne comprend guère ce qu'il y a à la fois de large et de précis dans la vie

française, qui met sagement les gens à leur place, mais à qui en somme rien d'humain n'est étranger.

Père et mère ne sont nulle part plus honorés qu'en France, mais l'indépendant qui n'a pu ou su se fonder une famille y a sa place aussi. La famille française est la plus rigide et la plus unie de l'Europe; les liens qui attachent un fils à la maison de ses parents ne se relâchent jamais. Mais le fils peut avoir une maîtresse et sa mère ne l'en blâmera pas. Elle suit la loi primitive. La femme garde, l'homme dépense. Il n'y a pas de femme qui ait des vues plus justes sur la vie qu'une mère ou qu'une épouse française, et sa fille est élevée à son image. Le fils jette sa gourme et se marie et la famille continue. Et c'est normal.

La famille française regarde la vie en face. Pour elle c'est de l'hypocrisie de juger égale la faute du mari et celle de la femme et d'exiger autant du fils que de la fille ; il n'y

a qu'une chose qui importe c'est le foyer et, autour, père, mère et enfants. Et le plus curieux c'est qu'il n'y a pas de mot en français pour *home*.

La philosophie française de la vie est large et saine parce qu'elle comprend une grande variété d'aspects : elle unit le sentiment au bon sens, elle combine les affaires et le romanesque dans une judicieuse mesure ; elle a foi dans le foyer et elle a foi dans la vie de café ; elle est sévère chez elle parce que sa maison est sérieuse et doit durer ; elle adore le vaudeville au théâtre parce que là on n'a pas besoin d'être sérieux. Le Français qui voyage ne retrouve guère trace chez les autres peuples d'une pareille conception de la vie. Chez l'un, le foyer s'entoure d'un nuage rose de sentimentalité ; mais, devenus hommes, les fils s'en vont, et le père ne s'en soucie plus. Chez un autre, la maison vit dans l'abondance et le bien-être, mais vienne le chef à disparaître et la famille qui a toujours

joui de la vie trouve qu'elle n'a plus de quoi vivre. Ou bien encore on porte très haut l'idée du foyer, mais les garçons et les filles aspirent ouvertement ou secrètement à la liberté — la liberté d'un mousse sur un cargo-boat, la liberté de l'employée enchaînée à son bureau.

La vie de famille française n'a rien de sentimental.

Le *Primum vivere* eût certainement été inventé par les Français. Les familles sont des associations raisonnables et pratiques qui ont pour but de tirer de la vie le meilleur parti possible. Pour l'homme et la femme qui se sont unis, la famille qu'ils fondent forme une petite société dans la grande, qui doit avant tout faire son chemin dans le monde, et qui n'est pas due au hasard d'un attrait sexuel ou d'un grand amour. Au besoin, on leur ferait même dire que le grand amour ou la passion a sa vraie place hors de la famille. Le Français est plus capable qu'on

ne se l'imagine, plus capable peut-être que l'homme d'aucune autre nation, de dompter une passion ou de renoncer à un amour, s'il y voit un obstacle possible à la réalisation du plan de sa vie. C'est un réaliste convaincu, et les rêves impossibles, le bonheur que la main n'atteint pas l'agacent généralement.

Qui veut faire l'ange fait la bête, a dit Pascal, et c'est une parole bien française. Il y aura toujours un certain nombre d'hommes et de femmes chez d'autres peuples, surtout chez les Anglo-Saxons et les Russes, qui veulent faire l'ange.

*
* *

La vie publique des Français, comme leur vie privée, est souvent mal jugée à l'étranger. Mais aussi c'est un peu de leur faute. Il faut être ignorant pour appeler frivole la vie privée des Français. Quant à leur vie publique,

ce sont bien souvent eux-mêmes qui l'appellent peu sérieuse.

La bourgeoisie française connaît bien ses propres affaires et en parle avec prudence; elle discourt par contre à tort et à travers des affaires publiques. Elle est soigneuse de ses propres intérêts et elle voudrait voir gérer ceux de l'État avec le même soin. Mais que ne s'y applique-t-elle au lieu de discourir? L'idée que la France ne sait plus se gouverner est un axiome des salons conservateurs. Il a même fallu des observateurs étrangers pour montrer que la France est restée la même et que les agitations politiques sont de surface.

Les continuels changements d'hommes et d'idées dans la vie politique n'ont pas eu de contre-coups sur la vie profonde de la nation. Les ministères durent des mois ou des semaines, des jours même. On met un politicien à la Guerre, à la Marine, aux Beaux-Arts, à la Justice, au petit bonheur; puis on le met tranquillement aux Affaires

étrangères. Et, dans une nouvelle combinaison ministérielle, le ministre de l'Agriculture qui n'a pas la moindre notion d'agriculture va à la Marine ou à l'Intérieur, sans avoir davantage de notions sur la Marine ou l'Administration. Le pays s'est habitué à voir traiter la chose publique avec cette légèreté. La politique des partis et les partis politiques se transforment avec une telle rapidité qu'après six mois d'absence, un homme qui veut s'occuper des choses publiques doit réapprendre entièrement la situation des groupes, et on en a vu qui étaient d'un groupe sans le savoir. Les causes que l'on soutient changent aussi rapidement : un jour on défend la république contre la réaction, le lendemain on la défend contre la révolution; pendant six mois on fera du socialisme d'Etat, puis volte-face, et pendant un an on travaillera à la préservation sociale; on coquettera avec le syndicalisme, puis on prendra peur et il y aura une crise de despotisme et de répression.

Au commencement du XX^e siècle, le pays fut le théâtre d'une série de soulèvements qui menacèrent de finir par la révolution, pour ne pas parler de l'affaire Dreyfus, qui avait failli peu d'années auparavant amener la guerre civile, ni du boulangisme qui fut sur le point de faire tomber la République et de ressusciter l'autocratie. Il n'y a pas de pays qui, dans les temps modernes, ait passé par de pareilles crises ; il n'y en a pas qui aurait pu en sortir aussi peu ébranlé.

*
* *

Après avoir considéré la France dans son caractère, comme une personnalité, nous devons l'examiner en tant que nation dans sa politique. Comment, après la Révolution française, les États européens se sont-ils conduits vis-à-vis de la France et quelle a été son attitude vis-à-vis d'eux ? Le geste de Burke jetant un poignard par terre au milieu de la

Chambre des Communes a symbolisé (en dépit de la riposte de Sheridan : Voilà le couteau, où est la fourchette?) la position de l'Europe en face de la France. Pour l'Europe, la France est longtemps restée (ceci semble assez absurde à tous ceux qui la connaissent aujourd'hui) le brandon de la discorde. La France elle-même n'eut pas la moindre intuition de la persistance de l'idée que l'on avait d'elle. Elle avait oublié ce que l'Europe pensait de la Révolution française et de Napoléon ; la prévention subsistait. Au commencement du XX^e^ siècle, la France eût été bien surprise d'apprendre que la Prusse et l'Autriche se rappelaient aussi le poing de fer de Napoléon et que l'autocratie russe, malgré neuf ans d'alliance, tremblait encore au souvenir de la grande Révolution.

Le malentendu qu'il y a eu entre la France et l'Europe, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle venait de ce que la France avait oublié, et que l'Europe se rappelait la Révo-

lution et l'Empire. On était aveugle des deux côtés. Il était insensé de la part de l'Europe de craindre dans la Troisième République un retour du vieil esprit de conquête; il était incroyable aussi que la France, après 1870, eût perdu le souvenir de la domination qu'elle avait fait peser sur l'Europe, il n'y avait pas si longtemps. Nul Français ne s'est dit que Sedan, tout compte fait, avait payé pour Iéna.

Après les désastres de 1870-71 — parmi les plus grands, dont aucune nation ne s'est relevée comme la France s'est relevée — le devoir national de la France était net : elle avait perdu sa situation de grande puissance, elle devait la reconquérir. En même temps la naissance et le stupéfiant accroissement de l'Empire allemand posait le grand problème contemporain de l'équilibre des puissances. Problème vital surtout pour la France. La Troisième République l'affronta avec fermeté et courage, avec persévérance et avec succès,

et, à tout prendre, suivit en Europe une sage politique. Le Second Empire pendant vingt ans avait vécu dans un rêve. La Troisième République avait devant elle une tâche singulièrement compliquée. Quelques puissances craignaient naïvement qu'elle ne fût comme la première; ils la voyaient avec des soldats pieds nus, battant les troupes régulières de l'Europe et un conquérant surgissant de son sein. D'autres se demandaient s'il valait mieux laisser écraser la France ou empêcher qu'on l'écrasât, à supposer qu'elle dût l'être. Le temps vint où la question ne se posa plus : la France avait indiscutablement repris son rang de grande puissance. Il n'y avait plus aucune chance qu'elle fût vaincue, si ce n'est par une coalition, et une coalition possible soulevait le problème de l'équilibre des puissances, problème capital d'avant la guerre et qui le demeurera après. La Troisième République, quoique agitée à l'intérieur, fit bonne figure devant l'étranger. Il y eut moins de

changements dans sa politique extérieure que dans celle d'aucune autre grande puissance de l'Europe, sauf l'Allemagne.

On peut distinguer trois périodes, au point de vue européen dans les premières quarante années de la République ; celle des conquêtes coloniales, celle de l'Alliance russe et celle de la Triple-Entente. La première, si elle avait été prolongée, aurait pu faire de la France en Europe le satellite de l'empire allemand ; la seconde coïncide avec la période du « splendide isolement » de la Grande-Bretagne ; la troisième fut celle de l'équilibre des puissances en Europe. Les conquêtes coloniales de la France en Asie furent ouvertement favorisées par l'Allemagne, la politique de Bismarck n'étant pas douteuse à cet égard ; les expéditions en Afrique, non celles qui tendaient vers le Maroc, mais celle de l'Est, vers Fachoda, en 1898, mirent la France sous le coup d'une guerre avec la Grande-Bretagne. Mais dans l'intervalle l'alliance

franco-russe de 1891 [1] avait été conclue contre l'Allemagne, et il était visible pour un homme d'État prévoyant que les fondements de l'équilibre provisoire des forces européennes étaient posés. « L'entente cordiale » en 1903 fut délibérément offerte par le roi Edouard VII [2] agissant de sa propre initiative pour son pays, et fut, après quelques hésitations, acceptée par la France.

La Triple-Entente en fut le corollaire nécessaire. Le refus de la France à l'époque de ses conquêtes en Asie, de coopérer avec la Grande-Bretagne en Égypte; les faibles tentatives de quelques cabinets français vers une entente avec l'Allemagne (que le pays en France n'eût jamais acceptée); le rapprochement avec l'Italie, et la liberté d'agir donnée en Tripolitaine et au Maroc, puis

1. Les dernières déclarations furent échangées le 27 août. C. de Freycinet, *Souvenirs 1878-1893*. M. de Freycinet était alors président du Conseil.

2. Le roi fit une visite officielle en mai 1903. La convention anglo-française (Égypte, Maroc, etc.), fut signée le 8 avril 1904.

des alternatives de brouilles et de coquetteries avec l'Italie, fréquemment des relations cordiales avec l'Autriche-Hongrie, au grand déplaisir des autres participants de la Triple-Alliance, furent les éléments secondaires dans le plan général d'équilibre.

Les dates mémorables dans les relations de la France avec l'Europe de 1871 à 1914 n'ont pas besoin de commentaires : 1891, l'alliance franco-russe; 1903, la visite à Paris du roi Édouard VII; 1905, le voyage de l'empereur allemand à Tanger et la chute de M. Delcassé, la conférence d'Algésiras; 1908, l'incident de Casablanca, né d'une querelle entre agents français et allemands, pour laquelle l'Allemagne demanda des excuses que la France tout simplement refusa; 1911, le coup d'Agadir, et, en conséquence, la cession d'une partie du Congo en échange du Maroc; la réconciliation de la Grande-Bretagne et de la Russie, et par suite la Triple-Entente; la conquête de la Tripolitaine par l'Italie sur les

Turcs, la route de Salonique fermée à l'Autriche-Hongrie, à la suite des guerres balkaniques, tels furent les événements qui intéressèrent plus ou moins directement la France. Jusqu'à l'alliance franco-russe il n'y eut pas équilibre, mais prédominance de l'Allemagne. Après l'Entente Cordiale, qui était déjà virtuellement la Triple-Entente, la France, abandonnant des droits considérables en Égypte et faisant confirmer ceux qu'elle avait sur le Maroc, semblait « mordre plus qu'elle ne pouvait avaler ». Des trois manœuvres de l'Allemagne, la première, celle de 1905, donna à la France une double leçon : elle apprit qu'elle ne pouvait pas négliger l'Allemagne ; elle devait être assez forte pour agir en dépit d'elle ou se résoudre à vivre à sa remorque. La seconde manœuvre fut comprise par une France qui avait pris ses décisions. Le troisième coup trouva la France disposée à négocier, mais prête aussi à rendre les coups. Il y avait alors équilibre entre la

Triple-Entente et la Triple-Alliance. La seule alternative possible eût été l'hégémonie allemande. Dans la combinaison, qui exigeait une vigilance de tous les instants, la France joua sa partie propre. Les guerres des Balkans inquiétèrent l'Autriche-Hongrie ; instantanément, l'empire allemand renforça ses armées ; en quelques mois, la France augmenta les siennes par le retour au service de trois ans. L'équilibre se maintenait, le jeu continua. La France s'était retrouvée sous la Troisième République. D'abord hésitante, se redressant enfin, elle reprit sa place dans la balance des puissances.

*
* *

L'équilibre fut rompu. Une des puissances, d'un coup hardi, voulut s'assurer la domination de l'Europe. Pendant la période de l'expansion coloniale de la Troisième République en Extrême-Orient, l'Allemagne, pré-

tendant à l'hégémonie européenne, avait manœuvré. Quand la Triple-Entente fut conclue, elle usa de menaces, elle frappa. Le premier coup fut dirigé contre la France ; il devait l'abattre. S'il avait réussi, l'Allemagne serait aujourd'hui maîtresse de l'Europe. Mais les nations se dressèrent et aidèrent à la défense de la France. C'était surtout le rôle de l'Angleterre de veiller, comme elle l'a toujours fait, à ce qu'aucun peuple ne dominât en Europe.

La France, quelquefois courtisée, trois fois menacée, attaquée maintenant, combat pour sa propre vie et pour reprendre sa place parmi les nations. Elle n'est pas seule ; seule, elle eût été vaincue par la supériorité militaire d'une puissance organisée exclusivement pour la guerre.

La France ne se lève pas seulement pour la revanche de Sedan et la reprise de l'Alsace-Lorraine, qu'au bout de quarante-quatre ans le vainqueur n'a pas réussi à rendre alle-

mande. Elle se défend parce que l'Allemagne l'a attaquée, mais elle lutte aussi pour l'intelligence, le goût et la civilisation française; elle lutte contre la stupide arrogance de son ennemi, contre une pensée dépourvue d'intelligence, de mesure et d'esprit. Elle se dresse contre une mégalomanie, obtuse, comique, telle que le monde n'en avait jamais vue [1].

Car, tandis que la France dans les temps

1. « Nous sommes moralement et intellectuellement au-dessus de tous les autres. On peut dire la même chose de notre organisation et de nos institutions. Guillaume II *deliciae generis humani*, a toujours défendu la paix, le droit et l'honneur.... Nous sommes le peuple le plus libre de la terre, parce que nous savons obéir. Notre loi est la raison, notre force est la force de l'esprit, notre victoire, la victoire de la pensée.... Dans un monde mauvais, nous sommes pour l'amour et Dieu est avec nous » (professeur Lasson, *Deux lettres à un magazine hollandais*, 1914). « L'Allemagne, grâce à ses facultés d'organisation, a atteint un niveau de civilisation plus élevé que les autres peuples. Ceux-ci, grâce à la guerre, pourront un jour jouir de ce haut degré de civilisation.... Ce que l'Allemagne veut, c'est organiser l'Europe, car, jusqu'à présent l'Europe n'a pas été organisée (le professeur Ostwald, interview donnée à un journaliste suédois, 1914).

de sa grande puissance politique a plutôt troublé qu'assuré l'équilibre européen, son influence prépondérante, qui ne s'est pas exercée dans le domaine politique, a servi à établir une autre forme d'équilibre plus élevé et plus profond. La France a joué un rôle parmi les nations, plus par sa pensée que par ses actes. L'effet de ces derniers a été violent et peu durable : l'influence de sa pensée au contraire a duré. Les incontestables succès politiques de la France n'ont pas été ceux qui ont le plus assuré sa domination. Les conséquences des victoires de Louis XIV ne se font plus sentir depuis longtemps. Mais l'esprit du siècle de Louis XIV demeure et a une grande part dans l'ascendant que la France exerce encore aujourd'hui sur le monde. Y aurait-il eu un siècle de Louis XIV sans les victoires de Louis XIV? Peut-être que non, mais c'est l'esprit français de cette époque qui a survécu. Napoléon, avec la France derrière lui, renversa et refit l'Eu-

rope; ce qui subsiste de cette œuvre-là n'est presque rien; l'esprit français persiste et ce qui reste de Napoléon c'est la part d'influence qu'il a eue sur l'esprit français.

La France a agi sur le monde par la pensée, l'action anglaise a profondément transformé le monde, et le monde s'est montré inaccessible à la pensée anglaise. La raison française a, jusqu'à un certain point, façonné à son image tous les esprits qui pensent. C'est un fait frappant que l'influence anglaise s'est développée très peu au delà de sa puissance matérielle: l'influence de l'esprit français s'est étendue là où sa puissance matérielle n'avait jamais atteint. Sedan aurait fait disparaître la France d'entre les nations, s'il avait pu anéantir l'esprit français. Après Sedan, la France exista autant que jamais par sa pensée. Maintenant Sedan est vengé. La France contribue victorieusement à rétablir l'équilibre des puissances et avec justice, parce qu'elle a toujours tenu le balancier de

la pensée spéculative. C'est à cause de la raison française que la France doit garder sa place parmi les nations. Dans le cours de sa destinée, la plus grande force du patriotisme de la France sera sa foi dans la raison française. J'ai entendu des anarchistes français antipatriotes défendre avec violence la raison française. Il leur était indifférent que la France perdît son rang de puissance politique, mais que la pensée française pût jamais être exclue de la pensée du monde, cela, ils ne l'admettaient à aucun prix.

CHAPITRE VI

L'AUTRE FRANCE AU DELA DES MERS

Les Français ont été de bons pionniers colonisateurs, mais ils ont perdu beaucoup des meilleures colonies qu'ils avaient fondées, entre autres les Indes orientales et le Canada. Ils ont tout de même conservé un empire d'outre-mer que dans les années d'expansion coloniale, avec l'encouragement de l'Allemagne, ils ont agrandi. Leur empire s'étend sur quatre millions de milles en Afrique, et sur trois cents mille milles en Asie. Cet empire, ils l'ont gouverné et administré sans grand enthousiasme, à leur propre dire, sauf en

Algérie où le libéralisme et la sagesse de l'administration française sont depuis longtemps universellement reconnus. Ce sont d'ailleurs les pires critiques de leur administration coloniale. Une élection à la Martinique ou à la Guadeloupe n'est qu'une mauvaise plaisanterie et on a mis à la scène assez violemment quelques autres scandales de la vie coloniale.

La France dans le cataclysme qui s'abattit sur elle en août 1914 songea-t-elle même à ses colonies? Tout ce vaste empire colonial lui restait fidèle. Son ennemi avait des agents, officiels et secrets, partout, prêchant la révolte contre le joug français. Du Tonkin à l'Annam, de Madagascar au Maroc, toute la France au delà des mers fut loyale à la France.

Il n'y a pas de critique de l'administration coloniale française qui tienne devant ce fait. La mère patrie n'y pensait guère. L'armée allemande avançait sur Paris et la France

tenait toujours sans faiblir son immense Empire marocain.

A la déclaration de guerre, il y eut un ministre affolé qui était pour les solutions radicales et qui voulait que la France s'en allât du Maroc.

Le 28 janvier 1915, la fête religieuse mahométane du Mulud fut célébrée au Maroc, dans la plus complète tranquillité. Les cérémonies furent plus brillantes et les réjouissances plus nombreuses que jamais.

Le 14 juillet 1915, la Fête Nationale française y était solennisée avec grande pompe, et un échange de visites entre le Sultan et le Résident Général, le général Lyautey.

En août 1914, des tribus berbères insoumises et soumises et depuis longtemps excitées sournoisement par des émissaires allemands étaient en plein soulèvement. Un rideau de troupes françaises restées au Maroc les tint en respect. A l'arrière, on organisa

des corps de territoriale ou de réserve, appelés sur les lieux ou amenés de France.

Toutes les autres troupes du corps d'occupation au Maroc furent envoyées à la mère-patrie. Le 26 octobre 1914, le général Lyautey annonçait que 39 bataillons d'infanterie, 16 escadrons de cavalerie, 8 batteries montées et 5 compagnies du génie du corps d'occupation au Maroc avaient été dirigés sur la France.

Et le général Lyautey constatait que tout le territoire occupé par la France au Maroc était en paix, qu'il n'y avait plus trace de mécontentement, que les Berbères, tenus en respect par le rideau de troupes régulières, étaient domptés et que, dans les territoires occupés, les travaux publics, pour les routes, les chemins de fer, etc., se poursuivaient comme à l'ordinaire. A l'heure la plus tragique de la guerre en France, la foire de Casablanca encouragée (avec un peu de mise en scène) par les autorités françaises remporta

le plus grand succès et les marchands marocains étalèrent leurs plus belles marchandises et ornèrent leurs tentes de leurs trésors de famille les plus rares. Le général Lyautey, entre parenthèses, annonça la fin de la propagande allemande au Maroc. La guerre sainte prêchée au nom de sa Majesté islamique, l'empereur des Allemands, contre les Français infidèles n'avait pas fait long feu, et les agents allemands avaient été fusillés. Leurs chefs, Karl Ficke et Grundler, furent tous deux jugés à Casablanca et exécutés le 28 janvier 1915, le jour de la fête du Mulud.

La fin de Ficke fut assez sinistre. C'était un ami personnel de l'Empereur allemand, personnage considérable. Lorsque l'officier français lui lut la sentence qui devait être exécutée dans une heure, Ficke se mit à rire : « Vous autres Français, vous aimez la plaisanterie », et il demanda à déjeuner. L'officier revint l'avertir qu'il n'avait plus qu'une demi-heure à vivre. « Vous poussez trop loin

la plaisanterie, dit Ficke, vous oubliez qui je suis ». Deux minutes avant la fin il comprit, et c'est une loque que l'on mena au poteau.

Le 6 décembre 1914, les Turcs lisaient textuellement dans leurs journaux : « Sa Majesté islamique, l'Empereur Guillaume II vient de prononcer le discours du trône dans l'ancienne Chambre des Députés à Paris, après lequel les représentants de la nation vaincue ont baisé la main impériale ». Vers le même moment, le général Lyautey annonçait que presque tout le contingent des jeunes troupes marocaines, instruites en 1911, qui s'étaient sérieusement mutinées en avril 1912, combattaient sur le sol français pour la France. Et l'émir Khaled, petit-fils d'Abd-el-Kader, capitaine de spahis sur le front de France (l'Allemagne racontait justement qu'il avait pris la tête de la révolte marocaine) était nommé officier de la Légion d'honneur. Dans le Maroc avec Lyautey la France a fait ses preuves de puissance colonisatrice.

*
* *

Les sujets de la France au delà des mers accoururent défendre le sol de la France, la France lointaine et fabuleuse qu'ils n'avaient jamais vue. J'ai connu à l'hôpital des centaines de soldats noirs mutilés, tous de grands enfants encore très naïfs. Il n'y avait qu'un malheur : les Sénégalais voulaient assommer les Marocains qu'ils accusaient de n'être pas Français et qui juraient l'être aussi bien qu'eux. Je m'occupais un peu de ces braves amis de la France, et je me rappelle en avoir eu un à déjeuner qui n'avait plus de pieds. Il était immense, noir comme du charbon, énorme bébé à dents éblouissantes. Il avait la Croix de Guerre et la Médaille Militaire. Il était venu du centre de l'Afrique se battre dans les Flandres. Il avait vu pour la première fois et les Flandres et la France et même la côte africaine. Dans son village de l'Afrique

centrale il avait laissé deux femmes. Il s'était battu, il n'avait plus de pieds et il était content. Il retournerait chez lui où il raconterait comment il s'était conduit en héros pour la France, et il s'achèterait encore deux femmes avec sa solde. Lui et les autres noirs et les Français qui s'en amusaient vivaient en parfaite camaraderie à cet hôpital où tous les hommes étaient des estropiés de la guerre et où presque tous étaient joyeux, joyeux à faire pleurer.

Arabes de l'Algérie et de la Tunisie, nègres de l'Ouest africain français, du Sénégal, de la Guinée, de la Côte d'Ivoire, tous se battirent comme des démons. Les Arabes de l'Algérie et de la Tunisie ont été cités dès Charleroi, puis à la Marne, puis encore dans les Flandres et sur l'Yser. Les Marocains se distinguèrent surtout en Artois et en Champagne au printemps et à l'automne de 1915.

Ces sujets africains de la France, qui devaient la trahir pour l'Allemagne et qui

défendirent le sol français, étaient presque tous des volontaires. En Algérie et en Tunisie, les tirailleurs mahométans le sont tous. Une loi établissant le service militaire pour les indigènes des colonies était à l'étude lorsque la guerre éclata. Les juifs algériens, étant citoyens français, font leur service militaire comme les colons français, surtout dans les zouaves. Il y a beaucoup d'officiers et de sous-officiers indigènes, soit mahométans, soit juifs, et un certain nombre d'officiers indigènes ont passé par les écoles spéciales militaires. Les troupes marocaines et sénégalaises, « Tirailleurs Marocains » et « Tirailleurs Sénégalais » sont tous des volontaires avec quelques officiers indigènes. Le Congo français (qui a aidé à conquérir le Cameroun allemand) et Madagascar ont fourni des troupes volontaires à demeure. Les troupes indigènes de l'Indo-Chine réprimèrent quelques troubles sans importance provoqués par des agents allemands dans le Laos et le Yunnam.

*
* *

Ainsi l'organisation française au delà des mers à l'heure critique fit ses preuves, ce qui ne laissa pas de surprendre pas mal de Français qui ne croyaient pas beaucoup à la colonisation française. Il y a eu, et il y a, une poignée de Français colonisateurs, avec un peu du génie qu'avait Livingstone pour manier les races étrangères et inférieures et se les acquérir. Les autres coloniaux français sont en grande partie des fonctionnaires qui s'ennuyent aux colonies. C'est cette poignée qui sauva les colonies françaises à l'heure du danger. Un grand colonisateur anglais m'a dit un jour : « Les indigènes ont confiance en nous parce que nous sommes justes, mais les Français s'en font quelquefois aimer ». L'officier français des troupes arabes, sénégalaises, marocaines, qui est un père parmi ses enfants, est de ces Français-là; c'est lui un des sauveurs des colonies françaises.

Sans ce facteur humain, l'organisation coloniale française n'eût guère supporté l'épreuve. Elle s'inspire cependant de la justice, elle a de la méthode et des principes — elle en a peut-être que trop. Et elle est très libérale. Aucune autre puissance coloniale n'accorde à ses colonies la représentation parlementaire au même degré. Il y a actuellement sept députés et trois sénateurs pour l'Algérie. Le Sénégal, la Guinée, les possessions françaises dans les Indes, et la Cochinchine nomment quatre députés et la Cochinchine, un sénateur. Tous les députés sont élus par le suffrage universel. Dans ces colonies, les colons français, cela s'entend, ont le droit de vote, les indigènes également, mais seulement les citoyens français naturalisés, non les sujets français. De telle sorte, le député du Sénégal ne représente guère les Sénégalais au parlement français, ce qui va le mieux du monde. Mais aux Antilles françaises, par exemple, les indigènes ont le

vote, et toute élection y est une fumisterie.

Centralisons d'abord, voyons après s'il y a des accommodements avec la règle. C'est ce que s'est toujours dit l'organisation coloniale française. Dans toutes les colonies françaises, les indigènes citoyens français sont justiciables du code Napoléon. Mais les tribunaux français appliquent la loi islamique, la loi brahmanique et les lois locales de l'Indo-Chine dans les causes civiles. Le gouvernement municipal en Algérie, en Tunisie, en Indo-Chine est pour une grande part confié à des indigènes, et même aussi dans l'Ouest africain français. Le lieutenant Dinah-Salifou, fils d'un ex-roitelet nègre du Soudan et ancien ennemi de la France, était commissaire de police à Brazzaville en 1914, lorsque la guerre éclata. Il combattit pour la France et fut décoré de la Légion d'honneur pour sa bravoure.

Je sais de source officielle qu'après la guerre les droits et les privilèges des indi-

gènes africains seront largement étendus en récompense du loyalisme qu'ils ont montré vis-à-vis de la France. C'est justice. Les fautes imputables au formalisme et à la bureaucratie importent peu. Ce qui importe, c'est que pendant que l'ennemi tient encore Lille, l'empire colonial français du Maroc au Tonkin est inébranlable et qu'Arabes, Sénégalais, Maures se battent pour la France sur le sol français.

CHAPITRE VII

L'ARMÉE EN TEMPS DE PAIX

Il importe à la France, au moins autant qu'à d'autres pays, de se bien armer. Elle est bien placée parmi les nations de l'Europe pour fournir la preuve que pour tenir sa place dans le monde un peuple doit être matériellement fort. L'empire allemand a démontré en 1871 le triomphe de la force et le fait même que l'empire allemand existe aujourd'hui réfute le sophisme qu'il n'y a pas de guerre profitable. La France sans armée serait écrasée par l'Allemagne ou vassale de l'Allemagne. La force militaire

est une nécessité vitale pour la France. L'armée est étroitement liée à sa vie nationale. J'ai essayé d'étudier l'armée et le peuple, l'armée et l'État.

J'ai suivi à Besançon et à Belfort, en profane, les grandes manœuvres. Dans mon hôtel dînaient les chauffeurs militaires, fils de banquier juif, fils de duc, fils de bourgeois cossus. Ils étaient simples soldats ou caporaux. Ils avaient leurs autos à eux et leurs domestiques. Ils dînaient bien, avec leurs amies. Le lendemain matin, dès l'aube, chacun d'eux (le domestique supprimé) prit sa voiture et attendit les ordres d'un capitaine ou d'un lieutenant, petit bourgeois, sorti peut-être des rangs, et vivant avec les trois ou quatre cents francs de sa solde. Le fils du banquier, le fils du duc, était le chauffeur du pauvre diable de capitaine ou de lieutenant. Les chauffeurs revinrent dîner à mon hôtel. Ils s'étaient arrangés pour conduire leurs officiers dans des auberges où ils ne seraient

pas estampés. Ils le racontaient sans ombre de raillerie. L'officier plébéien et pauvre était toujours leur officier. Ils n'étaient plus de service, dînaient au champagne avec leurs amies, mais l'officier, pauvre diable qu'ils avaient conduit, était toujours l'officier. Je n'ai jamais compris pourquoi toutes les démocraties du monde n'ont pas adopté d'enthousiasme le service militaire obligatoire.

Le lien entre l'armée et le peuple en France est indissoluble. Il n'y a pas en France de démocratie plus vraie que l'armée. C'est un fait dont l'étranger ne se doute pas et dont les Français eux-mêmes ne se rendent peut-être pas très bien compte.

La vie française n'est pas démocratique. Les différences sociales restent, après tant de révolutions, aussi tranchées que jamais et les lignes de démarcation deviennent plutôt plus profondes avec le temps. Les vieilles castes ne perdent pas leur prestige, tout au contraire, précisément parce que la République n'a pas

créé de nouveaux titres de noblesse. Il s'y ajoute d'autres castes fondées sur la fortune, et l'inégalité de la fortune est plus marquée dans la France moderne qu'elle ne l'a jamais été auparavant. Pour le conscrit de vingt ans sous les drapeaux, il n'y a plus ni caste, ni fortune.

Quand j'étais étudiant à la Sorbonne, mes camarades servaient un an dans l'armée, mes amis plus jeunes servirent deux ans, et les fils de mes amis trois ans. Aujourd'hui, comme alors, le bleu embrasse une mère attendrie, femme du peuple ou grande dame, et dès lors ne connaît plus de rang social jusqu'à ce qu'il revienne « vieux soldat » libéré.

Dès la caserne, le tutoiement, de tous les hommes entre eux, parfois d'un officier paternel à ses hommes, mais le « vous » il va sans dire, toujours en parlant à l'officier. Parmi ces hommes qui se tutoient il y a égalité absolue. « Toi, qui es bourgeois »,

dans le civil, dit le fils de l'ouvrier au fils du banquier. Le fils du banquier a le droit de payer à boire, il n'en a pas d'autre. La caserne a quelque chose du « public school » anglais, la grande école universitaire. A l'école, le gamin qui se vante auprès d'un fils d'agent de change d'être fils de duc, reçoit des coups de pieds; à la caserne, un « bleu » marquis qui s'en prévaudrait auprès d'un bleu maçon et qui parlerait de son père, de son château et de ses autos, serait condamné pour toujours à la corvée des pommes de terre, terreur des soldats. La fraternité des armes n'existe que dans les armées nationales modernes et n'est nulle part aussi réelle que dans l'armée française. J'ai eu des amis Français, un peu snobs, qui n'ont appris à connaître leurs compatriotes qu'au service militaire. Quelques-uns ont conservé pendant toute leur vie des amitiés faites à la caserne. L'un deux, descendant de son automobile à l'Opéra, reconnaît le chauffeur d'une autre

voiture, lui serre la main. « Comment vas-tu, mon vieux? » et tous deux se racontent des souvenirs de la chambrée. Après quoi, l'un continua à attendre son maître et l'autre gagna la loge où on l'attendait. Les soldats arrivent à Paris en permission. L'un est attendu à la gare par un valet de pied, un chauffeur et une automobile, l'autre par sa mère en cheveux. La camaraderie du régiment en est-elle en quoi que ce soit changée? Devant le sous-lieutenant tous les troupiers sont égaux. « Soldat Rothschild, épluchez les pommes de terre! soldat La Rochefoucauld, nettoyez les lavabos », voilà qui n'éveille pas le moindre étonnement.

Les camarades de chambrée du soldat Caumont apprennent au bout d'un an qu'il s'appelle M. de Caumont La Force, des ducs de la Force. « Eh! mais tu ne te gênes pas? » dit-on au soldat Caumont et on le bourra de coups de poing. Le lieutenant qui a fait sa carrière lui-même, qui a peut-être femme et

enfants et qui doit tenir son rang avec environ sept francs par jour, traite le soldat Rothschild ou le soldat Rohan à la fois sans faveur et sans jalousie ; ni l'un ni l'autre ne peut dire qu'il a pelé les pommes de terre plus souvent qu'à son tour. Le dévouement de l'officier français à son seul devoir militaire est admirable. L'égalité des soldats français devant l'officier qui les commande est parfaite. Le service militaire obligatoire a été en France la véritable école de la démocratie.

C'est aussi une bonne école du sentiment national : un pays, qui n'a pas connu la conscription, ne peut comprendre quelle franc-maçonnerie elle crée. Le service militaire obligatoire soude étroitement l'armée et la nation. Tous les Français, à part les réformés, ont des souvenirs communs de la vie de caserne que telle plaisanterie, tel mot d'argot réveille. Telle pièce de théâtre qui plaisante ingénument la vie de caserne se joue des milliers de fois, parce que tous, paysan,

ouvrier, aristocrate, artiste, poète, s'en amusent. Elle rappelle à chacun ses vingt ans et la camaraderie gaie, bien portante de l'armée, où ni l'art, ni la naissance, ni la vulgarité, ni la pauvreté ne compte.

Ce ne sont pas seulement les classes et les castes, ce sont aussi les races et les peuples qui fusionnent grâce au service militaire français. Les nouveaux contingents, chaque année, sont mélangés et dosés selon les races avec un soin tout particulier. Le Breton et le Basque sont envoyés à Paris, le mineur du Nord dans les villes du Midi, l'ouvrier parisien sur la frontière de l'Est.

La garnison de Paris est formée en grande partie de paysans, qui, autrement, n'auraient pas quitté leurs champs et qui ne reverront peut-être jamais Paris. Les garnisons de l'Est, la « division de fer » de Nancy, sont composées de Parisiens malins, fins, frondeurs, qui apprennent ce que doit être la discipline à la frontière. Il y a là toute une éducation

du peuple français. La défense nationale a fortifié l'unité française.

On a pu dire que le seul Français qui ne connût pas la conscription c'était l'officier. Aujourd'hui, en général, les officiers servent d'abord pendant un an comme simples soldats.

Mais il n'y a pas et il n'y a jamais eu dans la France d'aujourd'hui une caste d'officiers. Il y a comme dans toutes les armées, quelques petites castes, l'aristocratie qui sert dans la cavalerie, les Polytechniciens du génie et de l'artillerie, l'aristocratie bretonne qui sert dans la marine. Mais il n'y a pas de caste d'officiers comme dans l'armée prussienne et l'officier français se sent citoyen comme tout le monde.

La solidarité militaire française des jeunes en armes aux vieux qu'on appellera un jour, entre officiers et soldats, d'un milieu social à l'autre, donne la mesure du patriotisme militaire français. On juge par là de l'importance de la propagande antimilitariste.

L'antimilitarisme en France a été violent et actif; il a gagné les syndicalistes; il a pénétré dans les casernes par la parole et par l'écrit, parfois avec un succès apparent. « Si la guerre est déclarée, tirez sur vos officiers, et il n'y aura pas de guerre ». C'était la doctrine.

Des mots, voilà tout ce que ce fut. Le fait, c'était la solidarité de la nation armée. Le peuple français est pacifique. Mais il ne faut pas lui parler des méfaits d'une paix armée. Sans desseins belliqueux, il trouve dans sa vie militaire peut-être l'union nationale la plus forte. L'ouvrier antimilitariste n'oublie pas qu'il a eu pour copains au service le paysan et le millionnaire.

L'homme le plus expert dans les choses militaires ignorait en juillet 1914 la valeur vraie de l'armée française comme de toute armée. Que donneraient ces immenses machines de guerre, mises à l'épreuve?

On avait essayé de comparer les armées

françaises et allemandes. On disait la cavalerie allemande meilleure, l'artillerie française meilleure, l'infanterie allemande la plus disciplinée, l'infanterie française la plus allante, l'organisation allemande parfaite, l'intelligence du soldat français sans égale. Pour moi, qui, en profane, ai vu de près les deux armées, deux choses m'ont frappé : l'organisation allemande et l'intelligence française. Aux grandes manœuvres, officiers subalternes, sergents, caporaux, simples soldats sont des rouages conscients de la machine. J'ai rencontré des escouades avec un sergent ou un sergent-major qui, loin des chefs, m'expliquaient avec une logique parfaite, la bataille simulée à laquelle ils prenaient part. Dans l'armée allemande, l'État-major sait tout; en dessous personne ne sait rien, ni ne demande à savoir : c'est l'obéissance aveugle et passive, chez les officiers comme chez les hommes. Mais c'est une organisation. Le Français organise jus-

qu'à un certain point, puis s'arrête à mi-chemin. Un soi-disant train express allemand a l'allure d'un train omnibus, mais arrive à l'heure à une seconde près. Le rapide français qui fait du cent à l'heure a une demi-heure de retard deux ou trois fois par semaine. On ne sait pourquoi. L'armée française et l'armée allemande, c'était un peu le lièvre et la tortue.

Le canon français et le canon nier français la manœuvre merveilleuse de vitesse et d'habileté, le génie inventif des officiers artilleurs, tel l'inventeur du frein du 75 ou le capitaine d'artillerie qui eut une idée très simple au début de la guerre, mais qu'il fallait trouver, et dont il ne retira aucun profit, pour la réfection des obus et qui économisa ainsi cent millions à l'État, l'intelligence de l'officier comme du sous-officier et du soldat, le patriotisme et, qui plus est, le bon sens du peuple, qui accepta le retour au service de trois ans, tout simplement parce qu'il le

fallait, et qui accepta d'enlever ses fils à ses champs, à ses affaires, à son commerce, à sa profession, un an de plus. Voilà ce que les Français avaient à mettre en face de l'organisation et des masses allemandes.

Ni l'armée, ni la nation n'ont marchandé leur effort, ni leur argent pour s'assurer la victoire. La marine seule a été sacrifiée. La France, par sa position géographique, aurait pu et dû être la première puissance navale du continent, et il y a des années déjà qu'elle a perdu le second rang. Sa force sur mer est maintenue par de vieilles familles dont les fils par tradition se font officiers de marine et par les inscrits maritimes, pêcheurs de Normandie, de Bretagne, de la Méditerranée. La nation a pensé que son sort en Europe se décidera sur terre. A partir du second Empire, le service militaire français a été de sept ans (avec le rachat), de cinq et de trois ans, avec le volontariat d'un an, puis de deux, enfin de trois années, sans exemption

pour tout homme valide. Avec la loi de 1913 des trois ans (ou plutôt de trente mois) la France a vraisemblablement atteint le maximum de sa force militaire. Deux ans et demi de toute sa jeunesse, celle du paysan, de l'artisan, de l'étudiant, de l'artiste, le pays en pourrait-il donner davantage?

Les Allemands à ma connaissance escomptaient déjà une baisse du niveau de l'instruction en France. L'étudiant allemand ne sert qu'un an, comme l'étudiant français au temps du volontariat. Aujourd'hui en France l'étudiant de vingt ans doit interrompre ses études pendant au moins deux ans et demi et retourner à l'Université pour prendre ses grades. C'est une servitude à laquelle actuellement la France ne peut pas se soustraire. Le pourra-t-elle jamais? Le parti socialiste croit ou veut croire à la « nation armée », c'est-à-dire à une milice d'après le système suisse. Une armée organisée comme celle de l'Allemagne aurait envahi la

moitié de la France avant qu'une telle milice ne fût mobilisée. Il faut que la France continue à supporter cette servitude militaire, question de vie ou de mort pour elle en cas de guerre. En temps de paix, ce n'est pas uniquement une servitude. Il n'y a pas de meilleure école qu'une année ou deux de service militaire. J'ai essayé de montrer que la vie militaire française où se confondent et s'unissent toutes les classes et toutes les conditions est à la fois nationale, démocratique et humaine.

CHAPITRE VIII

L'ARMÉE EN GUERRE

J'ai écrit le chapitre qui précède au commencement de 1914 et à ce moment-là on croyait beaucoup moins à la guerre qu'on y avait cru en 1911 et en 1909. Je n'en ai pas changé une ligne. L'armée française en guerre a tenu tout ce qu'elle promettait en temps de paix, et bien plus encore.

Une nation en armes, en vit-on jamais comme ce jour-là? Le service militaire français en temps de paix était national et démocratique. Que donnerait-il la guerre déclarée? Ce qui fut dépassa tout ce que les

meilleurs amis de la France, et j'en suis, avaient osé espérer. A la mobilisation pas un homme qui flancha et toute la nation prit les armes. Tout se déclancha exactement. Chacun prend son poste, met son uniforme et, à la seconde même, se dépouille de sa vie de civil.

Mon ami, premier secrétaire d'ambassade, parfait diplomate et parfait gentleman, se transforme instantanément en sergent d'artillerie. Son jeune subordonné est sergent-major. Un troisième diplomate, qui nous rejoint et essaye ses « godillots » dans les salons du quai d'Orsay, est simple soldat. En bas, dans l'antichambre, le chef des huissiers, également de mes amis, me dit que son fils vient de sortir de Saint-Cyr, sous-lieutenant d'infanterie. « La cavalerie, ce n'est pas de notre monde », m'explique-t-il. Son fils a dû avoir quelques secrétaires d'ambassade sous ses ordres. Au café, mon bon ami, le gérant, part demain simple soldat et le garçon part

capitaine. Les Français auraient été bien étonnés le 2 août 1914 qu'on ne trouvât pas cela tout naturel. Le premier secrétaire d'ambassade fait la campagne d'Alsace à Charleroi, de la Marne à Ypres et le quai d'Orsay est flatté d'apprendre qu'il a été nommé sergent-major, puis sous-lieutenant sur le champ de bataille. Il est maintenant l'égal du fils du chef des huissiers. Encore une fois, pour la nation française en armes, tout cela est tout naturel. Je n'oublierai jamais la joie d'un secrétaire d'ambassade qui me dit qu'il partait comme maréchal des logis dans une batterie de 75. Un ancien Ministre de la Guerre est sous-lieutenant dans les tranchées et beaucoup plus fier d'être promu lieutenant que d'avoir été ministre. Un banquier millionnaire motocycliste fait les commissions pour son sergent qui est maçon.

Deux troupiers causent dans les tranchées la nuit du réveillon : « Il y a un an, je soupais au Café de Paris. »

— Si je m'en rappelle! C'est moi le camelot qui t'a cherché ton auto. »

Car ils ne pratiquent pas du tout la démocratie, la fraternité, l'égalité par principe ou par ordre, ces soldats de France, mais d'eux-mêmes. C'est l'homme même qui compte plus que dans aucune autre armée.

On raconte qu'un jour dans la marine des États-Unis un lieutenant ayant reçu un ordre fit exactement le contraire et eut la veine d'avoir raison. « Débrouillard, ce garçon-là! » C'est tout ce que dit le commandant. Dans la marine anglaise il passait en conseil de guerre. Certes, la discipline est tout, mais il y avait du bon dans la méthode du commandant américain.

L'humanité, le respect humain, paraît manquer à l'officier boche. Que d'officiers allemands prisonniers ont brutalisé et frappé leurs hommes prisonniers comme eux! Je l'ai constaté moi-même dans les ambulances françaises et dans les camps de prisonniers.

Un hôpital de blessés allemands et français reçut à l'improviste la nuit un convoi de soldats blessés allemands. Les salles étaient pleines; les officiers occupaient des chambres séparées. Le major français leur fit dire : « Messieurs les officiers voudraient-ils se serrer un peu pour qu'on place de nouveaux blessés? » — « Comment donc », dirent les officiers français et on les transporta dans d'autres salles où étaient soignés des soldats. Les officiers allemands refusèrent insolemment de se déranger et ne cédèrent qu'à la force. Des officiers allemands prisonniers qu'on a fait monter en troisième avec des soldats prisonniers les ont injuriés et frappés. Aux buffets des gares, le monocle à l'œil, ils réclament du champagne. Il y en eut un qu'un énorme turco exaspéré coiffa de sa gamelle et promena ainsi jusqu'au train. Les Allemands eux-mêmes ne parlent guère de dévouement d'officiers et de soldats les uns envers les autres. Ils ont une magnifique disci-

pline de fer, mais qui n'a rien d'humain.

L'officier anglais croit à la discipline et y veille; mais le voudrait-il qu'il ne pourrait pas être officier allemand. Se l'imagine-t-on refusant, parce qu'il est officier, un lit à un Tommy blessé? Pourtant Tommy reste toujours Tommy. L'uniforme kaki confond presque l'officier et le soldat Atkins. Mais il faut les entendre parler, et on comprend qu'un abîme les sépare, l'abîme social, le plus profond de tous en Angleterre. Il diminue à mesure que l'armée anglaise augmente, mais il n'est pas comblé, aujourd'hui, encore bien qu'aujourd'hui Tommy puisse se trouver être Sir Thomas Blank, Bartley. Ni cette guerre, ni les autres qui suivront sans doute celle-ci ne changeront le tommy anglais et son officier; l'un est un brave garçon et un garçon brave, l'autre un vaillant gentleman, un peu snob.

L'officier français modèle est à la fois le chef et le camarade de ses hommes. Le Junker

prussien est né chef avec l'instinct de l'autorité dans le sang. L'officier allemand modèle est un maître dur et juste. L'officier anglais commande à ses hommes en gentleman et s'en fait des amis, un peu comme l'est son fox-terrier ou son bull-dog. Entre l'officier français qui est un vrai chef et le troupier français qui le reconnaît comme tel, il y a une camaraderie d'homme à homme. Avec le troupier français, le bluff et les airs fendants ne servent de rien. Ce que l'armée française a accompli l'a été par des officiers et des hommes qui se comprenaient mutuellement, comme il est rare qu'officiers et hommes se soient compris. On n'obtiendra jamais du soldat français une obéissance aveugle. On s'étonne même qu'on puisse jamais l'obtenir d'aucune armée nationale.

Il n'y a pas de chef français qui eût pu envoyer ses hommes à la boucherie en rangs serrés comme l'ont fait les Allemands sur l'Yser. Les Français meurent aussi bravement

que n'importe qui, mais ils veulent savoir pourquoi. La discipline en souffre-t-elle? Non, sans quoi ils n'eussent pas fait ce qu'ils ont fait. Mais c'est une discipline raisonnée comme tout ce qui est français.

Voici, pour moi, le type accompli du soldat français; c'est un mécanicien ou un ouvrier d'art. Il a la trentaine. Il a fait ses trois années de service en son temps. Il a aussi pas mal d'années de métier, il a bien travaillé et il a appris à vivre. C'est sans doute un antimilitariste ou simplement un socialiste pacifiste. Vient l'ordre de mobilisation. Il ne balance pas une seconde. Son pays est attaqué, il ne songe plus qu'à tuer le Boche. Tout ce qu'il a mis d'intelligence à faire de la politique et à exercer son métier, il l'apporte désormais au service de la patrie. Le voici qui a rejoint son corps. Il met en observation l'officier qui le commande. Celui-ci a passé par les écoles militaires, l'École de guerre, la vie de garnison, la vie monotone de l'offi-

cier de métier en temps de paix, et il se trouve tout à coup appelé à commander à des hommes mûrs qui ont dû tout quitter pour se battre. Pour son pays, oui, chacun le sait, mais comment se battre? Si le soldat observe l'officier, l'officier étudie le soldat. Quand ils se sont compris l'un l'autre, l'acier dont est faite l'armée française est trempé. Désormais la discipline tout court n'a plus de sens. Un jeune lieutenant est le père de ses hommes de cinq ou dix ans plus âgés que lui. Le sergent, le caporal peuvent compter sur le dévouement de leurs hommes dans les tranchées. Le commandement, compris et accepté, peut tout obtenir jusqu'à la mort. Là, où il n'y a pas eu cette solidarité entendue du chef et du soldat, ç'a été le désastre, et si elle n'avait pas été générale, la bataille de la Marne n'aurait pas été gagnée et c'en était peut-être fait de la France.

« Le moment n'est plus de regarder en arrière.... se faire tuer sur place plutôt que

de reculer ». Alors, c'est la fraternité d'armes française qui vainquit. Ce qui a fait le « miracle » de la Marne, c'est que le soldat français était prêt à mourir pour son frère, l'officier.

Un lieutenant blessé légèrement retrouve à l'ambulance un soldat grièvement blessé et lui donne tous ses soins. « C'est votre frère? » dit le major. « Mais non, c'est mon ordonnance ». C'est cela qui, entre autres choses, gagna la victoire de la Marne.

*
* *

La bataille de la Marne sauva Paris et la France. Elle fut improvisée, comme l'a été tout ce que la France a fait dans la guerre, sauf sa mobilisation. La France tint plus que ce qu'elle avait promis. La préparation militaire française trahit presque toutes les espérances fondées sur elle; elle fut surprise sans artillerie lourde, sans automobiles, sans

les fortifications nécessaires aux endroits où il en fallait, sans plan de campagne répondant à celui de l'ennemi. La mobilisation française seule de toutes les préparations réussit. Elle réussit au delà de toute espérance. Les journaux allemands se faisaient des gorges chaudes du pioupiou français attendant à Rennes, où il avait trouvé son pantalon rouge, que sa tunique lui fût envoyée de Bordeaux, ses chaussures de Lyon, son fusil de Paris, ses cartouches de Marseille. Ce n'était là que de l'humour allemand! La mobilisation française marcha aussi bien qu'aucun mécanisme « made in Germany. » Les Français eux-mêmes n'en croyaient pas leurs yeux. Le samedi, 1er août 1914, à minuit, la machine se mit en mouvement et continua sans un heurt jusqu'à ce que toute la France en état de combattre fut en armes. J'eus beaucoup d'amis, officiers en activité ou retraités, qui vérifièrent d'eux-mêmes les phases de la

mobilisation et ne purent la prendre en défaut. L'un parcourait, montre en main, les chemins de fer de la région même pour laquelle il avait autrefois dressé les plans de mobilisation. Un autre mit en observation une ligne de chemin de fer stratégique qu'il connaissait bien pour l'avoir construite lui-même. Partout les trains militaires circulèrent suivant l'horaire de la mobilisation, à une seconde près. Il n'y a jamais eu de train de luxe aussi exact que ces trains militaires qui, en quinze jours, transportèrent un million d'hommes à la frontière. C'était nouveau pour plus d'un Français et pour tous les étrangers. Pendant des années les rapides français nous avaient emportés à des vitesses de record et nous arrivions rarement à l'heure. Et il existait un horaire d'innombrables trains militaires pour la guerre et quand la guerre vint, l'horaire fut suivi avec une régularité que n'avaient jamais connue les trains de Nice ou de Rome.

Les trains menèrent les hommes à leurs dépôts où ils trouvèrent uniformes, chaussures, sacs, fusils, cartouches, puis au front. Le « jusqu'au dernier bouton de guêtres » du maréchal Lebœuf en 1870, fut enfin vrai en 1914, et on ne s'en vanta même pas. Les officiers inconnus qui, pendant des années, travaillèrent aux plans de mobilisation, confiné chacun dans son humble spécialité, obscurément, sans récompense ni alors ni depuis, ont bien mérité de leur pays.

Personne n'avait cru que la France réussirait sa mobilisation. Heureusement pour elle qu'elle l'a fait. Sans cela elle était perdue. Envahie, débordée, si elle s'est ressaisie magnifiquement, comme on sait, c'est d'abord au succès de sa mobilisation qu'elle le doit.

*
* *

La campagne de la mi-août à la mi-septembre 1914, de Charleroi à la Marne,

restera dans l'histoire militaire par la rapidité de ses effets et de ses renversements, une des plus dramatiques qui soient connues. L'extrême droite française, composée des meilleures troupes, fit en Alsace une attaque inutile et prématurée que l'avance allemande négligea. Le centre français formé à peu près du reste de l'active était sur la rive droite de la Meuse presque inoccupée. La gauche, composée surtout d'hommes de la réserve, arrachés à leurs boutiques et à leurs champs, n'était pas encore en liaison avec la petite armée anglaise qui, au moment même, débarquait d'Angleterre. La fleur de l'armée allemande, dix-huit corps d'armée, au bas mot, ayant pris Liége et brûlé Louvain au passage, se jetait sur la rive gauche de la Meuse. Le centre de l'aile gauche de l'armée française attaqua imprudemment l'armée ennemie à Charleroi[1].

1. M. Messimy, alors ministre de la guerre, insista pour que l'on fît cette attaque, comme une « démons-

Les Anglais à peine débarqués furent attaqués et débordés dans les environs de Mons.

Charleroi et Mons furent pour les Alliés de cruelles défaites qu'une tactique fausse avait d'ailleurs rendues inévitables. Les meilleures forces de l'armée allemande avançaient irrésistiblement, enveloppant la gauche française.

Le meilleur des troupes françaises était au centre attendant de combattre, et à l'aile droite, il y avait la fleur de l'armée anglaise, mais l'ennemi était quatre ou cinq fois supérieur en nombre.

La retraite des Alliés fut une course. La droite allemande les poursuivait, marchant à raison de trente ou trente cinq milles par jour. La gauche des Alliés reculait avec une vitesse croissante. Il y avait sans cesse des combats d'arrière-garde, mais on n'avait pas

tration » en faveur de la Belgique, et ce ne fut en effet qu'une démonstration, mais sanglante et presque fatale.

. . . . . .

. . . . . .

le temps de livrer de véritables batailles. S'imagine-t-on cette fuite d'un demi-million d'hommes pivotant sur le centre de l'armée française depuis la Belgique jusqu'au sud de la Marne, poursuivis par un million d'Allemands victorieux? La masse de l'aile droite allemande était presque à vingt milles de Paris le 3 septembre.

La ligne française tout entière avait été rejetée et de plus enfoncée dans la direction de Paris, à l'est. La ligne tourna d'abord sur l'axe de Verdun, puis céda. L'extrémité de l'aile droite était encore à Verdun, l'extrémité de l'aile gauche à vingt milles au nord-ouest de Paris. La ligne s'incurvait jusqu'à cinquante milles environ au sud-est de Paris, où les forces anglaises s'étaient retirées. Paris allait être investi au sud-est aussi bien qu'au nord. L'armée allemande, de l'armée du Kronprinz à l'aile gauche à l'armée du général von Kluck à l'aile droite, semblait maîtresse du terrain et de l'heure et Paris, une proie certaine.

Paris était sans défense. Paris ne pouvait pas être défendu. Il n'avait pas un fort qui pût, pendant un jour, soutenir le bombardement de l'artillerie lourde. Le 1er septembre, rien n'avait été fait pour la défense de Paris dans une guerre moderne : ni terrassements, ni tranchées, ni batteries cachées, ni fils de fer barbelés. Tout cela s'est fait après, dans le courant d'octobre, et Paris est devenu imprenable. Mais c'est en septembre que les Allemands comptaient, et ont manqué, prendre Paris. Il y eut la Marne. L'aile droite allemande, au lieu d'avancer directement de Senlis sur Paris, par Gonesse[1], tourna subitement à l'Est, toujours à marches forcées (4 et 5 septembre). Le 6 septembre, le général Joffre vit le général French et ordonna pour le jour suivant l'attaque sur toute la ligne, surtout sur la droite allemande. Le 11 sep-

1. Le point le plus proche de Paris atteint par l'avant-garde allemande fut Gonesse à environ 8 milles au nord-est des fortifications de Paris.

tembre, tout le front allemand était rejeté à cinquante milles en arrière.

Ce fut la bataille de la Marne, appelée par le général Joffre une « victoire incontestable ».

Quel miracle militaire s'était donc passé?

L'aile droite allemande, à quelques milles de Paris, laissa la capitale à sa droite pour courir à l'Est et au Sud dans le but de cerner Paris. Quand l'aile droite allemande eut tourné à angle droit, une nouvelle armée française (général Maunoury) apparut sur ses derrières. L'aile droite allemande lui fit face par une manœuvre habile et prompte. Il en résulta que le front allemand fut rejeté en arrière de cinquante milles; si l'aile droite allemande avait moins bien manœuvré les Allemands auraient pu être reconduits jusqu'à la frontière.

A quel moment Joffre a-t-il arrêté son plan? C'est évidemment pendant la retraite de Charleroi qui fut presque une déroute. Après

trois ou quatre jours de recul ses généraux et le général French lui faisaient dire : « Nous pouvons tenir ». Joffre répondait : « Retirez-vous ». A l'appel d'un de ces généraux : « Je tiens l'ennemi, laissez-moi attaquer ». Joffre répondait encore : « Tenez vingt-quatre heures si vous voulez, puis retirez-vous ». Le samedi 6 septembre, Joffre vit French et lui dit : « Attaquons demain matin dimanche ».

Pendant cette terrible retraite, Joffre n'avait jamais désespéré. Il s'est dit : Les Allemands qui nous poursuivent sont confiants, peut-être le sont-ils trop. Ils nous croient battus : le sommes-nous? Essayons mes hommes. Je leur dirai : « Tenons, tenons jusqu'au dernier et advienne ce qui pourra! J'ai beaucoup d'espoir. Si je me trompe, tout est perdu. Je me fie à la Providence et à mes hommes qui ont fait cette retraite de Charleroi. Mais je garderai encore un atout si je peux. L'ennemi nous croit battus. Je lui ménage deux surprises. L'une sera de nous trouver devant

lui sous les murs de Paris; l'autre sera une armée nouvelle que j'enverrai à sa rencontre. Ce n'est qu'une chance à courir, mais elle vaut la peine. »

Ce fut justement la chance de Joffre. Et c'est peut-être ce qui fait les grands capitaines. L'armée allemande triomphante méprisait l'adversaire, et s'enivrait de victoire et de vin. Elle ne croyait plus à aucune surprise possible. Elle découvrit tout à coup l'armée improvisée du général Maunoury, et se retourna pour lui faire face. Au moment même l'armée française battue depuis Charleroi répondit à l'attente de Joffre et attaqua. Il y eut notamment Foch, qui fit dire au généralissime : « Suis enfoncé sur ma droite et sur ma gauche : j'attaque donc au centre », ce qu'il fit. L'armée allemande faisait ainsi deux découvertes — c'étaient les deux surprises de Joffre.

*
* *

Plusieurs erreurs militaires ont coûté à l'armée allemande la bataille de la Marne. La première (mais la dernière en date) et la pire, fut l'ignorance où elle resta de la formation de la nouvelle armée française sur sa droite. Ce fut une faute impardonnable et incompréhensible. L'armée du général Maunoury, composée de troupes fraîches appartenant au corps colonial et nouvellement arrivées d'Afrique, mais aussi de corps ramenés de la ligne de combat fut rassemblée devant Paris en quarante-huit heures par chemin de fer et en cinq mille taxi-autos, sur l'initiative de Gallieni, qui venait d'être nommé gouverneur militaire de Paris. Tout cela à l'insu du commandement allemand. Et pourtant, à ce moment même les taubes survolaient Paris, jetant des bombes qui blessaient et tuaient des femmes et des

enfants. Le 3 septembre, jour de taube à Paris, le général von Kluck commandant l'aile droite allemande, ignorait l'existence de l'armée Maunoury.

La seconde faute allemande fut de ne jamais rien comprendre à la psychologie de l'adversaire. Depuis Charleroi, officiers et soldats allemands disaient aux Français : « Pourquoi vous battez-vous ? Vous êtes battus. Vous n'êtes pas soldats. Nous le sommes. A quoi bon continuer? Faisons la paix ». Et dix-huit corps d'armée merveilleusement organisés s'avançaient triomphalement dans un ordre admirable, machine parfaite de combat.

Ils allaient toujours et la troisième erreur allemande, qui dérive de la seconde, fut celle de négliger le plan de l'adversaire. Les Allemands, la campagne entière jusqu'à la Marne le prouve, ont toujours pensé : l'ennemi ne compte pas; ce qui seul compte c'est le plan que nous avons conçu pour le battre.

Pendant toute la campagne de 1914, le commandement allemand ne s'est jamais dit que l'adversaire pût avoir un plan, ou même une idée quelconque. Le génie de Napoléon consistait à tirer parti instantanément des fautes de l'ennemi. L'état-major général allemand d'aujourd'hui semble s'être posé en axiome qu'il attaquerait toujours et que son plan d'attaque seul importait. La ruée à travers la Belgique et la France, par la rive gauche de la Meuse, faisait partie du plan classique de l'offensive allemande préparé de longue date et l'offensive réussit jusqu'à quelques milles de Paris. Mais le commandement allemand ne saisit jamais l'occasion au moment où elle se présenta. L'invasion marcha imperturbablement et aveuglément, selon le programme, mais aucun des succès remportés ne fut poussé à fond. Beaucoup d'officiers français m'ont dit qu'avec un Napoléon à sa tête l'armée allemande aurait écrasé les Alliés pendant la retraite de Charleroi : « S'ils avaient

su nous pousser à fond, a dit un général français, c'eût été la déroute ».

Ils ne faisaient que marcher sur Paris, ne voyant même pas le parti à tirer de leurs propres succès, laissant à l'adversaire le temps de se réorganiser pendant la retraite. Et les armées, battues sur la frontière belge, se reformaient, se retournaient contre l'ennemi, fortes et résolues, sur l'ordre du généralissime, à tenir jusqu'à la mort. Les Allemands arrivèrent gaiement, pillant et buvant, assassinant çà et là des civils qu'ils trouvaient sur leur chemin, persuadés que l'armée en retraite n'existait plus. Que les armées alliées se soient retrouvées devant eux et qu'elles aient combattu plus vaillamment encore qu'à Charleroi, qu'une nouvelle armée française ait surgi sur leur flanc droit, quand ils croyaient qu'il n'y avait plus de troupes fraîches dans l'armée des Alliés, ce fut, je me l'imagine, la plus grande surprise qu'ait jamais éprouvée l'état-major allemand. Le

peuple allemand s'était préparé merveilleusement pour la conquête du monde par la force. Il n'avait oublié qu'une chose, c'est de comprendre les autres peuples. La force militaire allemande est un monstre replié en contemplation sur lui-même.

*
* *

La prodigieuse bataille pour prendre Calais, bataille de plus de deux mois, plus sanglante encore que celles de Charleroi et de la Marne, donna une nouvelle preuve de la force et de la stupidité allemandes. Joffre et French avaient des armées épuisées, d'abord par la défaite, puis par une victoire terriblement disputée, à peine assez nombreuses pour maintenir le front, et pas de réserves. L'ennemi avait en Belgique au moins 8 corps d'armée de ses meilleures troupes fraîches. La route de Calais était ouverte, Lille et Maubeuge au pouvoir de l'ennemi, rien ne sem-

blait devoir arrêter un bon général allemand. Les Allemands firent posément leur concentration. Joffre et French connaissaient naturellement leurs desseins.

Ce fut la course à la mer. Ici un régiment français, à bout de force, contint l'ennemi pendant vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'un régiment un peu moins épuisé vint le remplacer. Là, on envoyait de vieux territoriaux en première ligne pendant que d'autres troupes protégées par eux se hâtaient vers le Nord. Et les Alliés arrivaient bon premier à la mer. Les Allemands, comme d'habitude, avaient affecté de ne pas s'occuper de l'adversaire. Ils avaient solennellement massé leurs corps d'armée, composés de jeunes gens de l'Université, et, à leur heure choisie, attaquèrent sur l'Yser pour prendre Calais. Malheureusement pour eux les Alliés y étaient déjà. On sait le carnage de la fleur de la jeunesse allemande sur l'Yser; on le sait même en Allemagne probablement. C'est une erreur

de croire à la maîtrise allemande dans l'art militaire; le haut commandement allemand est rusé, il n'est pas intelligent. Avec la moitié d'un Napoléon pour les conduire, les Allemands auraient pris Calais en septembre 1914.

En 1916, après les ruées les plus furieuses, les plus désespérées, les plus formidables, qu'ait jamais connues l'histoire militaire, ils n'ont pu prendre Verdun. Là, il n'y eut point manœuvre. Il y eut un bélier et un mur et le mur ne céda pas. Encore une fois, la lourdeur allemande avait méconnu l'adversaire. Les soldats français qu'ils attaquaient étaient des loups aux abois. Chaque Français qui combattait devant Verdun avait fait à l'avance le sacrifice de sa vie et n'y pensait plus. On vit réellement la France luttant pour son existence et qui aimait mieux périr que reculer. Il ne servait à rien alors de vouloir la terroriser. Tous, officiers et soldats, que j'ai vus autour de Verdun étaient prêts

à mourir. Il ne fallait pas leur parler d'héroïsme. Ils haussaient les épaules. Ils faisaient leur métier de soldat. « Les Boches ne passeront pas », c'était tout ce qu'ils disaient, et ils ont tenu parole.

Les armées de la Troisième République ont prouvé que le Français a toujours son vieux sang guerrier. Le soldat français d'aujourd'hui est toujours le soldat de l'Empire et de la Révolution. La Troisième République a donné la preuve qu'une démocratie, ennemie du militarisme, tournée vers un tout autre idéal, distraite par de multiples théories sociales, entraînée dans un tourbillon de luttes politiques, divisée contre elle-même, peut néanmoins demeurer assez forte pour tenir tête à un empire autocratique tendu uniquement vers la puissance militaire.

La République n'avait pas d'artillerie lourde, ne s'était pas fortifiée au Nord, manquait de munitions, en somme n'avait pas préparé la guerre. Son imprévoyance lui coûta cher :

l'invasion, la dévastation, les outrages d'une barbarie scientifique.

Tout de même elle a sauvé la France. La démocratie française sortira de cette guerre non pas affaiblie, mais plus forte.

CHAPITRE IX

LES TRAVAILLEURS

La France relativement a moins de prolétaires qu'aucun pays du monde. Elle a une grande population de salariés, mais de salariés dont beaucoup ne vivent pas uniquement de leur salaire. A part le simple manœuvre et aussi un petit nombre d'ouvriers de métier, ce sont en général des gens qui possèdent eux-mêmes. Le terrassier, le mineur, l'ouvrier d'usine, dans quelques centres industriels, vivent au jour le jour comme partout ailleurs ; ce sont des prolétaires. Mais souvent dans l'industrie et le commerce, le patron français emploie un personnel où il y a des capita-

listes, hommes ou femmes, capitalistes minuscules, capitalistes tout de même. A Paris, on a une cuisinière qui a des rentes; la mienne me consulte pour ses placements. Le garçon de café vous demande un conseil pour les siens. Au quai d'Orsay, j'ai deux amis, huissiers majestueux, gardiens des traditions diplomatiques, qui savent ouvrir la porte à demi pour un ministre plénipotentiaire, et à deux battants pour un ambassadeur. Dans les loisirs que leur laissent leurs préoccupations diplomatiques, ils me demandent (ils me croient au courant des affaires de l'Europe) confidentiellement ce que je pense d'un emprunt balkanique ou des pêcheries turques. Leurs économies, la dot de leur femme et la future dot de leurs filles sont placées en fonds d'États étrangers, comme il convient à des huissiers des Affaires étrangères. Ils seraient abasourdis si je m'étonnais le moins du monde que les huissiers du quai d'Orsay aient de l'argent à placer.

Les salariés en France, comme en d'autres pays, comprennent l'employé, l'ouvrier de métier, le manœuvre. De ces trois catégories, les conditions du travail en France favorisent surtout la seconde. Le manœuvre, le travailleur sans métier a évidemment la part minime du capital disséminé dans la nation. Mais l'employé en a une part beaucoup moindre qu'on ne se l'imaginerait. Par l'éducation et le milieu social, c'est lui qui se rapproche le plus de la classe qui possède, qui vit en bordure de la « petite bourgeoisie ». Pour l'ouvrier en blouse et en pantalon à côtes, c'est un bourgeois. La dame du comptoir, au petit café où il fait sa manille de six à sept, le considère comme un bourgeois, et la France démocratique n'admet pas dans ses petits cafés l'ouvrier en habits de travail, mais le renvoie chez le marchand de vin. La jaquette noire de l'employé de magasin lui donne du prestige, c'est tout ce qu'elle lui donne. Elle ne lui tient même pas chaud, n'étant pas de

bonne étoffe comme l'habit d'ouvrier; elle habille le prolétaire en bourgeois.

L'employé de la cité de Londres, mal payé, écrasé par la concurrence, qui a des apparences à garder, est beaucoup plus à plaindre que le mineur anglais. Le salarié de Paris en jaquette noire est en somme plus heureux qu'il ne le serait à Londres — grâce surtout peut-être à son petit café — mais il a le malheur de s'apparenter à une classe presque inconnue en Angleterre, celle de la petite bourgeoisie qui ne possède que peu, mais qui possède, et d'avoir l'air d'en être tout en n'en étant pas. En France, où le plus grand nombre possède quelque chose, les employés forment une classe qui, dirait-on, est une anomalie. Elle tient un rang social, mais ne possède généralement rien. Le père de famille employé, la mère souvent employée aussi, le fils employé comme son père, la fille jusqu'au mariage (si tant est qu'elle se marie) travaille dans une des industries de luxe de Paris,

dix heures par jour, courageuse, exposée à toutes les tentations.

La cliente resplendissante pour qui elle travaille a été ouvrière comme elle, une ou deux années avant; c'est de ces ouvrières là dont on parle, non des milliers d'autres qui vont leur chemin sans faiblir, tout en prenant la rue de la Paix tous les jours. Celle à qui l'on offre tout ce qui peut la tenter, mais qui lutte gaiement, rit de la boue et de la pluie, des autos qui l'éclaboussent, s'amuse de la bousculade du métro, revient de bonne humeur à son pauvre foyer mesquin, auprès du père fatigué, de sa mère soucieuse, du frère qui ne demande qu'à s'en aller; celle-là est une vraie jeune fille française.

Ces familles-là vivent au jour le jour. Aucune ne met de côté. Et celles qui les ont précédées ne semblent pas l'avoir fait davantage. Mais le moindre petit boutiquier a un patrimoine pour commencer et n'a qu'une idée, c'est de l'accroître. Il compte dans la

bourgeoisie qui possède, l'employé en jaquette noire, c'est le prolétaire bourgeois, tenu à distance par l'ouvrier, tenu en suspicion au fond même par la dame du comptoir de son petit café, qui, elle, n'est pas une salariée sans ressources. L'employé, c'est le déshérité. La petite bourgeoisie s'appuie sur une force réelle, le capital, si minime qu'il soit. L'ouvrier qui vit au jour le jour a pour le soutenir une organisation quelconque plus ou moins forte.

Les employés se défendent peu. Les syndicats ouvriers ne veulent pas de leur jaquette noire. Les conditions mêmes de leur travail leur rend difficile l'action commune. Ils dépendent complètement de la classe possédante. Le patron peut par extraordinaire associer un de ses employés à ses affaires. L'employé qui n'est qu'employé est le salarié le moins bien défendu qui soit.

*
* *

L'ouvrier de métier est l'aristocrate des prolétaires. Au fond, il n'est presque jamais prolétaire. Le menuisier, l'artiste en fleurs artificielles, l'ébéniste qui fait des meubles anciens, le fourreur qui fait la zibeline avec du lapin sont tous de petits capitalistes. Ils mènent de petites entreprises avec grand soin. Ce sont des bourgeois de tempérament, sinon par l'habit — ils ne portent pas la jaquette noire de l'employé. Ils forment un milieu à part dans la classe ouvrière. Ce sont des ouvriers d'art, quelquefois de vrais artistes. Ils ne frayent pas avec l'ouvrier qui a une demi-douzaine de métiers et n'en a aucun.

Le véritable ouvrier de métier n'en a qu'un. On retrouve encore en France les traditions de l'ancien temps, chez les artisans. Il y a au faubourg Saint-Antoine de bons, d'admirables ouvriers en menuiserie et de soi-disant

artistes dessinateurs déplorables. Il y a même des ouvriers d'art en chaussures et l'un d'eux est presque légendaire qu'on arrêtait comme anarchiste et qui ne voulut suivre les agents que lorsqu'il eut fini la paire de chaussures d'un bourgeois, son client. Ces ouvriers-là, anarchistes on non, et s'ils le sont, c'est par tempérament, ne se mêlent pas aux autres ouvriers.

De l'aristocratie ouvrière dépend en grande partie toute la question ouvrière en France. C'est un bien ou un mal selon le point de vue. Les meilleurs ouvriers d'art n'ont guère jusqu'ici pris part à aucun mouvement social. A part quelques-uns, les électriciens et mécaniciens, par exemple, les ouvriers de métier n'entendent pas être confondus avec les ouvriers sans métier. Le bon menuisier, l'adroit serrurier, l'ébéniste qui fait admirablement le Louis XV se méfient du syndicalisme. L'ouvrier sérieux vous dira : « Les syndicats? C'est bon pour les propres à rien.

Est-ce que des gens comme moi en ont besoin! » Il se tient à l'écart : à la fois par prudence et par un esprit d'aristocratie. L'association ouvrière lui paraît plutôt dangereuse.

En somme, l'ouvrier syndiqué en France est celui qui n'a rien. En Angleterre, il est vrai que les Trade-Unions, les plus puissantes et les plus riches, sont formées de prolétaires qui ne mettent rien de côté et qui, le samedi matin, n'ont plus un sou. Mais en France la position de l'ouvrier est différente de ce qu'elle est dans presque tous les autres pays. L'ouvrier bien payé a presque toujours des économies. Entre l'homme qui ne possède rien et celui qui possède, si peu que ce soit, il y a un abîme qui n'existe pas ailleurs. Le plus habile ouvrier anglais n'a pas honte de n'avoir rien épargné et de n'avoir à lui que son cerveau et son métier.

Pour le Français, il est toujours un peu infamant de ne pas avoir quelques sous mis

de côté. Par l'épargne, une grande partie de la classe des salariés se rattache à la petite bourgeoisie. Mais ceux qui ne possèdent rien et n'économisent pas se moquent de toute défense sociale. Le trade-unionisme puissant et riche donne au prolétaire même une position sociale. Dans la France ouvrière, le meilleur ouvrier, et qui a mis de côté, se tient à l'écart des associations ouvrières. Et le syndicalisme n'est plus l'affaire que des imprévoyants, des têtes chaudes, qui n'étant pas du tout bourgeois ne font pas du tout de la défense sociale.

La question sociale en France s'explique par la psychologie de l'ouvrier français. L'employé en jaquette noire est exclu de toute action commune avec les ouvriers. Les meilleurs ouvriers de métier n'y participent que rarement, sans enthousiasme. C'est la masse des travailleurs moins instruits qui forme le gros du socialisme organisé. Comment la question sociale évoluera-t-elle

en France? Les trade-unions y sont plus récentes d'un demi-siècle qu'en Angleterre et n'y ont jamais compté comme puissance financière [1]. Elles y ont eu de façon intermittente un pouvoir politique. Le mot « syndicalisme » a été inventé en France; à l'origine il voulait dire exactement la même chose que trade-unionisme, puisqu'on ne peut traduire trade-union en français que par syndicat. L'esprit de logique français, sans que, pour les raisons qu'on a vues, le sens français du réalisme social intervint, a fait du syndicalisme une théorie de révolution sociale. Des unions ouvrières également souveraines se saisiraient chacune pour sa part de tous les moyens de production et se grouperaient en un communisme qui serait la société nouvelle. Le syndicalisme c'était donc simplement le trade-unionisme porté logiquement jusqu'à ses conséquences ex-

1. En 1906 le revenu annuel moyen de la C. G. T. était de 48 875 francs.

trêmes; mais il fallait des socialistes français pour le mener jusque-là.

La théorie du syndicalisme parti de France a exercé une grande influence sur le socialisme du monde entier. En pratique le syndicalisme français a fait moins de besogne que les vieilles Trade-Unions anglaises conservatrices. Les grèves des mineurs français n'ont jamais été que partielles et n'ont en général abouti à rien; la grève des postiers de 1909 fit de l'effet parce que c'étaient des fonctionnaires qui se révoltaient; la grève des chemins de fer de 1910 arrêta toutes les affaires du pays pendant quelques jours, mais le gouvernement [1] mobilisa les employés de chemin de fer qui se trouvèrent dès lors sous le coup de la loi martiale et il n'y eut plus de grève.

1. M. Briand, alors président du Conseil, avait été lui-même socialiste. En 1899 il avait dit aux socialistes, dans un congrès, d'aller à la bataille avec leur bulletin de vote s'ils le voulaient, mais aussi s'ils le préféraient avec des piques, des épées, des pistolets, des fusils contre le bourgeois.

Le syndicalisme français s'est cru plus fort qu'il n'était; le trade-unionisme anglais a toujours ménagé ses forces et s'en est servi à bon escient. Il faut connaître l'histoire parallèle du mouvement ouvrier et du socialisme parlementaire en France. Le trade-unionisme français et le parti socialiste parlementaire français ne se sont jamais entendus. Les députés touchant une indemnité n'ont jamais eu besoin d'avoir recours à un syndicat pour obtenir un salaire et on peut douter qu'ils en eussent jamais obtenu s'ils l'avaient demandé. L'antagonisme entre les syndicats ouvriers et le socialisme parlementaire date de loin et ceux-ci ont toujours refusé d'admettre qu'un député siégeât aux congrès socialistes en tant que député, une circonscription électorale n'étant pas regardée comme équivalente à un syndicat. Je me rappelle un congrès socialiste international, il y a une vingtaine d'années, où il y eut une scission violente à ce sujet dans la section

française. Et parmi ceux qui ne voulaient pas que des députés, M. Jaurès entre autres, fussent appelés délégués, il y avait des délégués représentant des syndicats qui n'avaient qu'un soupçon d'existence ou même point du tout[1].

La tendance antiparlementaire existe dans tous les partis socialistes du monde; en France, elle présente quelques traits particuliers. Dans la patrie du trade-unionisme, en Angleterre, celui-ci était déjà une organisation ancienne et puissante avant que l'on ne pût même prévoir le socialisme parlementaire. C'était une arme puissante pour la cause ouvrière, c'était aussi par son passé et par les intérêts qui lui étaient confiés, une force retardatrice, préservatrice, un frein.

Et en Angleterre justement, les ouvriers se

1. J'étais alors étudiant et, quoique Anglais, j'étais à ce congrès socialiste international le délégué officiel d'un de ces fantômes de syndicat français.

sont parfois révoltés contre l'autorité conservatrice de leurs syndicats. En France, le socialisme parlementaire est aussi ancien que le syndicalisme et il a mieux réussi[1]. Les syndicats, loin d'être l'influence qui retenait, ont toujours été l'aiguillon et ont poussé le socialisme parlementaire plus loin qu'il ne voulait aller. Celui-ci a failli former un ministère; il a été à la veille d'être mis en demeure d'édifier. Le socialisme français aurait pu être le premier socialisme qui, enfin, montrât chez une nation dont l'organisation est ancienne, ce qu'il était capable de construire et de reconstruire.

Le socialisme français a-t-il eu tort ou raison de penser, comme le socialisme international, que les temps n'étaient pas venus? Le parti socialiste parlementaire français, et avec lui Jaurès, aurait voulu prendre la chance qui s'offrait à lui, le syndicalisme français y

1. Le parti socialiste unifié à la Chambre comptait en 1906, 54 membres; en 1910, 75; en 1914, 101.

mit le veto. Avant d'être « unifié », Jaurès, surtout habile tacticien politique, aurait pu être président du Conseil et (moyennant quelques compromis, cela va sans dire) président d'un ministère socialiste. Mais le parti socialiste parlementaire unifié se mit à la remorque des syndicats. Dans tous les mouvements ouvriers, dont le point culminant a été la grève des chemins de fer de 1910, le socialisme parlementaire, puissant par le nombre, s'est laissé mener et n'a jamais mené. Il offrit le spectacle sans dignité d'un cerveau qui ne commande pas aux membres et ne sait même pas ce qu'ils font et qui, dès que les membres s'agitent, veut faire croire qu'ils lui obéissent.

Le socialisme français n'a pas montré encore de faculté organisatrice qui puisse le conduire à la victoire. Le parti socialiste parlementaire croîtra constamment par le nombre; son influence ne croît pas en proportion. Le pouvoir du syndicalisme et des

syndicats augmentera-t-il? Le nombre croissant de votes dont dispose le socialisme au Parlement ne signifie pas un accroissement de force pour le syndicalisme. Beaucoup d'ouvriers qui, par leur tempérament et dans leur manière de vivre, sont essentiellement conservateurs, donnent leur vote aux candidats socialistes par tradition, car le socialisme est devenu une tradition.

Ils n'ont aucune idée d'adhérer au syndicalisme révolutionnaire et y regarderaient à deux fois avant d'adhérer à aucun syndicat.

Mais le syndicalisme a pour lui beaucoup d'instituteurs des écoles primaires. C'est une force, parce qu'ils sont fonctionnaires et parce qu'ils enseignent. Peut-être enseigneront-ils le syndicalisme révolutionnaire aux jeunes générations. Les écoles de l'Église, d'ailleurs, donnent un enseignement réactionnaire. Le maître d'école laïque appartient à une classe assez étrange; il n'est ni paysan,

ni ouvrier, ni campagnard, ni citadin; c'est un intellectuel rudimentaire. Il n'a pas de lien avec le village, il ne possède pas de champs. C'est souvent un petit Robespierre par tempérament, il pourrait former des esprits révolutionnaires. S'il y a jamais une révolution sociale en France, on la devra peut-être aux instituteurs. Les ouvriers d'usines en seront aussi les auteurs, mais pas avant qu'ils n'aient pris l'habitude de payer leur cotisation au syndicat, qu'ils n'aient acquis le sens de l'organisation et que le syndicalisme ne soit devenu aussi pratique que l'est le syndicaliste quand il s'agit de ses propres intérêts. Il faut aussi que ceux qui prétendent travailler à l'avènement d'une nouvelle société française, socialistes parlementaires et socialistes syndicalistes, cessent de travailler à se contrecarrer les uns les autres. Mais on ne supprimera pas le paysan français; il possède son champ, il sera l'obstacle à toute révolution. Si elle arrivait, elle

ne réaliserait jamais la nationalisation du sol. Si jamais les syndicalistes français proposent au paysan français la nationalisation du sol, je crains bien de les voir au bout de sa fourche.

CHAPITRE X

CEUX QUI POSSÈDENT

Par là, j'entends la grande masse de la bourgeoisie française. Les deux classes qui, en France, ont véritablement le soin de la propriété, sont les paysans et la bourgeoisie. Les autres possèdent pour dépenser. Ces deux classes sont d'abord et avant tout propriétaires. Avec les paysans, la bourgeoisie est l'épine dorsale de la France.

Qu'est-ce que la bourgeoisie? Il n'y a pas de classe équivalente dans aucune nation étrangère. Ce n'est pas la classe moyenne de l'Angleterre ou de l'Allemagne, ni la classe des marchands de Russie.

Essayons de définir le bourgeois. Il possède et a possédé. Il faut qu'il ait au moins une génération ou deux de bourgeoisie derrière lui. Les « professions libérales » lui sont permises. Aujourd'hui il peut même s'adonner aux arts; il n'en sera pas disqualifié. D'ailleurs, de nos jours, la plupart des artistes français sont des bourgeois par leurs relations et leurs familles, ce qui est une bonne chose pour leur pain et leur beurre, si ce n'est pour leur art. L'artiste dans sa jeunesse a l'horreur du bourgeois; plus tard, il s'aperçoit que les maîtres sont loin d'avoir été tous bohêmes.

Le bourgeois moderne reste bourgeois. Dans la France démocratique la tradition se maintient aussi forte que jamais. M. Durand qui se fait appeler Du Rand, puis au bout de cinq ans Durand de la Durandière, le marquis du pape qui a acheté son titre dix mille francs, se séparent de la vraie bourgeoisie. Je connais un Durand qui pendant

la vie de son père Durand s'intitulait comte du Rand. Quand son père mourut, il s'accorda à lui-même le titre de marquis du Rand, comte étant le titre qu'on donne à un fils de marquis. Je connais un autre Durand qui n'osa être autre chose que Durand, tant que son père vécut, fier de sa bourgeoisie; un mois après sa mort, il devint Durand de la Durandière; six mois après D. de la Durandière, un an plus tard et pour toujours monsieur de la Durandière. La vraie bourgeoisie française a autant de mépris que la véritable aristocratie pour les Durand de la Durandière. Elle a même un orgueil de caste plus ancien que les neuf dixièmes de l'aristocratie. Il y a tant de de la Durandière que la bourgeoisie est portée à se méfier plutôt de la particule. Dans certains salons étrangers de Paris, surtout sud-américains, tout le monde est « marquis » ou au moins « comte », moins souvent « duc ». La bourgeoisie française n'y fréquente pas, et on n'y trouve

pas d'honnêtes M. Durand; même vis-à-vis des particules authentiques et des titres qui n'ont pas été achetés au pape, le très simple M. Durand a de la fierté. Dans la France démocratique d'aujourd'hui, la bourgeoisie a conservé quelque hostilité même envers l'aristocratie qui est réellement ancienne. La vieille bourgeoisie aurait pu s'unir à la vieille aristocratie, sinon contre des ennemis communs, du moins pour défendre une même cause. Il n'en a rien été. La bourgeoisie est restée séparée, même la plus ancienne et la plus riche, des descendants de l'aristocratie. Elle poursuit les mêmes fins, elle professe le même conservatisme social que les familles qui servaient l'ancien régime. Mais encore aujourd'hui la vraie bourgeoisie et la vraie aristocratie ne frayent guère, ne coopèrent pas, n'ont pas partie liée en politique ou en action sociale.

Le bourgeois pour être un véritable bourgeois doit être un honnête et simple citoyen

français qui occupe une place définie dans le système social de la France. L'aventurier, l'homme en marge de la société n'entrera pas chez les bourgeois. C'est une corporation fermée. Chacun y a une position sociale connue de tous. Je dirais même que chacun y a une façon de penser préétablie.

*
* *

Il y a plusieurs sortes de bourgeoisies, depuis celle qui vend de la mercerie et des journaux dans un magasin minuscule, jusqu'à la grande bourgeoisie qui lègue sa galerie de tableaux plus ou moins faux au Musée du Louvre à condition qu'on y mette le buste du donateur. Mais du haut en bas de l'échelle règne le même esprit ridicule et sublime de la bourgeoisie.

C'est le prolétariat qui a produit la grisette. C'est chez lui qu'on trouve la sentimentalité, le côté café-concert et Montmartrois des

Français et aussi une petite part, la part la plus légère, de la poésie française. La forte et sobre prose de la bourgeoisie française en est exactement l'opposé. La France vit et dépend de sa bourgeoisie; les artistes, les révoltés, les idéologues ne font que jeter une broderie sur ce solide canevas. La grande bourgeoisie règne, mais non comme des rois du cuivre ou du diamant de l'Amérique ou du Sud-Africain. Ce n'est pas en quelques années qu'elle a fondé sa royauté; il lui a fallu pour arriver plusieurs générations. En réalité, il n'y a pas en France de self-made man, ce qui prouve la solidité de la nation. La bourgeoisie régit discrètement la presse, tient dans la coulisse les fils du Parlement, fait, sans se montrer, l'opinion publique. Elle gouverne réellement et la plupart des grandes affaires de la France sont réglées par une poignée d'hommes. Le grand bourgeois français n'a jamais rien de l'aventurier. Les aventuriers l'approchent parfois,

mais ne peuvent être confondus avec lui. Cent choses l'en distinguent, le milieu social dont il est sorti, sa famille, les femmes qui l'entourent, la façon dont il envisage la vie ; il ne devient pas aristocrate.

La moyenne et la petite bourgeoisie sont françaises bien plus que la grande bourgeoisie qui est un peu cosmopolite. Elles forment la charpente de la vie française. Elles sont enracinées à la tradition, à la propriété, aux affaires, autant que les paysans le sont au sol. Il y a peu de familles nobles de l'ancien régime qui aient montré autant de continuité d'idées et d'habitudes. L'émigration sous la Révolution, les vicissitudes politiques sous l'Empire, la Restauration et le Second Empire, les mariages cosmopolites ; tout cela n'a fait qu'effleurer la bourgeoisie.

« Que faisiez-vous pendant la Terreur?

— J'ai vécu ».

Le bourgeois a vécu sous la Terreur et depuis.

Elle a été en somme l'un des flambeaux de la vie française. Elle n'a pas jeté feux et flammes, mais elle a brûlé d'un feu continu.

A travers les révolutions, qui ont fait un monde nouveau pour le paysan, la bourgeoisie française est demeurée presque identique à elle-même.

*
* *

Une famille de la bourgeoisie moyenne, c'est tout un État, une puissance avec ses alliés. Une jeune mère mena son enfant de sept ans en visite chez une vieille dame. « Vous avez vraiment raison, dit la vieille dame, de penser de bonne heure à créer des relations pour votre enfant. »

Pour qui connaît la bourgeoisie française il n'y avait pas là la moindre ironie. Se créer des relations — de prime abord on dirait d'un commis voyageur. Les ententes cordiales, les alliances pour la défensive et l'offensive

se forment autour de la famille et la soutiennent. Il y a un cousin conservateur des hypothèques à Montélimar, l'oncle a un gendre sous-préfet à Arras, le fils d'un camarade de collège du père est conseiller à la Cour des Comptes. C'est le réseau des relations. Au centre est la famille qui habite Poitiers.

Et il en est de même de chaque famille, de Saint-Quentin à Toulouse et de Rennes à Gap. Le jeune homme, ingénieur des Ponts et Chaussées, substitut, professeur de rhétorique, nommé en province qui n'y trouverait ni le cousin d'un cousin, ni l'ami d'un ami de son père, se livrerait au désespoir. L'hypothèse est d'ailleurs inadmissible, à moins que le jeune homme n'ait pas de famille du tout, et, dans ce cas, il n'aurait pas préparé l'agrégation, ni fait son droit, et ne serait pas entré à l'École des Ponts et Chaussées. Les Juifs ne se tiennent pas plus entre eux que les bourgeois français. C'est une grande société d'aide et de défense mutuelle contre

les aventuriers ou même les simples nouveaux venus sans crédit qui, s'il s'agit de places à donner, préférera toujours à l'homme compétent qu'elle ne connaît pas, l'incompétent dont elle connaît les relations. L'intérêt de la bourgeoisie prime tout. Le pays s'accommode de quelques emplois mal remplis. Une cassure dans la solidarité bourgeoise serait autrement grave.

Dans cet écheveau d'alliances, la famille est l'État; elle a la volonté de vivre, elle a presque la morale et la philosophie étatistes. Quelque polie et cultivée qu'elle soit, c'est une tribu en lutte avec d'autres tribus. La solidarité de la famille est tout.

La mère française, de la vraie bourgeoisie, c'est une lionne avec ses petits. Il n'y a pas au monde de mère plus dévouée qu'elle. Elle serait un sujet de scandale, si elle ne l'était pas. Peut-être vaudrait il mieux pour ses enfants qu'elle le fût moins. Elle ne vit pas sa vie et on ne le lui demande pas. Le père

français ne vit pas sa vie non plus et ne le pourrait pas. La famille compte seule, la famille, née peut-être d'un mariage de convenance, mais intangible dès qu'elle existe. Le Français peut se soucier médiocrement de sa femme, la mère de ses enfants lui est sacrée. L'épouse et mère française est mère avant tout et sacrifierait son mari à ses enfants et se sacrifierait elle-même aussi, bien entendu. Elle et lui ne vivent que dans leurs enfants.

C'est une vie étroite et qui n'est pas toujours ce qu'il y a de mieux pour les enfants eux-mêmes; mais c'est une vie qui a sa noblesse. Quand les enfants grandissent, il peut arriver aux parents vieillis de penser avec quelque désespoir qu'ils se sont trop donnés à leurs enfants et qu'ils les auraient mieux servis, s'ils avaient vécu davantage pour eux-mêmes. Ils ont sacrifié leurs goûts, leurs idées, leurs intérêts, leur personnalité, et, maintenant qu'ils sont vieux, ils n'ont à

offrir à leurs fils et à leurs filles devenus des hommes et des femmes, que le souvenir d'un dévouement qui ne leur sert plus de rien. Il ne peut y avoir dans ces vies sans événements de plus cruelle tragédie. L'homme qui a vécu pour lui-même sera peut-être plus utile à ses enfants dans sa vieillesse que celui qui n'a été qu'un père.

Le défaut de la bourgeoisie française est certainement l'étroitesse de son existence. Encore y a-t-il une poésie inconsciente dans ce culte rendu à la famille.

Les parents s'effacent devant leurs enfants. On amasse la dot des filles sou à sou, on se crée des relations pas à pas pour les fils. La mère et la fille ne se quittent pas et c'est entre elles l'intimité la plus vraie qu'il y ait au monde. La mère veille sans cesse sur son fils, le guidant dans le monde, apprenant de la vie ce qu'elle ne connaissait pas, pour le diriger, le protéger, même (sans la moindre fausse honte) le conseiller dans ses amours.

Il y a de la poésie vécue dans cette volonté de vivre. Il y a peu de poésie pensée. La famille de la bourgeoisie n'a pas le temps d'y songer, elle est trop occupée à vivre. Dans leurs enfants les parents trouvent une sorte d'immortalité, mais c'est une immortalité matérielle, un prolongement de la vie quotidienne. La mère parfaite, souvent sublime, n'a pas la moindre idée qu'il y ait en elle quelque poésie. Les parents qui épargnent, qui peinent, qui rusent pour leurs enfants ne se doutent pas qu'il y ait la moindre poésie en eux. La poésie n'est visible que pour l'observateur, peut-être n'existe-t-elle que pour lui. Dans la famille française de la bourgeoisie, on accorde une très petite place à l'imagination et à la fantaisie, la notion même en est un peu choquante. La famille c'est tout simplement la volonté de vivre.

Encore cette vie n'est-elle pas sans grâce. La bourgeoisie française a meilleur goût qu'aucune classe similaire dans les autres

pays. L'élégance lui est familière et naturelle. Elle n'est pas étrangère à l'art et à la littérature. Elle n'ignore pas le génie de l'artiste, ni celui de l'écrivain ; elle a produit tant d'artistes et d'écrivains.

La petite bourgeoisie même se rend compte que l'art a de l'importance. Le petit boutiquier qui va au Salon de peinture sait déjà qu'il peut regarder la façon dont les tableaux sont peints aussi bien que ce qu'ils représentent. Le commis voyageur qui lit le conte du jour dans son journal le trouve bien ou mal écrit. La dame de comptoir du café qui va au théâtre juge la pièce bien ou mal faite.

La bourgeoisie française a déjà la notion que l'art existe, et qu'en regardant la vie avec des yeux d'artiste, on y trouverait peut-être plus de plaisir. Pour ce qui est de l'art d'écrire, elle a goûté un Maupassant, un Flaubert. De quelle autre bourgeoisie en aurait-on pu dire autant?

La bourgeoisie française est civilisée. Elle a raffiné ses plaisirs. Elle a pris soin d'orner sa vie. Mais elle a eu soin de ne pas la travestir. L'ornement n'empiète pas sur l'essentiel. L'usage modéré de l'art est recommandé. Civilisée, raffinée, cultivée, la bourgeoisie n'a jamais permis à sa culture de saper son réalisme. L'art oui, mais comme superflu, les plaisirs de l'imagination, mais pas l'imagination, des vers agréables, mais pas de poésie : rien contre le réalisme. Tout ce qui sert à entretenir la lampe de la vie, oui, mais pas de rêve, de mystère, de poésie qui en fasse danser et vaciller la flamme.

Dans l'avenir, la bourgeoisie maintiendra-t-elle toujours aussi net le sens du réalisme? Qu'adviendra-t-il moralement et matériellement du bourgeois? Si la révolution sociale arrive jamais, le bourgeois, dans ce pays qui est un des plus riches du monde et celui où la richesse est le mieux partagée, luttera de l'autre côté de la barricade jusqu'au bout.

On dit, même en France, que la vieille bourgeoisie française s'en va : le luxe, les plaisirs, sont des signes de décomposition. Je n'en crois pas un mot. A ce compte-là, toutes les bourgeoisies du monde s'en vont. Entre toutes, c'est encore la bourgeoisie de France qui possède, qui met de côté, qui prévoit, qui sert ses dieux lares, qui voit la vie en face et qui veut vivre sa vie.

CHAPITRE XI

LE SOL

Dans un village de l'Ile-de-France, j'ai connu la veuve Evras, trapue, rougeaude, grisonnante, agréable et sérieuse. Elle a sept champs et trois fermes, deux fils et une fille. Dans sa sombre cuisine carrelée, dont la lampe à huile éclaire le sol et le foyer fumeux, les notables du village se réunissent. L'un a sa vache malade, la mère Evras prescrit le traitement; un autre est en procès avec son voisin, elle donne une consultation juridique; un troisième a un fils qui veut se fixer à Paris, elle est de bon conseil. Le

village est d'ailleurs à dix lieues de Paris. Madame Evras gouverne le village en femme sage qui a travaillé pendant cinquante ans. Sa fille a épousé un homme bien considéré dans le pays. De ses fils, l'un est allé à Paris — on n'en a plus entendu parler — l'autre cultive sa part du patrimoine.

Je n'ai jamais connu le père Evras, mais je connais le père Jaunet à dix lieues de Paris, lui aussi. Il se couche saoul tous les samedis. Les autres soirs, il donne de judicieux conseils au coin de son feu. Six jours par semaine, il se lève avant le soleil, conduit sa charrue, taille ses vignes, plante ses salades, dîne d'une soupe aux choux, retourne à sa charrue, donne à manger à ses poules, rentre ses vaches, et, au coucher du soleil, soupe de poireaux et de pommes de terre, puis préside le conseil du village.

Le veuf Raton, pas beaucoup plus loin de Paris, avait travaillé dur, mais se reposait lorsque je l'ai connu. On disait que sa

seconde femme avait une « tête à elle ». Il avait des champs, des fermes et « un bas de laine ». Sa femme mourut subitement. Il alla partout dire qu'il ne trouvait pas la cachette où elle avait mis ses économies. Il vécut de croûtes de pain, cherchant toujours le trésor. Il mourut et le bas de laine fut trouvé dans la poche de son habit; il était mort enchanté de penser qu'on avait cru son pécule perdu.

Le père « Baigne-dans-le-beurre », comme on l'appelait, était cossu en effet. En dépit de ce sobriquet, il était toujours resté sec. Il était joyeux avec tout bourgeois qui pouvait lui faire gagner deux sous par jour. Il s'amusait pour lui-même, disait-on, deux fois par mois. Le reste du temps, il n'avait presque rien d'humain. Une vieille croûte de pain était tout son souper. Il maudit sa fille qui s'était acheté une robe de trente francs. Dans des affaires de famille, il roula son fils autant qu'il le put et, après la mort

de sa femme, il mena l'opposition contre le conseil municipal, parce qu'on avait refusé d'enterrer sa femme gratuitement. Il mourut satisfait d'avoir toujours roulé son prochain.

Le père Goriot, *les Paysans*, de Balzac sont vrais, même *La Terre*, romantique et ordurière, de Zola est vraie. *Les Normands* de Guy de Maupassant sont plus vrais encore. Mais il y a plus que tout cela dans le paysan français.

C'est l'âme même du sol de France. Le paysan français ne se fait guère aimer. L'aisance, la générosité, la bonne humeur lui font défaut plus peut-être qu'au paysan d'autres pays. Dans son amour pour le sol, il y a quelque chose presque d'inhumain. Son champ lui est plus précieux que mère, femme, enfant. Mais il y a là une grandeur farouche. Il n'y a pas de pays comme la France enraciné à son sol. La France peut se suffire à elle-même et se nourrir elle-même. Et sa forte race de paysans n'est pas près de

s'épuiser. Le paysan français est à peu près identique à lui-même dans toute la France. Le Basque resté à demi étranger et le Normand qui aurait pu être anglais aujourd'hui, sont plus semblables l'un à l'autre que le Normand ne l'est au Yeoman du Sussex, son voisin d'en face.

*
* *

Le paysan français est une force avec laquelle le gouvernement doit compter. C'est une force directrice qui n'apparaît pas toujours, mais qui agit sans cesse. La politique du paysan français est en somme simpliste. Avant tout, il faut constater que, pour des raisons variées, et, en dépit d'obstacles nombreux, la très grande majorité des paysans français a accepté la République. Cette acceptation résulte tout naturellement de la Révolution française qui a créé la petite propriété. Mais ce n'est plus pour cela que le

paysan est républicain. C'est pour lui de l'histoire ancienne. Il possède la terre, et ne pense pas qu'il ne puisse la posséder.

Il s'est rallié à la République. Pour lui le régime de la Troisième République est le régime stable, logique, naturel de la France.

La République d'aujourd'hui, après plusieurs républiques précaires et plusieurs révolutions, a fini par être plus forte, plus sûre pour les propriétaires du sol que ne l'ont été les gouvernements précédents pendant deux siècles. Le paysan républicain est aujourd'hui le vrai conservateur français.

Une telle contrée, riche, riante, mais aux tons adoucis, grandiose et sauvage ici et là, mais pour la plus grande partie, gracieuse, tempérée, bien tenue et la mieux cultivée de l'Europe; un peuple de paysans qui possèdent les champs qu'ils cultivent; dispersés parmi eux, quelques nobles féodaux et quelques hobereaux épargnés par les révolutions, plus paysans que seigneurs, quoiqu'ils ne soient

pas tout à fait paysans et, brochant sur le tout, le nouveau venu, l'épicier retiré, dans sa hideuse villa, la plus hideuse de toutes les villas d'Europe, le roi de la finance qui achète pour un morceau de pain un château François Ier ou Louis XIV avec meubles, tapisseries et ancêtres même; la splendeur des cathédrales sans prix, les mille délicieuses églises aux pierres grises que pour la plupart l'État sans Dieu se charge d'entretenir, la grâce, le beau raffinement de cent palais, châteaux, manoirs, presque tous monuments historiques dont l'État prend soin : telle est la terre française. En quoi pourra-t-elle changer?

Chez le paysan qui possède le sol, il n'y a pas de conflits de patron à salarié, le paysan n'en a guère non plus avec la noblesse, le hobereau, le petit gentilhomme campagnard presque paysan comme lui. Il est surtout l'ennemi du « bourgeois » des villes, avec la haine et le mépris du campagnard pour

l'intrus beaucoup plus qu'avec aucune jalousie de classe.

Les conflits entre paysans propriétaires et paysans salariés sont insignifiants et il n'est pas à prévoir qu'ils prennent de l'importance, à moins que la petite propriété ne disparaisse, ce qui n'est pas près d'arriver. L'avenir réserve peut-être à la France un conflit plus vaste. On ne le voit pas encore venir, mais on peut le deviner et ce serait d'ailleurs un conflit logique.

Le paysan français s'attache désespérément à sa terre. Il s'opposera violemment à toute nationalisation du sol. Il pourra s'opposer avec la même force à toute forme de communisme quelle qu'elle soit. Il n'est pas impossible que la classe ouvrière industrielle en France s'unisse un jour pour la révolution sociale. Ce jour est loin, mais il peut venir. De quel côté de la barricade seront les paysans français? Pas du côté communiste, mais du côté où l'on distinguera le plus

jalousement le « mien du tien ». Si jamais il y a en France la guerre sociale, nous verrons les capitalistes et les travailleurs se dresser les uns contre les autres, ceux qui possèdent, ceux qui ont gagné, ceux qui paient contre ceux qui gagnent et sont payés : guerre peut-être beaucoup plus simple que ne le pensent les économistes. Mais en France, et peut-être en France seulement, il y aura cette complication : les paysans marcheront avec la propriété, le sol marchera avec le capital. Si la guerre sociale éclate en France, il pourra se produire un partage des forces sociales inconnu jusqu'ici dans l'histoire; d'un côté l'énorme armée de ceux qui travaillent et qui n'ont pu ou su posséder; de l'autre, patrons, financiers, propriétaires, mais, avec eux, l'immense armée des paysans à qui le sol appartient. Le paysan, hors de son champ, est un naïf en face de l'ouvrier. Mais il a cette supériorité incomparable, il est le maître de son champ. De là son

mépris pour l'ouvrier qui a deux fois plus d'argent comptant que lui. C'est pourquoi il prendra parti contre l'ouvrier des villes, et c'est lui qui fera que la guerre sociale, si elle arrive, ne sera pas la même en France qu'ailleurs. On se demande si ce n'est pas lui qui empêchera toute guerre sociale, en France. « C'est un très grand honneur de posséder un champ », a écrit Charles de Pomairols, hobereau lui-même et poète.

La République avec tout l'appui des classes ouvrières, pourrait n'être pas encore très solide. Mais elle a pour elle aussi la majorité des paysans. Elle repose sur le sol et ne pourra donc être ébranlée que difficilement. Quelques provinces où l'Église a gardé de l'influence, la Bretagne, la Vendée, une partie de la Normandie, sont encore royalistes ou pourraient accueillir un Bonaparte qui aurait des partisans, surtout dans la classe moyenne des villes. Sur tout le reste de la terre française, le paysan est républicain

conservateur. Il ne voit pas qu'une restauration monarchiste ou autocratique puisse améliorer son sort. Il est prudent, et ni dans la réaction, ni dans la révolution ne voit rien à gagner au change. Pour comprendre la France d'aujourd'hui, il faut comprendre que le régime républicain est celui de la préservation sociale, non pas du changement, et que c'est bien ainsi que le considère la terre de France.

Le paysan, qui soutient la Troisième République bien mieux qu'il n'a aidé à la fonder, subit par contre son influence politique et administrative de façon assez curieuse. La politique du paysan français n'est pas toujours facile à comprendre. Ce serait une étrange tâche que de dresser une carte politique du sol français, et les délimitations que l'on y tracerait, surtout pour les villes, seraient bien éphémères. L'Ile-de-France, la Champagne, le Sud-Est et, à un degré moindre, le Sud-Ouest, sont plus radicalement répu-

blicains que le reste du pays. Ils sont plus indépendants de l'Église. L'influence de Paris sur l'Ile-de-France s'explique. Dans d'autres cas, pour la Provence par exemple, l'explication est difficile à trouver. Presque tous les radicaux qui jouent un rôle à Paris viennent du Midi. Pourquoi? Le Marseillais est connu depuis un siècle par son radicalisme, mais le paysan du Midi, lui aussi, envoie un député radical au Parlement. A parcourir la Provence, il ne semble pas qu'il y ait de pays moins fait par la nature, moins aménagé par les hommes, pour des transformations radicales que ces vignes, ces champs ensoleillés, ces oliviers et ces villes sommeillant légèrement dans leurs souvenirs romains, grecs et phéniciens. Mais si on prend radical et radical-socialiste au pied de la lettre, le paysan plus froid, plus sérieux, plus dur de la grise Ile-de-France l'est-il au fond plus que le Provençal?

C'est grâce à quelques mesures très simples

que la République a persuadé au paysan français qu'elle était le régime de la préservation sociale; il y en a deux surtout : pour le paysan la république, c'est le protectionisme et l'anticléricalisme.

La République a montré tant de sollicitude pour la terre que le paysan serait vraiment un ingrat s'il n'était pas républicain. Il y a eu des partis politiques, il y a eu des républicains modérés, des socialistes par exemple, qui ont mis le libre-échange à leur ordre du jour; ils n'ont jamais pensé à le mettre en pratique. Le tarif douanier n'a pas cessé de protéger le paysan. D'autres classes de la population en font les frais. Faut-il que la masse paie pour quelques-uns? On en discute. Mais en attendant le paysan propriétaire foncier bénéficie toujours de l'état de choses. Et libre-échangistes et protectionistes s'accordent à reconnaître que le meilleur argument du protectionisme c'est le paysan français.

Presque toute l'activité des partis politiques

qui ont détenu le pouvoir sous la Troisième République jusqu'à la séparation des Églises et de l'État, à part quelques intervalles de réaction, a été dirigée contre l'Église de Rome. Le radicalisme et le radicalisme-socialiste sont nés de cette lutte. Ils en ont vécu, et si jamais la lutte venait à cesser, ils en pourraient mourir. Dans les campagnes, partout où ces deux partis ont le pouvoir, ç'a été le règne de l'anticléricalisme. Avec les républicains modérés, l'anticléricalisme comptait moins, mais comptait tout de même. En tout cas, il n'y avait qu'un adversaire de la République qui pût s'afficher clérical. Le paysan français est anticlérical parce que républicain, et pas du tout par manque de religion. Le cléricalisme, c'est une politique agissante contre la République, le cléricalisme est révolutionnaire, et la République pour le paysan c'est la conservation. Le curé, en somme, c'est l'adversaire du gouvernement républicain, et celui-ci c'est la stabilité et la

tranquillité de l'avenir. C'est, en gros, l'idée du paysan, sans que pour cela il soit le moins du monde lui-même irréligieux.

Au village français, l'anticléricalisme ne veut pas dire la guerre à la religion. Dans quatre-vingt-dix-neuf villages sur cent, le mariage purement civil ce n'est pas un mariage, et c'est un crime de famille de ne pas faire baptiser ses enfants ou de laisser mourir ses parents sans secours religieux; et ces mêmes villages élisent des députés radicaux-socialistes.

On a dit de la province française conservatrice que c'était « le curé et le château » et de la province française républicaine que c'était « l'ennemie du curé et du château »; c'est une série d'erreurs. Le paysan anticlérical n'est pas l'ennemi du curé en tant que guide spirituel, et le paysan ne connaît le château que dans quelques rares pays ou subsistent des traditions féodales.

La lutte entre l'Église et l'État se passe sur-

tout à l'école. L'instituteur de l'État et le prêtre se disputent les bambins du village. Celui-ci dénonce les livres scolaires impies de l'autre. L'instituteur dénonce les livres du prêtre qui calomnient la République et tronquent l'histoire de France. L'école « sans Dieu » et l'école de l'Église se font une concurrence furieuse, et en fin de compte c'est en général la première qui l'emporte. Le paysan anticlérical envoie ses enfants à l'école libre.

La nationalisation de la terre est article de foi pour tout socialiste. On pourra l'appliquer quelque part, mais jamais en France : à moins que la France ne subisse un changement autrement profond que celui de la Révolution de 89. Le socialisme parlementaire unifié qui proposerait au paysan français la nationalisation du sol serait accueilli par un rire homérique. Le paysan français ne partagera ni un champ, ni une vache avec son frère. Il traitera de sinistre plaisanterie

toute espèce de communisme, tout projet de propriété en commun. Pour peu qu'on s'occupe des questions sociales on sera toujours plus ou moins partisan de la mise en commun des moyens de production. Mais on s'objectera toujours que l'homme est peut-être né propriétaire. L'enfant veut un jouet qui soit bien à lui. Le paysan français ne renoncera jamais à la propriété. Il ne lâchera jamais son lopin de terre français, quelque communisme qu'il advienne. Je me suis toujours demandé ce qu'aurait répondu William Morris, si, à son beau conte utopique : *Nouvelles de nulle part*, on avait objecté « mais il y a le paysan de France ».

Le paysan français ne croit pas au socialisme et n'en comprend pas le premier mot. Les ouvriers agricoles, les domestiques de ferme pourraient à la rigueur faire de la propagande socialiste dans la campagne française. Mais la poignée de salariés qu'il y a dans la population rurale française mécontents de

leur sort, et qui le sont d'ailleurs moins que leurs pareils dans d'autres pays, pourraient à peine, s'ils s'unissaient, troubler une demi-douzaine de villages. J'en connais des milliers de villages, dans les parties les plus prospères de la campagne française, où il n'y a pas un seul ouvrier ne possédant rien. Là où il y a des salariés sans biens, ce sont en général des Belges ou des Italiens. Si ce sont des Français, ce sont de pauvres épaves, des vagabonds, des paysans qui, par malchance ou de leur faute, ont perdu ce qu'ils possédaient. Si le socialisme est presque inconnu à la population rurale de l'Angleterre, où la terre appartient au petit nombre et où le paysan possédant la terre qu'il cultive est une exception, il est encore plus invraisemblable que le socialisme soit jamais connu dans la campagne de France, où le paysan qui ne possède pas la terre qu'il cultive est une exception. D'une expérience de beaucoup d'années, je n'ai gardé le souvenir que d'une

seule grève d'ouvriers agricoles vers 1905, dont on n'entendit plus parler après quelques jours. Il n'y a ni syndicat, ni entente d'aucune espèce parmi les ouvriers agricoles français. Il y a bien des « syndicats agricoles », mais ce sont des coopératives très pratiques, des groupements de propriétaires paysans, qui se sont unis pour faire rendre davantage à leurs propriétés et pour mieux vendre leurs produits; il n'y a pas de « syndicats » qui soient plus opposés à ce qu'on appelle « le syndicalisme ».

CHAPITRE XII

LES VILLES

Il n'y a pas un seul Paris, il y en a mille, et plus. Comptons seulement le Paris des touristes que chacun connaît, le Paris américain des Champs-Élysées, qui a remplacé le Paris du Faubourg Saint-Honoré, au temps où il y avait encore une colonie anglaise à Paris; le Paris de l'Ouest, où vivent des Parisiens; le Paris des boulevards, qui existe encore du Vaudeville à la Madeleine; le Paris qui travaille et qui peine (« vieillard laborieux » a dit Baudelaire), à l'est, au nord et au sud des boulevards, le Paris qui a

de l'argent, depuis l'Opéra vers l'Est; le vieux majestueux Paris, coupé en deux par le boulevard Saint-Germain, où sommeillent encore quelques belles maisons; le Paris du Boul-Miche et du quartier latin; le Paris américain de Montparnasse; les Paris de Belleville, de Ménilmontant, des Buttes-Chaumont, de Montrouge, qui sont d'autres mondes, souvent sales, quelquefois charmants.

On fait de grands voyages de découvertes à travers Paris. Les distances sont courtes, en cinquante mètres on passe d'un monde dans l'autre, mais on met dix, vingt ans, une vie entière à connaître certains côtés de Paris. En un jour et une nuit on connaît la façade de Paris. Les cafés des boulevards où l'étranger est reçu comme l'habitué de vingt ans (pourvu qu'il n'usurpe pas sa table), initient déjà à la vie de Paris. Le boulevard affairé et flâneur, fiévreux et paresseux, où se bousculent les gens sous les arbres verts, la

rue de Rivoli, avec ses boutiques de camelote sous ses arches imposantes, la rue de la Paix avec ses diamants et ses autos, les Tuileries avec ses enfants gracieux et éveillés, ses midinettes proprettes et minaudières, déjeunant sous les tilleuls et platanes vénérables qui ont vu se passer tant de choses, la place de la Concorde et les Champs-Élysées, modèle du paysage urbain, tout parle aux yeux. On comprend ce Paris-là en une après-midi; il s'y prête de bonne grâce et c'est là une des vertus de Paris. Il y a toujours un Paris qui sourit à l'étranger, d'un majestueux et malicieux sourire. Le souper et la danse à Montmartre donnent en une nuit tout ce qu'ils peuvent donner. Chacun y est le bienvenu : la dame américaine qui vient voir la vie française, le sénateur encore vert, le mari américain décidé à s'amuser, les femmes lancées, celles qui veulent l'être, l'aventurier, le souteneur, le rastaquouère.

Paris la nuit est inconnu de beaucoup de

Parisiens; il y en a même qui ne sont jamais allés à Montmartre. Plus d'un Anglais ou Américain connaît mieux *le Rat Mort*, *l'Abbaye*, *le Rabelais*, *le Royal*, *le Monico* que la plupart des Parisiens et en trouverait le chemin les yeux bandés depuis la gare du Nord ou la gare Saint-Lazare, alors que des Parisiens qui habitent à côté auraient l'air de provinciaux dans ces endroits « très parisiens ». Il y a d'innombrables familles parisiennes depuis toujours pour lesquelles le Montmartre nocturne est un pays mythique et fabuleux. Rien de plus drôle que de leur présenter un vieux touriste qui connaît « son » Paris depuis vingt ans et qui leur parle d'un Paris qu'elles ignorent.

Ces Français ne connaissent guère davantage le Paris des Champs-Élysées américain et cosmopolite. Il y a à peine un habitant des Champs-Élysées sur dix qui soit Parisien ou même Français. Beaucoup des hôtels pseudo-américains qui ont transformé

les Champs-Élysées et en ont fait le séjour des danseurs de tango sont boches ou l'étaient. Dans les thés des hôtels de jour et de nuit, la famille française serait dépaysée. Mais c'est là que les Américains apprennent à connaître la vie française.

Comme toutes les villes d'Europe, Paris s'étend à l'Ouest; à la fin du siècle dernier, il n'y avait dans les Champs-Élysées ni magasin, ni restaurant, ni hôtel. Sous le second Empire, la vie des boulevards battait son plein aux environs du Faubourg Montmartre. Avant la fin du siècle, elle s'était déjà déplacée plus à l'Ouest et Tortoni est devenu un magasin de chaussures. Aujourd'hui, les boulevards, qui ont plusieurs kilomètres de long, ne commencent à compter qu'un peu avant l'Opéra. Plus à l'Est, ils n'existent pas pour le boulevardier. D'ailleurs il se meurt lui-même comme son boulevard. Il n'y a pas jusqu'au nom qui ne disparaisse et la famille française ne le connaît plus guère.

Il y a pourtant encore des boulevardiers — gens de théâtre, gens du monde, journalistes, écrivains, gens de « ciné » et des oisifs potiniers. Ils se retrouvent dans tel café à l'heure fixe. Il y en a qui passent d'un café à l'autre avec une régularité mathématique. C'est une espèce qui tend à disparaître, celle du vieux Parisien qui ne connaît pas la vie de famille et que la famille parisienne ne connaît pas.

*
* *

Paris a vu la guerre encore une fois. Il a entendu le canon en septembre 1914, il a reçu des bombes de taubes et de zeppelins.

Le Paris de juillet 1914, c'était le Paris le plus brillant, le plus absurde, le plus amusant qui soit. En juin, c'est au Grand Prix — Grand Prix qui fut une des plus belles fêtes qu'on ait vues — qu'on apprit l'attentat de Serajevo. On courut de Longchamp à un

thé-tango. C'était une « season » folle. Il fallait entendre *Parsifal* en français, *Tristan* en allemand, l'opéra italien en italien, l'opéra russe en russe, dans un théâtre allemand des Champs-Élysées, courir de là aux ballets russes, à des leçons de danses, à des bals masqués, à des bals de « têtes », à des bals de « pieds », à des bals où les plus grandes dames s'habillaient en sultanes, ensuite enchantées de se faire photographier en couleurs dans les journaux. Il n'y avait plus rien d'absurde. Les douairières suivaient les cours de maîtres à danser sud-américains et toute femme de goût se teignait les cheveux en bleu.

En huit jours on vit un Paris nouveau. Il n'y a pas eu de nouvelle France, je crois bien qu'il y a eu un Paris nouveau. On n'avait jamais douté de la France, on doutait un peu de Paris.

On vit un Paris tranquille et résolu, de plus débarrassé, autant qu'il était possible,

de ses Boches. J'en ai vu moi-même d'insolents qui prenaient à la gare du Nord le dernier train pour Berlin, officiers prussiens qu'on avait connus garçons de café, directeurs d'hôtels, professeurs de tennis. De ces derniers j'en ai connu un dans un petit club du Bois de Boulogne, j'espère, et j'ai tout lieu de croire, qu'on l'a depuis fusillé comme espion à Bordeaux.

Qui n'a pas vu Paris pendant la guerre, ne connaît pas Paris. L'ennemi annonçait inlassablement la révolution à Paris et l'assassinat de M. Poincaré. On en rit, et on achetait les journaux suisses pour y lire des extraits des « correspondances particulières de Paris ».

Une des mieux c'est celle qui disait, à propos d'émeutes en Allemagne : « De tels troubles se produisent naturellement dans de grandes villes comme Berlin, aussi bien qu'à Londres et à Paris ». L'espion allemand qui a découvert une agitation populaire pour la paix à

Londres ou à Paris mérite la croix de fer avec diamants.

« Pourvu que les civils tiennent », a dit Forain, et ils ont tenu. Pères, mères, femmes, ont eu de l'héroïsme. Un ancien président du Conseil et ma femme de ménage ont tous deux perdu leur fils. Tous deux pleurent sans se plaindre. L'homme politique en paroles et en actes fait ce qu'il peut pour son pays, l'humble femme vêtue de noir travaille et n'a jamais cessé de travailler, et c'est sa façon à elle d'être utile à son pays.

Les humbles, la femme qui a son mari au front, la mère qui a son fils dans les tranchées, vivant bravement leur petite vie solitaire, au milieu de toutes les difficultés, ont été vraiment l'âme du Paris de la guerre. On ne dira jamais assez le courage silencieux du Paris qui travaille. Si les mères ou les épouses avaient réclamé la paix, qui aurait osé le leur reprocher? La volonté de vaincre, en vérité, c'est chez les femmes de Paris,

chez les femmes de la France qu'elle s'est trouvée. Derrière chaque soldat de France il y avait une épouse ou une mère. Et jusqu'à la plus humble elles ont combattu, elles aussi.

Il y a bien eu naturellement des faiblesses et des fléchissements dans le Paris de la guerre. Au fournisseur de l'armée qui me disait, en se frottant les mains : « La guerre, en somme, je n'ai pas à m'en plaindre », on fera rendre gorge, espérons-le. Le pessimiste forcené s'en allait généralement à Bordeaux.

La presse, étant sous le régime politique et militaire de la censure, le « Monsieur bien informé » s'en donne à cœur joie. Il sévit au café, sur les boulevards, partout. Il entre, les secrets éclatent sur son visage. C'est, à l'arrière, le pire fléau de la guerre.

Les « meilleures sources » auxquelles puisent les journalistes, sont taries en temps de guerre. Il faut comme tant de fois déjà en revenir au peuple. Si Paris a tenu c'est, en fin de compte, à ses ouvriers, à ses petits

bourgeois, aux femmes du peuple qu'il le doit. Il faut dire aussi un mot de ceux dont la fonction était de l'amuser en temps de paix. Le monde des théâtres, le petit comme le grand, de l'Opéra au cinéma, souffrit en silence et vécut de deux repas par jour à cinquante centimes (quelquefois d'un seul) et encore grâce à la charité des camarades. Les théâtres ont rouvert timidement, ressuscité de vieux vaudevilles, essayé de la « revue » de guerre avec plus ou moins de succès. Et tout cela ne manquait pas de vaillance.

Et le chapitre de la mode en temps de guerre? En un an de guerre, couturiers et modistes de Paris avaient révolutionné robes et chapeaux pour toutes les femmes de France et du monde entier (y compris, dit-on, celles de Berlin). Au bout d'un an au front, le soldat français retrouve sa femme et stupéfait s'écrie : « C'est donc le Carnaval! » La sérénité de Paris, en pleine guerre, inventant les chapeaux pots de fleurs ou casques de

tranchées et les robes bébés pour dames de tous âges, ne manquait pas de crânerie.

L'endurance de ce tranquille et brave Paris a dû étonner les Boches autant que la bataille de la Marne. Dans le petit café type où je vais, le garçon, qui est là depuis toujours, me dit : « Monsieur, nous avons perdu notre fils aîné. Il a été tué dans les tranchées de Soissons ». Je m'aperçois que le patron est en deuil. Je lui serre la main, les autres habitués en font autant et c'est tout. La population parisienne vit tuer ses fils avec un égal courage, presque sans larmes, mais non sans haine, une haine qui poursuivra l'ennemi, qui ne pardonnera et n'oubliera jamais.

*
* *

La France est le pays le plus centralisé du monde. Paris en est le cœur et le cerveau, comme ne l'est la capitale d'aucun autre pays, et pour tout Français il y a un abîme

entre Paris et la « province ». Mais la province, c'est aussi la vraie France, les vieilles villes de province immuables qui gardent leur caractère, leur air de petites capitales, leurs façons de vivre et de penser. Le Parisien reconnaît (ce dont un étranger est incapable) le Marseillais, le Bordelais, et aussi, mais c'est plus subtil, le Toulousain, le Nîmois, le Poitevin, le Tourangeau, le Rouennais, le Rémois, le Lillois. L'accent, les manières, la tournure d'esprit font qu'il ne s'y trompe pas.

Marseille a produit « Marius » de la Cannebière, connu du monde entier, bruyant comme dix habitants du Nord, à ne pas prendre au sérieux, très roublard tout de même. Bordeaux est la grande dame des villes marchandes, patrie des grands seigneurs du vin, aux rues régulières avec de belles maisons du XVIII[e] siècle. Bordeaux a l'accent, mais pas celui du Marseillais, se connaît mieux que quiconque en bonne mangeaille, est plus près

de l'Angleterre que Paris, jouit de la vie, de sa cuisine, de ses pluies, de ses vins. « Vous en faites une guerre là-haut », me dit un Bordelais, lorsque, en septembre 1914, je suivis le Gouvernement à Bordeaux.

La classique Toulouse est aujourd'hui une ville politique divisée entre radicaux et catholiques militants. Nîmes et Montpellier sont les villes de France où le souvenir des guerres de religion est toujours vivace. Lyon, affairé, bourgeois, démocrate, a un accent à lui, et le Lyonnais, beau parleur, a la meilleure opinion de lui-même. A Poitiers, à l'ombre de son extraordinaire cathédrale, « les familles nées » se voient entre elles, n'ouvrent jamais les volets de l'hôtel donnant sur la rue et n'ont jamais accueilli un étranger. Tours, où l'on envoie les jeunes Anglais apprendre le bon français, est le sanctuaire de la tradition française et Paris n'y est qu'un parvenu. La belle ville de Rouen possède une des sociétés les plus guindées qu'il y ait en France,

et pour elle, à une heure et demie de Paris, Paris est un lointain mauvais lieu, où vont les maris rouennais volages. Reims, Reims la ville martyre, qui, dit-on, a aussi son accent, est avec Bordeaux, l'aristocrate des villes marchandes, mais plus sévère; aussi traditionnaliste que Tours, mais plus vivante. Elle est encore une fois à l'honneur, au front, comme toujours quand la France a été assaillie, et elle garde sa belle humeur sous les obus. Lille, captive encore, est le Lyon du Nord, industrielle et prospère — du moins, hélas! elle l'a été — mais c'est aussi la Toulouse du Nord, ville politique, divisée entre le conservatisme catholique des patrons et le socialisme des ouvriers. Nancy, l'inviolée, avec sa splendide place Stanislas, ancienne capitale du duché de Lorraine, française aujourd'hui, comme peut-être pas une ville française ne l'est, c'est l'avant-garde de la frontière. Pour le Lorrain, cela seul compte. C'est le soldat à la frontière qui se fiche des

petites querelles politiques de Toulouse si jamais elles parviennent jusqu'à lui.

*
* *

J'ai été dans Nancy bombardé. Nancy jusqu'à huit heures du soir sous les taubes était plus gai que Paris. Les ménagères faisaient leur marché, les jeunes mères promenaient leurs enfants, le Tout-Nancy riait dans les cafés, c'était gai à en pleurer. Je suis allé à Bordeaux aussi, Bordeaux à la vie facile, Bordeaux qui n'était pas menacée, grâce à la flotte anglaise. Quel contraste et pourtant c'était pareil. Toutes les villes de France ont donné leurs fils. Dans ce Bordeaux si gai, il y avait beaucoup de familles éprouvées, de fils et de frères prêts à venger leurs morts. La guerre là-haut, disait ce jovial Bordelais; mais lui aussi donnait se fils. Dans toute la France, chaque ville chaque village, se bat pour elle.

CHAPITRE XIII

LES FEMMES ET LES HOMMES

Un critique américain ayant parcouru les premiers chapitres de ce livre, me dit : « Je suis prêt à admirer l'esprit français, la vivacité française, l'économie française, le sérieux français, l'amour français de la beauté, mais ne me demandez pas d'admirer la pourriture française ». Ayant lu les mêmes chapitres, un critique français s'écria : « Pourquoi nous refusez-vous toute poésie? Ne vous débarrasserez-vous donc jamais de votre sentimentalisme anglais? Vous nous jugez durs, parce que nous ne sommes pas naïfs. Croyez-vous

donc parce qu'elle est pratique, que la famille française a moins de sentiment qu'une autre? C'est bien l'hypocrisie anglaise ». Je répondis aux deux critiques que je tâchais de n'être ni cynique, ni hypocrite.

Beaucoup d'étrangers (tel mon vertueux critique américain) se font des Français et des Françaises l'idée suivante : l'homme est un débauché accompli dès l'âge de dix-sept ans. La jeune fille fait un mariage de convenance et après un an ou deux de mariage prend un amant. Maris, amants, femmes, maîtresses et femmes indépendantes qui ne sont pas mariées, mais qui ne valent pas mieux, passent leurs nuits au café, à boire du champagne, et à danser ou à voir danser, et vont se coucher à l'aube. Il n'y a naturellement pas de foyer. La vie se passe au café, au restaurant, dans les théâtres où se jouent des pièces inconvenantes. L'unique enfant maussade et chétif du couple parisien est mis en nourrice jusqu'à ce qu'il soit en âge

d'aller lui aussi à Montmartre. Et toute cette pourriture prend des airs qui ne sont que trop aimables.

Le foyer français surprendrait beaucoup l'étranger si jamais il y entrait. Il serait bien étonné d'y apprendre que c'est lui l'être dangereux et immoral, que c'est lui le loup dans la bergerie. Une vraie famille française ne doute pas un instant d'elle-même. Elle se méfie de l'étranger. Elle seule mène une vie honnête, pure et sage. Elle a toujours le soupçon que la vie des autres peuples a quelque chose de malsain et de légèrement déséquilibré. A son tour elle serait stupéfaite de certains jugements de l'étranger. Les cafés de nuit, Montmartre, les maris infidèles, les mères qui n'aiment pas leurs enfants? Mais, mon cher monsieur, ce n'est pas la France. La France, c'est nous. Ce dont vous parlez ce n'est pas plus la France que les champignons ne sont la forêt. Nous sommes les arbres de la forêt.

En France, on révère la femme autant que partout ailleurs et plus que dans beaucoup d'autres pays. Il n'y a pas de pays où le lien entre la mère et le fils soit aussi étroit et solide, il n'y en a pas non plus où le débauché oublie aussi rarement que la plus vile des femmes est encore une femme.

La Française qui est mère est mère d'abord et femme ensuite. C'est généralement le contraire chez les Anglo-Saxonnes. Pas une Française sur dix ne sacrifierait son enfant à son mari si un tel dilemme lui était posé. Peut-être la femme anglaise sauverait-elle plutôt son mari en pareil cas. La Française est une lionne avec ses lionceaux.

L'enfant français, pour lequel on a bâti le foyer, pour lequel le père français travaille, cet enfant n'est pas ce qu'il y a de plus à admirer dans la famille française. L'enfant français commence par être un véritable enfant, puis quelque chose d'incompatible apparaît entre lui et ses parents. Dès lors

tout, dans son éducation, est pris à l'envers. Les Français sont un peuple de gens mûrs et les parents font de violents efforts pour être enfantins. Il n'y a rien naturellement que les enfants haïssent davantage et rien, s'ils l'acceptent, qui soit plus néfaste pour eux. Des parents intelligents doivent parler plus sérieusement à des enfants de trois, de cinq ou de sept ans qu'à des adultes. A trois ans, l'enfant se moque déjà de toute attitude affectée. Comment peut-on se rendre ridicule auprès d'un fils de sept ans? Les pères et mères français l'osent. Ils rendent à leur progéniture un culte qui généralement absorbe leur vie. Ils ne comprennent pas ce que signifie le respect de l'enfant. Il grandit cajolé, couvé, taquiné avec amour, adoré, jamais respecté. On se demande quelle conception bizarre de la folie des grandes personnes peut se développer en lui. C'est une chose singulière que le petit Français puisse devenir un homme après cela.

Le petit garçon devient un jeune homme, la fillette une jeune fille, et, soudain, les parents français jugent tout à fait bien leurs enfants; le nuage qui les leur cachait se dissipe.

Le Français se connaît très bien lui-même, mais ne se met guère à la place des autres et de l'étranger naïf qui tâche de le comprendre. Celui-ci peut très bien ignorer la théorie des cloisons étanches. Que la bourgeoisie française prenne du plaisir à lire *la Maison Tellier*, il se demandera si elle a des maisons Tellier chez elle. Il s'étonnera de voir père, mère, fils et fille mariée s'amuser honnêtement au théâtre d'un vaudeville « à faire rougir un singe ». J'ai vu un vieux monsieur anglais très gêné dans un cas pareil au théâtre du Palais-Royal. Une famille française à ses côtés se réjouissait des grivoiseries les plus énormes, cela lui ôtait tout son plaisir. Quel n'aurait pas été l'ahurissement indigné du père de famille français

s'il l'avait su? N'y a-t-il pas cloison étanche entre le Palais-Royal et la vie de famille française? Et les plus énormes grivoiseries passent et ne laissent pas de trace, pas plus que « l'eau sur le dos d'un canard », comme on dit en anglais.

Chez l'homme et la femme en France on constate le pouvoir de la femme. Il n'y a peut-être pas de peuple qui le reconnaisse au même degré. L'homme qui ne pense qu'aux femmes doit se rencontrer plus souvent en France même qu'en Italie. C'est un poète anglais qui parla des « jupons orageux », mais ce sont surtout les Français qui y pensent. L'Italien a des moments de passion violente et jouera du couteau. L'Espagnol a le culte solennel et furieux de la femme. Il y a peut-être plus de « Circés tyranniques » chez les Français. Il y en a « aux dangereux parfums » pour qui ils oublient l'épouse qu'ils vénèrent, abandonnent les enfants qu'ils adorent, sacrifient la position sociale qu'ils

ont chèrement acquise et durement gardée, et se font aventuriers. Ce sont des choses qui arrivent à tout le monde. Mais cela arrive au brave père de famille français, et c'est tout un drame.

C'est pourquoi l'épouse du Français, du bourgeois comme de l'ouvrier, a l'œil sur lui. Il y a des comédies conjugales touchantes chez le peuple. L'homme est parti faire la bombe le samedi soir. Le dimanche, sa femme qui se doute bien où le trouver va seule dans ses plus beaux atours au restaurant, l'y voit avec des « dames » sans le voir, s'assied et se commande un dîner fin. Il va de soi qu'elle a gardé de l'argent, c'est une épouse française. Tête du mari. Elle ne le voit toujours pas et savoure son dîner. Le mari est de plus en plus ennuyé. Elle en arrive au café et aux liqueurs. Le mari se lève et la rejoint. Elle joue l'étonnement, lui offre la fine, et c'est elle en fin de compte qui l'emmène triomphante.

Une autre fut lâchée huit jours par son mari. Quand il revint (c'est elle qui me l'a raconté) « il était fait comme Dieu sait quoi, sale, déchiré, plus de boutons à sa chemise. Il ne disait plus un mot. Il n'osait pas me regarder en face. Huit jours avec une autre femme, une créature, je me disais, ce n'est pas ragoûtant. Et puis j'ai réfléchi, je l'ai repris tout de même. »

La femme est la gardienne et la conservatrice, elle a l'esprit de suite et de continuité, surtout la Française.

Les « astrologues noyés dans les yeux d'une femme » sont des Français. Je me demande si l'Anglo-Saxon est jamais autant dominé par la femme, ou par sa femme, car la Circé tyrannique peut très bien être l'épouse. Il y a, il est vrai, le mari américain modèle, mais il a des mœurs à part — sa femme dépense en Europe, lui travaille pour elle en Amérique, — dont ne s'accommoderaient pas les ménages français unis.

Il y a moins du Don Juan chez le Français qu'il ne se l'imagine; pour la Française l'homme n'est pas le conquérant autant qu'il voudrait l'être. C'est elle qui le tient, plutôt qu'il ne la tient. Elle est moins amoureuse qu'il n'est amoureux. La passionnée, l'amante, l'adoratrice du mâle se trouve plus souvent dans le roman français que dans la vie française. Je me demande même (question délicate) si l'adoratrice du mâle ne se trouve pas davantage chez les Anglo-Saxonnes. L'homme à femme accompli, c'est-à-dire l'esclave des femmes, est bien Français. La femme qui voit en l'homme un maître délicieux ce n'est pas la Française. C'est peut-être l'Anglo-Saxonne. Il y a des Anglaises glaciales qui sont des feux brûlants sous la glace. Il y a des Anglaises sur qui les sens ont plus de pouvoir que sur aucune Française, mais ils en ont toujours plus sur le Français que sur l'Anglais.

On a dit parfois que la Française a plus

de tête que de cœur. Ce n'est pas vrai. Mais elle a autant de tête que de cœur. Il n'y a pas de pays aujourd'hui où la femme ait autant de puissance réelle qu'en France. Elle n'a pas seulement le pouvoir que lui donne l'homme amoureux et dont elle sait d'ailleurs fort bien se servir. Il y a l'élégante, la coquette, les plus charmantes personnes qui soient. Il y a aussi la femme d'affaires, la commerçante, la « business woman » qui en France s'emploie à mille industries, commerces, entreprises, travaille, administre, dirige, — gérante, associée du mari, patronne elle-même qui se donne un associé pour mari.

Le pouvoir de l'Église, des Églises, en France, c'est encore, par un côté, la puissance de la femme. L'homme fait la séparation des Églises et de l'État, la femme refuse la séparation des Églises et de la vie sociale. Le vote des femmes sera partout conservateur, il ne le sera nulle part plus qu'en

France. D'ailleurs la Française n'a pas l'air de tenir du tout au vote. Elle a déjà la souveraineté nationale.

Les lois françaises elles-mêmes se chargent de démontrer combien les mœurs sont plus fortes. Ce n'est que depuis le commencement du siècle que la Française mariée a la propriété du salaire qu'elle a gagné par son propre travail. Et elle n'a aujourd'hui encore en propriété absolue que son salaire. Il n'y a pas de Married Women's Property Act en France. Et la Française, tenue en tutelle par la loi, a de par les mœurs françaises la souveraineté. L'Anglaise a son compte à la banque et son carnet de chèques, qui ne regardent pas plus son mari qu'ils ne regardent un étranger. Et elle ne sait rien des affaires du mari. La Française n'a pas le droit de tirer un chèque s'il n'est pas contresigné du mari, et elle s'en trouve très bien, parce qu'elle sait tout des affaires du mari et c'est peut-être elle l'homme d'affaires du ménage.

Il n'y a pas de pays où la femme joue un plus grand rôle qu'en France. L'homme à femmes même c'est encore, c'est déjà un tributaire de la femme. Il y a des hommes qui n'ont de l'esprit qu'entre hommes. Le Français qui pense à la femme jusqu'à l'obsession a autant, peut-être plus, qu'un autre le respect de la femme. Aucun sentiment au monde n'est plus profond que celui d'un fils français pour sa mère. Et il n'y a pas de noceur qui ait plus de délicatesse que le Français. La plus misérable des courtisanes a droit, lui semble-t-il, à quelque courtoisie, et elle-même garde de l'allure malgré tout, une sorte de dignité. La débauche est morne et brutale dans d'autres pays. Ici, elle est plus élégante, ce qui vaut mieux.

Il y a des mères pitoyables et tragiques, la mère qui fait le trottoir et qui tous les mois va adorer l'enfant qu'elle fait élever loin d'elle. On m'a conté ceci, que Maupassant aurait pu écrire. Des Parisiens de passage

s'en furent dans une Maison Tellier de province. Pas d'autres visiteurs. Ces dames descendent, l'air ailleurs. On met des sous dans un orgue mécanique. Elles tournent deux par deux machinalement. On arrête l'orgue. « Qu'avez-vous donc, mesdames? ». « Ces messieurs se sont donc aperçus de quelque chose? Eh bien, voilà. Mme la patronne a accouché ce matin. Alors, vous comprenez, on n'est pas en train. On regardait le beau petit quand vous avez sonné. Il ne peut pas rester ici, pas vrai? Alors on profitait du temps qu'il sera là. » Les visiteurs s'en allèrent et les femmes retournèrent auprès du berceau.

On « fonde une famille » en France. C'est le centre de toute vie sociale. Tout le reste c'est de l'ornement, du décor amusant. L'étranger souvent ne voit que le décor. La famille française est si sûre d'elle-même qu'elle ne se doute pas qu'on puisse la méconnaître. Ce qui est en dehors d'elle ne

compte pas. La famille « se fonde », c'est le mot juste. Le mariage XVIII^e siècle ne se fait plus. La jeune fille française est presque aussi libre que l'Anglaise, le Français se marie de plus en plus jeune. Tout de même, on fait encore les mariages, on ne les laisse pas se faire à l'aveuglette, on crée la famille future. Parents, jeunes gens songent à l'avenir. La fortune, les relations surtout, entrent en ligne de compte. Il n'y a plus de mariages de convenance. Mais il y a peu de fiancés imprudents.

On fonde la famille. Mari et femme commencent à se connaître. Mais la famille est établie, et c'est déjà un état dans l'État. Elle est basée pour le moins sur une communauté d'intérêts, et cela suffit à la rigueur à entretenir un foyer.

La famille française c'est l'association la plus forte et la plus unie qui soit au monde. Elle est unie à un point où la vie de famille anglaise et américaine risquerait souvent de

se briser. Travaux, peines, joies, distractions, voyages, villégiature, tout est en commun. L'homme connaît à peine la vie de cercle, la femme n'en a pas idée. Enfants, petits-enfants ne s'éloignent guère, restent attachés au foyer. Parents, grands-parents n'ont plus de raison d'être que dans leurs enfants.

Et l'enfant français, pour qui on a bâti le foyer, l'enfant qui est tout, pour qui père et mère sacrifieraient tout, l'enfant français n'est pas ce qu'il y a de mieux dans la famille française. L'esprit français n'a rien d'enfantin. Tout petit, l'enfant français est vraiment enfant. Puis, à force de ne pas le comprendre, son entourage le bouleverse et le dénature. L'Anglais est d'ailleurs convaincu qu'il n'y a que les Anglais qui comprennent les enfants. Pour lui, les Français sont un peuple de grandes personnes qui ont l'air de n'avoir jamais été enfants. Quand ils ont des enfants ils font des efforts désespérés pour redevenir enfantins. Or tout enfant normal

a horreur des grandes personnes qui veulent faire l'enfant. Pour tout parent qui sait vivre l'enfant est une personne qui veut être prise au sérieux. Les parents français adorent leurs enfants, se laissent accaparer par eux, ne vivent qu'en eux, avec un dévouement dont peu de parents anglais se sentent capables. Mais ont-ils le respect de l'enfant? Ils le cajolent, le dorlotent. Mais sa petite personnalité ne les préoccupe guère. Elle ne les émeut pas, ne les effraye pas, ils n'y pensent pas. Il y a des parents français qui font joujou avec leurs enfants. Il y en a d'autres qui en font de petits messieurs et de petites dames. Ils s'imaginent que c'est pour le bien de l'enfant. Quant à lui, tout cela ne l'amuse pas du tout, mais il finit par s'y habituer. Tous les enfants du monde doutent du bon sens des adultes. Cela doit être surtout vrai en France.

Il n'y a jamais eu de Kenneth Grahame, de Lewis Carroll français. Le Français, qui

adore ses enfants, ne veut pas comprendre à quoi rêve l'enfant, sourit aux contes de fées, enseigne à l'enfance la philosophie très sage de La Fontaine, a presque banni de la langue ce qu'il y avait de vieux « nursery rhymes » français, ignore le « nonsense verse » et n'en voudrait à aucun prix, et ne fait lire les vieux contes fous que sous la forme assagie que leur a donnée Perrault. En somme il ne tient pas à ce que l'enfant reste enfant, et le lui fait bien voir.

L'enfant n'est plus : c'est un jeune homme, une jeune fille. Tout de suite les parents français le comprennent admirablement. Le nuage s'est dissipé, tout le rêve enfantin qu'on ne saisissait pas, qui inquiétait un peu, s'est évanoui.

Une mère et sa fille s'accordent toujours. Quant aux fils, c'est la mère française qui les pénètre le mieux. Elle veille sur sa fille avec un soin jaloux et qu'une mère anglaise trouverait même exagérée. Elle a pour son

fils des trésors d'indulgence et de clairvoyance. Je ne pense pas que toutes les mères françaises s'occupent de choisir la première maîtresse de leur fils. Et quand elles le feraient? Je me demande s'il vaut mieux tout vouloir ignorer comme dans la famille anglaise qui ne voit rien, qui ne dit rien, pour qui la crise que traversent ses fils n'existe pas.

Le jeune homme, pour qui on a eu des trésors d'indulgence, « fonde une famille ». Dès lors, il rentre dans une nouvelle catégorie, selon la logique familiale et sociale en France. Ce qui fait la force de la famille et de la société française, c'est qu'elles sont établies sûr le bon sens, où il n'entre ni illusions, ni hypocrisie, ni rêves. Si la société humaine se transforme, c'est la famille française qui tiendra le plus longtemps.

CHAPITRE XIV

LES JEUNES

Ceux qui connaissent la France, savent qu'il n'y a pas de nouvelle France, qu'elle n'avait pas besoin d'être régénérée par la guerre. Il n'y a eu ni miracle, ni Jeanne d'Arc dans cette guerre. A en croire quelques-uns l'esprit français aurait été sauvé de l'abîme de la perdition et la jeune France transfigurée. La France est tout simplement restée semblable à elle-même.

Quiconque la connaissait savait que lorsque viendrait la grande épreuve, les nationalistes, les antimilitaristes, les prêtres marcheraient

côte à côte, que tout Français combattrait jusqu'au bout pour son foyer, et que l'esprit français mourrait plutôt que d'abdiquer. Les jeunes d'aujourd'hui sont morts par centaines de mille pour leur pays et des centaines de mille mourront encore avant la victoire; ceux qui sont morts n'en ont pas douté, et ceux qui vivent n'en doutent pas non plus. Tout ce que l'on attendait d'eux, ils l'ont fait et plus encore. La France n'a pas changé.

Les jeunes d'aujourd'hui sont dans les tranchées. Ceux de la classe 1915 sont de vieux poilus. Les jeunes de la classe 1916 sont allés au front au printemps dernier et combien en restent-ils? La guerre la plus noble fait une brèche hideuse dans la jeune pensée d'une nation. Mais on fermera la brèche. Après la guerre la France qui pense portera toujours le flambeau comme avant. Il n'y a pas de solution de continuité entre les générations qui se suivent. Il n'y a pas de « nouvelle France ».

Les « Jeunes » datent d'il y a longtemps déjà avant la guerre. Mettons la classe 1890. Ce sont maintenant des G. V. C., parfois des territoriaux qui refont les routes au front sous les obus. Les premiers d'entre eux ont passé l'âge du service, ou sont morts comme Stuart Merrill, Remy de Gourmont et beaucoup d'autres qui ont disparu sans bruit, comme il convient à des civils de mourir en temps de guerre.

Mais j'aime ce nom : « Les Jeunes », surtout pour une rapide esquisse de la pensée française contemporaine. Il y aura toujours des Jeunes en France, les jeunes esprits qui osent raisonner. Ce sont eux qui, entre deux guerres, ont entretenu la flamme de l'esprit français, et puis la maintiendront.

La période qui s'est terminée en 1914 est celle d'une pensée variée, contradictoire, amusante et lumineuse ; malgré ses hardiesses et ses retours, c'était toujours la même intelligence française. Maurice Barrès, l'artiste

anarchiste de 1880-1890, et Maurice Barrès, président de la Ligue des Patriotes, c'est toujours le même Barrès. Remy de Gourmont, louant Voltaire, et Charles Péguy (tué au champ d'honneur) chantant son étrange et naïf poème sur Jeanne d'Arc, sont tous les deux également Français. Ce fut une époque qui passa vive et gaie par tous les modes de la pensée française, de Voltaire à Amiel, de Boileau à Verlaine. Tous les dix ans, les jeunes méprisent ce qui les a précédés, créent une nouvelle philosophie et font du monde un livre nouveau.

*
* *

Le symbolisme, l'art pour l'art et l'anarchisme, telle est en gros la première phase que traversèrent les jeunes de 1880 à 1890. Le mysticisme de la vie, le « naturisme », telle fut la seconde, à la fin du siècle. Dans la troisième phase, il y eut le néo-classicisme,

de la politique sociale et un réveil de l'orthodoxie religieuse catholique. On trouverait mille autres nuances de doctrine pour chaque période. Vous vous imaginez ce qu'il y eut de luttes de pensées et d'écoles. Mais tout cela était très Français.

Les premiers « Jeunes » n'ont pas été aussi bizarres qu'on l'a dit, et il y avait en eux beaucoup de raison et de probité. Le symbolisme était une tentative pour découvrir les sources de la vraie poésie, pour développer le sens du mystère et c'était une révolte contre l'éloquence du romantisme français. L'art pour l'art, qui eut certainement un mauvais renom, n'était pas seulement une pose de café ou une extravagance de salon.

Au milieu de quelques folies, ces jeunes essayèrent d'atteindre à la beauté. Comme leurs maîtres, ils se dupaient souvent eux-mêmes. Stéphane Mallarmé toute sa vie voulut enfermer en dix mots le mystère d'une minute qui s'envole. Il garda dans

un tiroir un merveilleux manuscrit qui devait être l'œuvre de toute sa vie. A sa mort on trouva dans le tiroir un cahier de papier blanc. Mais Mallarmé avait atteint quelquefois à la beauté ; c'est ce qui importait et ce qui lui importait. On ne demande à l'homme qui construit des machines que d'en fabriquer de bonnes. L'artiste qui a fait un peu de beauté a rempli sa tâche. En ce temps-là, on avait la plus sainte horreur de l'art social. Il va de soi que d'un mauvais poème il ne peut sortir rien de bon. Mais on n'était social ni en art, ni hors de l'art. Ces jeunes étaient de francs anarchistes. Ils ne voulaient pas être embrigadés dans la société, ils ne voulaient pas d'une « position sociale » — satisfaction suprême de tous les autres Français et Françaises. D'ailleurs, ces anarchistes de 1880 à 1890 avaient bien une place dans la société, tout de même, et il leur fallait tirer leur subsistance de bonnes rentes ou du fruit de leur travail. Mais très sincèrement ils

s'excusaient d'avoir à vivre, et honnêtement aussi ils s'insurgeaient contre un monde mal fait.

C'était au fond une génération amère. On comprend maintenant pourquoi. Eux-mêmes ne s'en sont pas rendu compte. Ils ne savaient pas, ces hommes qui étaient des enfants en 1870, que ce qui avait empoisonné leur âme, c'était la défaite. Ils ne disaient, n'écrivaient rien sur ce que la France avait souffert et, apparemment, ils n'y pensaient pas et à son relèvement pas davantage. Ils se targuaient de n'avoir pas de patriotisme; ils ridiculisaient la Ligue des Patriotes, ils se moquaient du pauvre Déroulède au grand cœur, qui organisait des émeutes contre *Lohengrin*; ils tournaient en dérision la « Revanche » et Remy de Gourmont put dire (ce qui lui fut toujours reproché injustement, car avant sa mort il fit amende honorable de ses paroles) qu'il n'aurait pas donné son petit doigt pour l'Alsace-Lorraine.

*
* *

La classe 1890 fut, parmi les jeunes, celle des derniers anarchistes. Les classes 1890-95 découvrirent de nouveau l'homme et la société. Ils n'avaient pas l'idée que chez eux se révélaient les symptômes mêmes d'un mouvement vital dans la France et que pendant qu'ils grandissaient la blessure de la France se cicatrisait et qu'elle revivait. Ils trouvaient que la vie était digne d'être vécue et le proclamaient à tous, à la France, aux jeunes qui les avaient précédés, et qui s'étaient quelquefois demandé s'il valait la peine de vivre, même pour l'art dont ils jouissaient d'une façon si exquise. En une année ou deux le Quartier Latin et, bientôt après, une demi-douzaine de villes en province furent inondées de jeunes revues publiées pour chanter les louanges de la vie. Peu avant, Mallarmé avait dit : « La littérature

seule existe » et les « jeunes revues » l'avaient redit. Dorénavant, il importait seulement de vivre et l'on dénonça solennellement tout ce qui était « décadent » et l'on découvrit le monde à nouveau. Et justement à ce moment-là le journalisme de Paris, et après lui celui du monde entier, se mit à être *fin de siècle*.

*
* *

La troisième génération de Jeunes entre deux guerres forma un étrange contraste avec la précédente. La première avait envisagé la vie avec mauvaise humeur et aimait l'art. La seconde voulait embrasser ensemble la vie et l'art. La troisième regarda prudemment autour d'elle. Elle observa chaque chose avec une circonspection presque inconnue à la jeunesse. Les Jeunes anarchistes amers s'étaient précipités dans leur anarchisme, les Jeunes pleins d'humanité s'étaient plongés dans l'éloge de la vie, les derniers venus

furent étonnamment froids et sages. Au début de 1914, la France ne parlait que « d'enquêtes sur la jeunesse de France », le boulevard tâtait le pouls de la jeunesse, la jeunesse permettait sérieusement qu'on portât sur elle un diagnostic, qu'on la sondât et qu'on l'interviewât[1], et la jeunesse intellectuelle, la jeunesse contemplative, la jeunesse dans les affaires, les employés de banque, les commis de magasins donnaient leurs opinions sur la nouvelle France. Le boulevard ne s'était jamais inquiété des Jeunes d'autrefois, ceux-là allaient leur chemin sans être interviewés. Les nouveaux Jeunes étaient beaucoup plus modernes. Ils regardaient froidement l'art et l'art littéraire d'abord. Il n'était rien resté du vieil enthousiasme pour le vers libre et pour la refonte du vers français. On se rappelait à peine le délire avec lequel on avait voulu mettre du mysticisme dans la

1. *Les Jeunes gens d'aujourd'hui*, par Agathon, 1913.

poésie française. Le néo-classicisme, d'ailleurs inventé longtemps auparavant, à l'époque des Jeunes les plus anticlassiques, par Moréas entre autres, convenait mieux au tempérament froid d'aujourd'hui. On ne lisait plus Verhaeren. De toute façon on ne se souciait plus guère de poésie. Elle n'eut plus d'importance, c'était la vie pratique qui comptait, chose qui aurait bien surpris les Jeunes de l'époque précédente. Dans ce temps-là, celui des vieux Jeunes (un nouveau Jeune l'a dit), Jeune voulait dire fou; aujourd'hui, cela veut dire sage, mesuré, traditionnaliste, c'est peut-être beaucoup de sagesse.

Dans une enquête sur la jeunesse française qui parut peu avant la guerre on cite ce fait. A l'École Normale, vers 1900, un jeune homme à qui l'on demandait ce qu'il voulait faire répondit : « Être notaire », et tous ses camarades de se moquer. « Aujourd'hui, dit l'enquête, on ne rirait pas de lui ». Pourquoi un jeune homme n'avouerait-il pas qu'il

désire être notaire ? Parmi les anciens Jeunes, il était mal vu de choisir une profession qui pût être lucrative. Le notariat a été réhabilité dans l'opinion des Jeunes Français. Ils ont bien changé.

Les nouveaux Jeunes voulaient arriver aussi bien dans les affaires que dans l'art, et les lettres. La Jeunesse française, à la veille de la guerre, voulait gagner de l'argent et n'avait pas honte de le dire. Elle voulait être « américaine », rejeter le fétichisme européen des professions libérales, le vieux fétichisme français du fonctionnarisme, égaler le commerçant, l'homme d'affaires, l'ingénieur au professeur, au fonctionnaire. C'était innover en France ; on y a toujours eu le sens des affaires, mais comme d'un genre d'activité inférieur. Les précédents Jeunes qui avaient découvert l'humanité mystique de l'homme et qui avaient même considéré l'épicier comme un frère, n'avaient jamais rêvé d'être, eux, épiciers. Les nouveaux Jeu-

nes, qui n'étaient animés d'aucune disposition mystique, étaient parfaitement prêts à entrer dans l'épicerie, si l'épicerie devait être pour eux le moyen de parvenir.

C'est parmi les nouveaux Jeunes tout à fait dépourvus de mysticisme que se produisit un réveil religieux. Il y avait longtemps qu'on n'avait vu dans la France moderne de génération religieuse. L'emprise grandissante du catholicisme sur la jeunesse intellectuelle de la France, avant la guerre, est un fait dont on ne peut douter. Et, simultanément, apparurent deux autres nouveautés : l'anti-intellectualisme et les Camelots du Roi. Les avant-derniers Jeunes étaient mystiques et généralement adversaires des Églises et ils ne s'intéressaient pas à la politique (quoique la plupart d'entre eux, dans leur temps, fussent Dreyfusards) ; mais, en tous cas, ils n'étaient ni conservateurs, ni réactionnaires. Les nouveaux Jeunes, pratiques et raisonnables, professaient en grand nombre un catholicisme

parfaitement orthodoxe, proclamant souvent leur foi avec quelque ostentation et plaidant pour un « réalisme religieux » qui trouvait sa « sécurité » dans une doctrine traditionnelle. En même temps, ils inventèrent (naturellement pas tous) une nouvelle croisade qui avait pour mot d'ordre : « A bas l'intelligence! agir d'abord, penser ensuite ». Finalement, quelques-uns d'entre eux, pour la plupart catholiques militants, propagèrent avec véhémence le royalisme qui, en quelques années, créa des centres de propagande dans beaucoup de villes de France, surtout au Nord et au Midi, et réussit à provoquer dans les rues quantité de conflits avec la police, faisant du bruit, et s'imposant ainsi à l'attention du public. Un grand nombre de ces « Camelots du Roi » sont depuis morts bravement pour leur pays. « On peut enfin se battre sans être coffré », s'écria dans les tranchées l'un d'eux, que les agents à Paris avaient arrêté bien des fois et, à ces mots, il

sauta de la tranchée, mena l'attaque et fut tué.

L'anti-intellectualisme est né d'arrivisme et de Bergsonisme. Les vieux « Jeunes » c'étaient les mares stagnantes de l'intellectualisme, les nouveaux ce sont les torrents furieux du pragmatisme. « La seule spéculation digne d'intérêt est celle qui dit : Qu'y a-t-il à faire et comment faut-il le faire? » Telle fut la conclusion d'une enquête sur le nouvel état d'esprit des Jeunes; Maurice Barrès écrivit, dans cette même enquête : « Je crois voir que depuis vingt ans le démon de Méphistophélès qui nous semblait si beau a bien perdu de son crédit ». C'est-à-dire que *Der Geist der stets verneint* (l'esprit qui nie toujours) n'est plus ce qu'il était. Les vieux Jeunes ont abusé de l'éternel non. Les nouveaux Jeunes ont essayé de découvrir l'éternel oui. Beaucoup d'entre eux professaient une grande aversion pour la philosophie, la métaphysique, les spéculations de toutes sortes, et toute pensée qui ne conduit

pas à l'action, « avec laquelle le doute cesse » — il y avait longtemps que Carlyle l'avait dit. Ils ont, a écrit l'un d'eux, un idéalisme, mais un idéalisme actif, sans aucun amour pour la haute contemplation intellectuelle ou les jouissances raffinées de l'esprit. C'est alors que Bergson devint populaire. On connaît sa critique terrible de l'intellect et son apologie éblouissante de l'intuition.

Mais être intuitif jusqu'à ne pas penser, c'est pousser le bergsonisme un peu loin.

On croyait que l'anti-intellectualisme est ce qu'il y a au monde de moins français. Et c'est vrai. Tout de même, les nouveaux Jeunes se montrèrent fidèles à l'esprit français et à la France ; ils lui furent fidèles jusqu'à la mort. Ernest Psichari, petit-fils d'Ernest Renan, était lieutenant à l'armée d'Afrique lorsqu'il répondit à l'enquête d'Agathon. A la guerre il quitta l'Afrique et mourut en héros au front en France. C'était un catholique pratiquant, presque dévot, lui, petit-

fils de Renan, et il y a de lui une page terrible, où il évoque le grand-père qu'il aimait et qui est mort en état de péché.

Mais Ernest Psichari, à qui l'on demandait ce qu'il pensait de l'anti-intellectualisme des nouveaux Jeunes avait écrit : « Quoi que nous fassions, nous mettrons toujours l'intelligence au-dessus de tout. Il est possible que la pureté du cœur vaille mieux. Mais un Français croira toujours que le péché est plus agréable à Dieu que la bêtise ». C'était parler en petit-fils de Renan — et c'était parler en Français.

Que seront les Jeunes d'après guerre? Pour moi, ils en reviendront plus Français que jamais, avec une volonté fière et forte de conserver l'esprit français. J'en connais dans les tranchées (je leur ai parlé) qui, entre deux attaques à la grenade, causent littérature, art, métaphysique. Tous sont d'accord. Il n'y a vraiment que ce moyen-là d'oublier la guerre quand on la fait. Et j'ai

lu un très bon essai sur la musique et notamment sur Wagner écrit en Woëvre à quelques centaines de mètres des lignes allemandes.

Que ne faudra-t-il pas rebâtir en France après la guerre? Les Jeunes, au lendemain de la victoire, feront germer de nouveau la pensée française. Le Français dira toujours avec Henri Poincaré : « La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit. Mais cet éclair est tout. »

VERIFICAT
2007
VERIFICAT
2017

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I.	— 1871-1914	1
— II.	— La France	22
— III.	— L'esprit français	30
— IV.	— L'avenir de l'esprit français	45
— V.	— La France parmi les nations	58
— VI.	— L'autre France au delà des mers	83
— VII.	— L'armée en temps de paix	96
— VIII.	— L'armée en guerre	111
— IX.	— Les Travailleurs	140
— X.	— Ceux qui possèdent	159
— XI.	— Le Sol	175
— XII.	— Les Villes	194
— XIII.	— Les Femmes et les Hommes	210
— XIV.	— Les Jeunes	229

BIBLIOTECA Centrală Universitară Bucureşti

460-17. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-17.